Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Publius Ovidius Naso – Ovide

LES HÉROÏDES

Traduction de Nisard – 1838

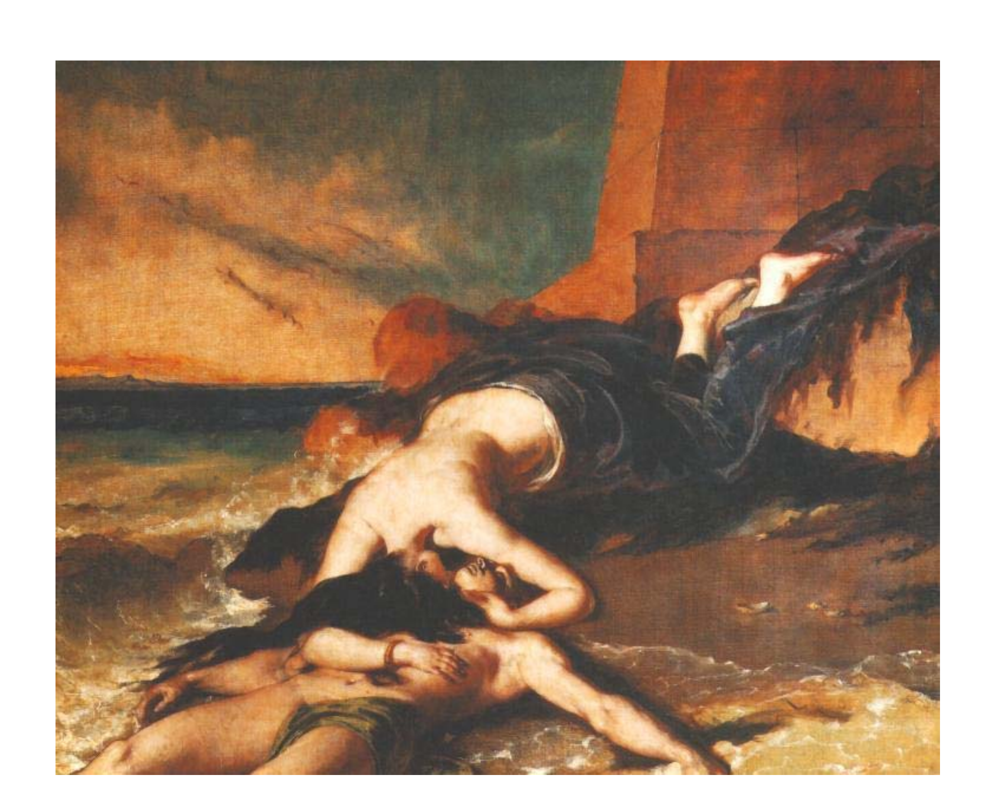


Table des matières

ÉPÎTRE I
PÉNÉLOPE À ULYSSE

Ta Pénélope t'envoie cette lettre, trop tardif Ulysse. Ne me réponds rien, mais viens toi-même. Elle est certainement tombée, cette Troie, odieuse aux filles de la Grèce. Priam et Troie tout entière valent à peine tout ce qu'ils me coûtent. Oh ! Que n'a-t-il été enseveli dans les eaux courroucées, le ravisseur adultère, alors que sa flotte le portait vers Lacédémone ! Je n'aurais pas, sur une couche froide et solitaire, pleuré l'absence d'un époux. Je n'accuserais pas, loin de lui, la lenteur des jours, et, dans ses efforts pour remplir le vide des nuits, ta veuve ne verrait point une toile toujours inachevée pendre à ses mains fatiguées.

Quand m'est-il arrivé de ne pas craindre des périls plus grands que la réalité ? L'amour s'inquiète et craint sans cesse. Je me figurais les Troyens fondant sur toi avec violence. Le nom d'Hector me faisait toujours pâlir. M'apprenait-on qu'Antiloque avait été vaincu par Hector, Antiloque était le sujet de mes alarmes ; que le fils de Ménoete avait succombé, malgré ses armes trompeuses, je pleurais en songeant que le succès pouvait manquer à la ruse. Tlépolème avait rougi de son sang la lance d'un Lycien, la mort de Tlépolème renouvela mes frayeurs. Enfin, quel que fût, dans le camp des Grecs, le guerrier qui eût succombé, le cœur de ton amante devenait plus froid que la glace.

Mais un dieu équitable a servi mon chaste amour. Troie est réduite en cendres, et mon époux existe. Les chefs d'Argos sont de retour. L'encens fume sur les autels. La dépouille des barbares est déposée aux pieds des dieux de la patrie. Les jeunes épouses y apportent les dons de la reconnaissance, pour le salut de leurs maris, et ceux-ci chantent les destins de Troie vaincus

par les leurs. Les vieillards expérimentés et les jeunes filles tremblantes les admirent. L'épouse est suspendue aux lèvres de son époux qui parle. Quelques-uns retracent sur une table l'image des combats affreux, et, dans quelques gouttes de vin, figurent Pergame tout entière :

« Là coule le Simoïs. Ici est le promontoire de Sigée. C'est là que s'élevait le superbe palais du vieux Priam. C'est ici que campait le fils d'Éaque, ici Ulysse. Plus loin Hector défiguré effraya les chevaux qui le traînaient. »

Le vieux Nestor avait tout raconté à ton fils, envoyé à ta recherche, et ton fils me l'avait redit. Il me dit encore Rhésus et Dolon égorgés par le fer, comment l'un fut trahi dans les bras du sommeil, l'autre par une ruse. Tu as osé, beaucoup trop oublieux des tiens, pénétrer la nuit, par la fraude, dans le camp des Thraces, et, secondé par un seul guerrier, en immoler un grand nombre à la fois. Était-ce là de la prudence ? Était-ce se souvenir de moi ? La crainte a fait battre mon sein jusqu'à ce qu'on m'eût dit que, vainqueur, tu avais traversé des bataillons armés sur les coursiers d'Ismare.

Mais que me sert qu'Ilion ait été renversée par vos bras, et que ses antiques remparts soient au niveau du sol, si je reste ce que j'étais lorsque Troie résistait à vos armes, si l'absence de mon époux ne doit point avoir de terme ? Détruite pour les autres, pour moi seule Pergame est encore debout, et cependant des bœufs captifs y promènent la charrue d'un étranger vainqueur. Déjà croît la moisson dans les champs où fut Troie, et la terre, engraissée du sang phrygien, offre au tranchant de la faux une riche culture. Le soc recourbé heurte les ossements à demi ensevelis des guerriers. L'herbe couvre les maisons ruinées. Vainqueur, tu restes absent, et je ne puis apprendre ni la cause de ce retard ni dans quel lieu du monde tu te caches, insensible à mes larmes. Quiconque dirige vers ces rivages sa poupe étrangère, ne s'en éloigne qu'après que je l'ai pressé de nombreuses

questions sur ta destinée. Je confie à ses mains un écrit tracé de la mienne, et qu'il doit te remettre, si toutefois il parvient à te voir quelque part. Nous avons envoyé à Pylos, où règne le fils de Nélée, le vieux Nestor. Des nouvelles incertaines nous ont été rapportées de Pylos. Nous avons envoyé à Sparte. Sparte ignore aussi la vérité. Quelle terre habites-tu, et en quel lieu prolonges-tu ton absence ? J'aurais gagné davantage à ce que les remparts de Troie subsistassent encore (hélas ! inconséquente, je m'irrite contre mes propres vœux !). Je saurais où tu combats, je ne craindrais que la guerre, et ma crainte serait commune à beaucoup d'autres. Je ne sais ce que je crains. Cependant je crains tout dans mon égarement, et un vaste champ est ouvert à mes inquiétudes. Tous les périls que recèle la mer, tous ceux que recèle la terre, je les soupçonne d'être la cause de si longs retards. Tandis que je me livre follement à ces pensées, peut-être, car quels ne sont pas vos caprices, peut-être es-tu retenu par l'amour sur une rive étrangère. Peut-être parles-tu avec mépris de la rusticité de ton épouse, qui ne sait que dégrossir la laine des troupeaux.

Mais que ce soit une erreur, et que cette accusation s'évanouisse dans les airs : libre de revenir, tu ne veux pas être absent. Mon père Icare me contraint d'abandonner une couche que tu as désertée, et condamne cette absence éternelle. Qu'il t’accuse, s'il le veut. Je ne suis, je veux n'être qu'à toi. Pénélope sera toujours l'épouse d'Ulysse. Cependant mon père, vaincu par ma tendresse et mes prières pudiques, modère la force de son autorité. Mais une foule d'amants de Dulichium, de Samos et de la superbe Zacinthe, s'attache sans cesse à mes pas. Ils règnent dans ta cour, sans que personne s'y oppose. Ils se disputent mon cœur et tes richesses. Te nommerai-je Pisandre, Poybe, Médon le cruel, Eurimaque, Antinoüs aux mains avides, et tant d'autres encore, que ta honteuse absence laisse se repaître des biens acquis au prix de ton sang ? L'indigent Irus et Mélanthe, qui mène les troupeaux aux pâturages, mettent le comble à ta honte et à ta ruine.

Nous ne sommes que trois ici, bien faibles contre eux : une épouse sans force, le vieillard Laërte et Télémaque enfant. Celui-ci, des embûches me l'ont presque enlevé naguère. Il prépare, malgré tous, à aller à Pylos. Fasse les dieux que, selon l'ordre accoutumé des destins, il ferme mes paupières et les tiennes. C'est le vœu que font aussi et le gardien de nos bœufs, et la vieille nourrice, et celui dont la fidélité veille sur l'étable immonde. Mais Laërte incapable de supporter le poids des armes, ne peut tenir le sceptre au milieu de ces ennemis. Avec l'âge, Télémaque, pourvu seulement qu'il vive, acquerra des forces, mais sa faiblesse aurait maintenant besoin du secours de son père. Je ne suis pas assez puissante pour repousser nos ennemis du palais qu'ils assiègent. Viens, viens au plus tôt, toi, notre port de salut, notre asile. Tu as, et puisses-tu avoir longtemps, un fils dont la jeunesse doit se former à l'exemple de la sagesse paternelle ! Songe à Laërte, dont il te faudra bientôt fermer les yeux. Il attend avec résignation le jour suprême du destin. Pour moi, jeune à ton départ, quelque prompt que soit ton retour, je te paraîtrai vieille.

ÉPÎTRE II
PHYLLIS À DÉMOPHOON

Ta Phyllis, ton hôtesse du Rhodope, se plaint, Démophoon, que ton absence ait dépassé le terme promis à mon amour. Quand les croissants de la lune auraient, en se rapprochant, fermé quatre fois son orbite, l'ancre de ton vaisseau devait toucher nos rivages. Quatre fois la lune a disparu, j'ai vu quatre fois son disque se remplir, et l'onde de Sithonie ne ramène point de navires de l'Attique. À compter les instants, et les amants savent compter, ma plainte n'est pas prématurée. L'espérance aussi fut lente à m'abandonner. On croit tardivement ce qui fait mal à croire, et maintenant que ton amante s'afflige, c'est encore malgré elle. Souvent je me suis fait, pour t'excuser, une illusion mensongère. Souvent j'ai pensé que les autans orageux ramenaient tes voiles blanches. J'ai maudit Thésée, parce qu'il s'opposait à ton départ. Peut-être aussi n'a-t-il point retenu tes pas. J'ai craint quelquefois qu'en te dirigeant vers les ondes de l'Hèbre, ton vaisseau ne pérît submergé dans l'abîme des eaux. Souvent j'ai, pour ta santé, cruel, adressé aux dieux des prières, et fait, à genoux, fumer l'encens sur leurs autels. Souvent, en voyant les vents favorables au ciel et sur la mer, je me suis dit à moi-même : s'il vit encore, il vient sans doute. Enfin, tous les obstacles que peut rencontrer une marche empressée, mon fidèle amour les a imaginés ; j'ai été ingénieuse à trouver des raisons. Mais ton absence se prolonge, et ni les dieux par lesquels tu as juré, ne te ramènent, ni l'idée de mon amour ne te fait revenir. Démophoon, tu as livré aux vents et tes paroles et tes voiles. Je me plains de ne voir ni revenir tes voiles ni s'accomplir tes paroles.

Qu'ai-je fait, dis-moi, que de t'avoir follement aimé ? Ma faute a donc pu me faire démériter près de toi ? Mon seul crime,

ingrat, est de t'avoir accueilli, mais ce crime doit être mon excuse et un mérite à tes yeux. Où est maintenant la foi jurée ? Où la main qui serrait ma main ? Où sont les dieux sans nombre attestés par ta bouche parjure ? Où est cet hyménée promis par elle, qui devait enchaîner nos vies l'une à l'autre, qui était le gage et la caution de notre union ? Tu jurais par la mer, jouet des vents et des ondes, par celle que tu avais souvent parcourue, par celle que tu devais parcourir encore, par ton aïeul, comme s'il n'était pas lui-même un trompeur, par cet aïeul qui calme les flots qu'ont soulevés les vents, par Vénus et ses traits trop puissants sur moi, par les traits de son arc, par ceux de ses flambeaux, par Junon, dont la divinité préside au lit nuptial, par les mystères sacrés de la déesse armée d'une torche. Si de tant de divinités, chacune venge son honneur outragé, non, tu ne pourras suffire aux châtiments.

Mais n'ai-je pas, dans mon délire, réparé ta poupe brisée, raffermi la carène qui devait t'aider à m'abandonner ! Je t'ai donné des rameurs pour servir ta fuite. Je souffre, hélas ! des blessures que mes traits ont faites. J'ai cru aux douces paroles dont ta bouche est prodigue. J'ai cru à ta naissance et aux dieux dont tu descends. J'ai cru à tes larmes. Ont-elles donc aussi appris à feindre ? Sont-elles aussi capables d'artifice, et coulent-elles au gré de ta volonté ? J'ai cru encore aux dieux que tu attestais. Que m'ont servi tant de promesses ? Une seule eût suffi pour me séduire. Non, je ne regrette pas de t'avoir ouvert un port et un asile. Ce devait être le plus grand de mes bienfaits. Je me repens, je rougis d'avoir mis le comble au bienfait de l'hospitalité en t'associant à ma couche, et d'avoir pressé mon sein contre ton sein. Que ne fut-elle la dernière, la nuit qui précéda celle-là ! Phyllis pourrait mourir innocente. J'espérais mieux, parce que je croyais avoir mieux mérité. Toute espérance qui naît du mérite est légitime.

C'est une bien faible gloire que de tromper une jeune fille crédule. Ma candeur était digne de récompense. Tes paroles

n'ont abusé qu'une amante et qu'une femme. Fassent les dieux que ce soit là le dernier de tes exploits ! Qu'une statue te soit érigée parmi les Égides, au milieu de la ville ! Qu'on voie en face celle de ton père avec ses titres pompeux ! Quand on aura lu les noms de Sciron, du farouche Procuste, de Sinis et du monstre à la double forme de taureau et d'homme, celui de Thèbes conquise par ses armes, des centaures défaits par son bras, du sombre empire du noir Pluton forcé par sa valeur, que ton image, après les leurs, soit consacrée par cette inscription : Ici est celui qui eut recours à la ruse pour séduire l'amante dont il fut l'hôte. De tant de hauts faits et d'exploits de ton père, ton esprit ne s'est arrêté que sur cette femme de Crète qu'il abandonna. La seule action qu'il se reproche est la seule que tu admires en lui. Perfide ! De l'héritage de ton père tu ne veux pour toi que la fraude. Quant à elle, et je ne lui porte pas envie, elle possède un époux meilleur, et s'assied avec orgueil sur un char tiré par des tigres domptés. Les Thraces, que je dédaignais, fuient aujourd'hui mon alliance, parce qu'on me reproche d'avoir préféré aux miens un étranger. « Qu'elle aille, maintenant, dit-on, dans la docte Athènes. Un autre se trouvera pour gouverner la Thrace belliqueuse. L'événement, ajoute-t-on, justifie l'entreprise. » Ah ! Puisse le succès manquer à quiconque veut qu'on juge une action par l'issue qu'elle a ! Si nos mers blanchissent sous les coups de ta rame, alors on dira que je fus bien inspirée pour moi, pour les miens. Mais je ne l'ai pas été. Mon palais ne te voit plus, et l'onde bistonienne ne lavera pas tes membres fatigués.

J'ai encore présent devant les yeux le spectacle de ton départ. Je vois ta flotte, prête à voguer, stationnant dans mes ports. Tu osas m'embrasser, et, penché sur le cou de ton amante, imprimer sur ses lèvres de tendres et longs baisers, confondre tes larmes avec mes larmes, te plaindre de la faveur des vents qui enflaient tes voiles, et m'adresser, en t'éloignant, cette dernière parole :

« Phyllis, attends ton Démophoon. »

T'attendrai-je, toi qui partis pour ne jamais me revoir ? Attendrai-je des voiles refusées à nos mers ? Et cependant j'attends. Reviens vers ton amante ! Tu as déjà tant tardé ! Puisse ta foi n'avoir failli que sur le temps !

Que demandé-je, infortunée ! Déjà peut-être es-tu retenu par une autre épouse, et par l'amour, qui m'a si mal servi. Depuis que ton cœur a répudié mon souvenir, tu ne connais plus Phyllis, sans doute. Hélas ! tu demandes s'il est une Phyllis et d'où elle est. C'est la même, Démophoon, qui offrit à tes vaisseaux, depuis longtemps ballottés sur les mers, les ports de la Thrace et l'hospitalité. C'est celle dont la générosité te secourut, qui, riche lorsque tu étais pauvre, te combla de présents, et voulait t'en combler encore, qui soumit à ton empire le vaste royaume de Lycurgue, que peut gouverner à peine le sceptre d'une femme, cette région, où le Rhodope glacial s'étend jusqu'aux forêts de l'Hémus, et où le fleuve sacré de l'Hèbre verse les eaux qu'il a reçues. C'est celle enfin qui te sacrifia sa virginité sous de sinistres auspices, et dont ta main trompeuse détacha la chaste ceinture. Tisiphone présida à cet hymen et le consacra par des hurlements. Un oiseau de malheur y fit entendre un chant de tristesse. Alecto y fut présente avec son collier de courtes vipères, et la torche sépulcrale fut le seul flambeau qu'on y vit briller. Cependant triste et désespérée, je foule sous mes pieds les récifs et la grève du rivage, et, jetant les yeux sur la vaste étendue des mers, soit que le soleil ouvre le sein de la terre, soit que les astres brillent dans la fraîcheur de la nuit, je regarde quel vent agite les flots. Quelques voiles que je voie s'avancer dans le lointain, j'augure aussitôt qu'elles apportent mes dieux. Je m'avance au milieu des ondes, à peine retenue par elles, jusqu'à l'endroit où le mobile élément m'oppose ses premières vagues. Plus la voile approche et moins je me possède. Je me sens défaillir, et je tombe dans les bras de mes suivantes. Il est un golfe dont la courbe insensible décrit un demi-cercle. Un

môle domine et hérisse l'extrémité des deux pointes. Il me vint à l'esprit de me précipiter de là dans les ondes qui en baignent la base, et puisque ta trahison m'y pousse, j'exécuterai mon dessein. Que les flots portent ma dépouille vers les rivages que tu habites, et que mon corps sans sépulture aille s'offrir à tes yeux. Fusses-tu plus dur que le fer et que le diamant, plus dur que toi-même.

« Ce n'est pas ainsi, diras-tu, que tu devais me suivre, ô Phyllis. »

Souvent j'ai soif de poison. Souvent je voudrais périr par une mort cruelle, par le fer d'un glaive. Ce cou que tes bras infidèles ont entouré, je voudrais l'étreindre d'un lacet. Ma résolution est prise. Une mort prématurée vengera ma jeunesse abusée. Le choix du trépas m'arrêtera peu. Tu seras nommé sur mon sépulcre, comme la cause odieuse de ma mort. Par cette inscription ou une autre semblable, ton crime sera connu :

« Démophoon, y lira-t-on, donna la mort à Phyllis ; il était son hôte, elle fut son amante. C'est lui qui causa son trépas, elle qui le consomma. »

ÉPÎTRE III
BRISÉIS À ACHILLE

La lettre que tu lis vient de Briséis que l'on t'enleva. Une main barbare put à peine en bien former les caractères grecs. Les taches que tu y verras, ce sont mes larmes qui les ont faites, mais les larmes ont tout le poids de la parole. S'il est permis à une esclave, à une épouse de se plaindre un peu de toi, je dois m'en plaindre un peu, mon maître et mon époux. Que j'aie été livrée sur-le-champ au roi qui me réclamait, ce n'est pas ta faute, bien que tu ne sois pas innocent de la promptitude avec laquelle je fus remise entre les mains d'Eurybate et de Talthybius, aussitôt qu'ils m'eurent demandée. Jetant les yeux l'un sur l'autre, ils se demandaient silencieusement où était notre amour.

On pouvait différer. Ce délai eût été pour moi une faveur dans mon chagrin. Je partis, hélas, sans te donner aucun baiser, mais je versai des larmes sans fin, et je m’arrachai les cheveux. Infortunée ! Il me sembla qu’on me faisait pour la seconde fois prisonnière. Souvent je voulus, trompant la vigilance de mes gardiens, revenir sur mes pas, mais l’ennemi était là, prêt à saisir une femme timide. Je craignais, si je me fusse avancée, d'être prise pendant la nuit, et conduite, comme esclave, à quelque bru de Priam. Mais j'ai été livrée. Il fallait sans doute que je le fusse. Malgré tant de nuits passées loin de moi, tu ne me réclames pas. Tu attends, et ta colère est lente à éclater. Le fils de Ménoete lui-même, témoin de mon départ, me dit tout bas :

« Pourquoi pleurer ? tu seras bientôt de retour. »

C'est peu de ne m'avoir pas réclamée. Tu t'opposes à ce qu'on me rende, Achille. Va, maintenant porte le nom d’amant

passionné. Les fils de Télamon et d'Amyntor sont venus te trouver. L'un t'est attaché par les liens du sang, l'autre est ton compagnon. À eux s'était joint le fils de Laërte. Ils devaient accompagner mon retour. De douces prières ont relevé le prix de magnifiques présents : vingt bassins d'airain d'un travail achevé, et sept trépieds où l'art le dispute à la matière. On y ajouta dix talents d'or, douze chevaux accoutumés à vaincre, et, ce qui était superflu, de jeunes Lesbiennes d'une grande beauté, dont la captivité avait suivi la ruine de leur patrie. Avec tous ces présents, on t'offrit pour épouse – mais qu'as-tu besoin d'épouse ? – une des trois filles d'Agamemnon. Si tu avais voulu me racheter des fils d'Atrée à prix d'argent, ce que tu aurais dû donner, tu refuses de le recevoir ? Par quelle faute, Achille, ai-je mérité ton mépris ? Où a fui si tôt loin de moi ton volage amour ? Une fortune contraire poursuit-elle sans relâche les malheureux ? Un vent plus favorable ne soufflera-t-il pas pour moi ?

J'ai vu s'écrouler sous tes armes les remparts de Lyrnesse, et cependant j'étais une grande partie de ma patrie. J'ai vu tomber trois guerriers, dont la naissance, dont la mort fut semblable. Leur mère était aussi la mienne. J'ai vu mon vaillant époux couvrir de son corps la terre ensanglantée, et rejeter des flots de sang de sa poitrine. Cependant à tant de pertes tu fus ma seule compensation. Tu étais mon maître, mon époux, mon frère. Jurant par la divinité de ta mère qui se plaît sur les ondes, tu me disais que ma captivité serait mon bonheur. Je devais sans doute te voir me repousser, malgré la dot que j'apporte, et me fuir ainsi que les richesses qu'on te présente.

On dit même que demain, lorsque brillera l'aurore, tu dois livrer tes voiles au souffle des vents. Dès que cette funeste nouvelle eut frappé mes oreilles effrayées, mon sang se glaça dans mon sein, et le sentiment m'échappa. Tu partiras, mais à qui donc, cruel, laisseras-tu le soin de ta malheureuse amante ? Qui consolera Briséis abandonnée ? Oui, que la terre s'entrouvre soudain et me dévore, que la foudre, tombant sur moi, me

consume de ses feux resplendissants, avant que, sans moi, les mers blanchissent sous les rames de Phtie, avant que je voie tes vaisseaux partir et m'abandonner. Si tu veux retourner déjà vers le foyer paternel, je ne suis pas un pesant fardeau pour ta flotte. Je serai l'esclave qui suit un vainqueur, et non l'épouse qui suit un époux. Mes mains sauront filer la laine. Choisie parmi les plus belles femmes achéennes, ton épouse entrera dans ta couche nuptiale, et puisse-t-elle y entrer ! La bru est digne du beau-père, du petit-fils de Jupiter et d'Égine, digne de la parenté du vieux Nérée. Moi, servante humble et soumise, je m'acquitterai de la tâche qui me sera imposée. L'épais fuseau s'amincira quand ma main tiendra la traîne. Je demande seulement que ton épouse ne me persécute pas. Je crains, je ne sais pourquoi, qu'elle ne me soit point favorable. Ne souffre pas qu'on me rase la tête en ta présence, et ne dis pas d'un ton léger :

« Elle aussi fut à moi. »

Ou plutôt souffre-le, pourvu que tu ne m'abandonnes pas avec dédain. Hélas ! Malheureuse, cette crainte agite tous mes membres.

Qu'attends-tu pourtant ? Agamemnon se repent de son emportement, et la Grèce affligée est à tes genoux. Partout vainqueur, sache aussi vaincre ta colère et ton ressentiment. Pourquoi l'infatigable Hector démembre-t-il la puissance des Grecs ? Prends tes armes, fils d'Éaque, mais auparavant que je retourne auprès de toi. Conduit par le dieu Mars, poursuis des guerriers déjà en désordre. Allumé pour moi, que pour moi ton courroux s'apaise ! Que je sois et la cause et le terme de ces ressentiments ! Ne crois pas qu'il soit humiliant pour toi de céder à mes instances. Le fils d'Œnéus a pris les armes à la prière d'une épouse. Je l'ai ouï dire et tu le sais aussi. Privée de deux frères, une mère maudit l'avenir et les jours de son fils. La guerre était déclarée. Ce fils, dans sa colère, dépose les armes et se retire. Il refuse obstinément à sa patrie le secours de son bras. Son

épouse seule put le fléchir. Elle fut plus heureuse, elle ! Mais moi, mes paroles sont sans pouvoir, et tombent inutiles. Je ne m'en indigne pas toutefois. Je ne suis pas regardée comme ton épouse, et c'est comme esclave que j'ai été le plus souvent appelée à partager la couche de mon maître. Une femme captive, il m'en souvient, me donnait le titre de maîtresse :

« À la servitude, lui dis-je, tu ajoutes le poids d'un nom. »

Et pourtant, par les ossements d'un époux que recouvre mal un sépulcre élevé à la hâte, par ces ossements toujours vénérables à mes yeux, par les âmes courageuses de mes trois frères, que j'adore comme des dieux et qui ont péri pour leur patrie et péri avec elle, par ta tête et par la mienne, que l'amour rapprocha, par ton épée, arme connue des miens, aucun Mycénien, je le jure, ne partagea ma couche. Si je te trompe je consens à ce que tu m'abandonnes. Si maintenant je te disais :

« Jure aussi, vaillant guerrier, que tu n'as goûté sans moi aucun plaisir ! » tu ne pourrais l'affirmer.

Mais les Grecs pensent que tu pleures mon absence. On charme tes oreilles par les sons de la lyre. Une douce amie te réchauffe sur son sein, et si quelqu'un cherche à savoir pourquoi tu refuses de combattre :

« C'est que la guerre est l'ennemie de la cithare, que la nuit et l'amour ont mille charmes, qu'il est plus sûr de rester étendu sur un lit, de tenir dans ses bras une jeune fille, de faire résonner sous ses doigts une lyre de Thrace, que de soutenir sur son bras le bouclier et la lance au fer acéré, et sur sa tête un casque pesant. »

Mais tu préférais le courage et l'honneur à des jours tranquilles et sûrs, et tu te montrais jaloux de la gloire acquise dans les combats. N'était-ce donc que pour me faire ta captive, que tu

aimais la guerre homicide ? Et ta gloire est-elle restée ensevelie sous les ruines de ma patrie ? T'en préservent les dieux ! Ah ! Que plutôt ta lance du mont Pélias, brandie par un bras vigoureux, traverse le flanc d'Hector.

Grecs, envoyez-moi vers lui. Députée par vous, je prierai mon maître, je mêlerai à mes discours des baisers sans nombre, je ferai plus que Phénix, plus que l'éloquent Ulysse, plus aussi, croyez-moi, que le frère de Teucer. Des bras entourant un cou habitué à leurs étreintes ne sont pas sans pouvoir, non plus que le sein que j'offrirai alors à ses yeux charmés. Quoique barbare et plus cruel que les ondes de ta mère, tu seras, sans que je parle, attendri par mes larmes.

Maintenant encore, et puisse à ce prix Pélée, ton père, compléter le nombre de ses années, et Pyrrhus débuter sous tes auspices dans la carrière des armes ! vois Briséis éplorée, valeureux Achille, et ne laisse pas une infortunée se consumer dans une attente éternelle. Ou si ton amour a fait place au dédain, celle que tu contrains à vivre sans toi, contrains-la à mourir. Poursuis, et tu l'y contraindras. Mes grâces, les couleurs de mon visage ont disparu. Cependant l'unique espoir de te posséder soutient ce qui me reste de vie. S'il me faut y renoncer, j'irai rejoindre mes frères et mon époux, et il ne sera pas glorieux pour toi d'avoir voulu la mort d'une femme. Mais pourquoi la vouloir ? Plonge dans mon sein ton épée nue. J'ai du sang qui jaillira quand tu perceras ma poitrine. Ouvre-la avec ce glaive qui, si une déesse l'eût permis, devait traverser le tueur Atride. Mais plutôt, conserve ma vie, qui est un de tes bienfaits. Ce que, vainqueur, tu accordas à une ennemie, c'est une amie qui le demande. Pergame, ouvrage de Neptune, offre à ton courroux des victimes plus dignes de le satisfaire. La défaite d'un ennemi apaisera mieux ta soif de carnage. Mais soit que tu te disposes à livrer ta flotte aux efforts de la rame, soit que tu restes, rappelle-moi, comme un maître son esclave.

ÉPÎTRE IV
PHÈDRE À HIPPOLYTE

La jeune fille que la Crète a vue naître envoie au fils de l'Amazone le salut qui lui manquera à elle-même, si tu ne le lui donnes. Quelle qu'elle soit, lis ma lettre en entier. Quel mal crains-tu de cette lecture ? Peut-être même trouveras-tu quelque charme à la faire. À l'aide de ces signes, un secret parcourt et la terre et les mers. L'ennemi examine la lettre qu'il a reçue de son ennemi. Trois fois je résolus de m'entretenir avec toi, trois fois s'arrêta ma langue impuissante, trois fois le son vint expirer sur mes lèvres. La pudeur doit, autant qu'il est possible, se mêler à l'amour. Ce que je n'osai pas dire, l'amour m'a ordonné de l'écrire, et les ordres qu'amour donne, il est dangereux de les dédaigner. Il règne, il étend ses droits sur les dieux souverains. C'est lui qui, me voyant hésiter d'abord, m'a dit :

« Écris ; ce cœur de fer, se laissant vaincre, reconnaîtra des lois. »

Qu'il me protège, et comme il embrase mes veines d'un feu dévorant, qu'il rende aussi ton cœur favorable à mes vœux.

Ne crois pas que ce soit par corruption de cœur que je romps les liens qui m'enchaînent. Nulle faute, et tu peux t'en enquérir, n'a terni ma renommée. L'amour exerce d'autant plus d'empire qu'on le connaît plus tard. Je brûle intérieurement, je brûle, et une blessure cruelle fait saigner mon cœur. Comme les jeunes taureaux se sentent blessés par le premier joug qu'on leur impose, comme un poulain tiré du troupeau ne peut d'abord supporter le frein, ainsi un cœur novice subit difficilement et avec peine les premières atteintes de l'amour, et le mien succombe sous ce fardeau qui l'accable. Le crime devient un art,

lorsqu'il est appris dès un âge tendre. Celle qui aime tard aime avec plus de violence. Tu raviras les prémices d'un honneur resté intact, et la faute entre nous deux sera égale. C'est quelque chose que de cueillir à pleines mains des fruits dans un verger, que de détacher d'un doigt délicat la rose qui vient d'éclore. Si toutefois cette pureté native d'un cœur qui ne connut jamais le crime doit être souillée d'une tache inaccoutumée, je suis heureuse de brûler d'un feu digne de moi. Je n'ai pas fait un choix honteux, pire que l'adultère. Oui, si Junon m'offrait le dieu, son frère et son époux, il me semble qu'à Jupiter je préférerais Hippolyte.

Déjà même, pourras-tu le croire ? je suis entraînée vers un art jusqu'alors inconnu pour moi. Je veux, d'une course rapide, suivre aussi les bêtes fauves. Déjà ma première divinité est celle de Délos, dont la parure est un arc recourbé. Tes goûts sont devenus ma loi. Je voudrais parcourir l'étendue des forêts, presser le cerf dans les toiles, exciter, sur la cime des monts, l'ardeur d'une meute. Je voudrais, d'un bras vigoureux, lancer le javelot tremblant, ou reposer mon corps sur un frais gazon. Souvent je me plais à diriger un char léger à travers la poussière, et à faire sentir le frein à la bouche d'un coursier docile. Tantôt je m'élance, semblable à la prêtresse de Bacchus qu'agitent les fureurs de ce dieu, semblable à celles qui, sur le mont Ida, font résonner les tambourins, à celles à qui les dryades, ces demi déesses, et les faunes à la double corne, ont soufflé un enthousiasme inconnu. Car on me redit tout, lorsque mon transport est calmé. Moi seule je connais l'amour secret qui me brûle.

Peut-être me faut-il éprouver cet amour fatalement attaché à ma race, et Vénus doit-elle lever ce tribut sur ma famille entière. Jupiter (et c'est là l'origine première de notre maison), Jupiter aima Europe. Un taureau cachait le dieu sous sa forme. Pasiphaë, ma mère, livrée à un taureau abusé, rejeta de ses flancs son crime et son fardeau. Le fils ingrat d'Égée, en suivant le fil libérateur que tenait la main de ma sœur, parcourut sans

danger les détours du Labyrinthe. Moi-même à mon tour, afin que l'on me reconnaisse pour la fille de Minos, je subis la dernière les lois communes à ma famille. Le destin l'a encore voulu, deux femmes ont trouvé des chaînes dans la même maison. Ta beauté m'a séduite, ma sœur s'est éprise de ton père. Thésée et son fils ont ravi les deux sœurs. Marquez par un double trophée ce triomphe sur notre maison.

Au temps où tu vins à Éleusis la ville de Cérès, j'aurais voulu que la terre de Gnos eût pu me retenir. Je t'aimais déjà. Tu me plus alors bien davantage. Un amour brûlant pénétra jusque dans la moelle de mes os. Ton vêtement était d'une éclatante blancheur. Des fleurs entouraient ta chevelure. Une chaste rougeur colorait tes joues d'un noble incarnat. Ce visage, que les autres femmes appellent dur et farouche, n'était point dur au jugement de Phèdre, il était mâle. Loin de moi ces jeunes gens parés comme une femme. Une beauté virile n'aime que de modestes ajustements. Cette fierté même, ces cheveux flottants sans art et une légère poussière répandue sur ton front, tout cela sied bien à sa noblesse. Soit que tu rendes flexible l'encolure rebelle d'un coursier frémissant, j'admire tes pieds qui se rapprochent en un cercle étroit ; soit que d’un bras nerveux, tu brandisses un pesant javelot, la vigueur qu'il déploie attire tous mes regards. J'aime encore à te voir la main armée d'épieux de cornouiller garnie d'un large fer. Tout, oui, tout ce que tu fais charme mes yeux.

Laisse dans les forêts ta rudesse sauvage. Ma mort ne peut pas t'honorer. Que te sert de te livrer aux exercices de la légère Diane, si tu ravis ses droits à Vénus ? Ce qui se fait sans alternative de repos ne peut durer longtemps, c'est le repos qui répare les forces et délasse les membres fatigués. L'arc (et règle-toi sur les armes de la déesse objet de ton culte), l'arc que tu ne cesserais jamais de tendre deviendrait lâche. Céphale était fameux dans les forêts, et sa main avait jonché de bêtes l'herbe qui les tapisse. Il sut cependant se prêter à l’amour de l'Aurore. Pour le

visiter, la sage déesse quittait son vieil époux. Souvent, sous les yeuses, le premier gazon qui s'offrait, fut foulé par Vénus et par le fils de Cinyra, étendus l'un près de l’autre. Le fils d'Œnéus brûla pour Atalante du mont Ménale, et celle-ci a pour gage d’amour la dépouille d'une bête fauve.

Que l'on nous compte bientôt aussi parmi cette foule heureuse. Si tu dédaignes Vénus, tes bois restent sauvages. Moi-même je serai ta compagne. Je ne reculerai ni devant les roches caverneuses ni devant la dent oblique du sanglier redoutable. Deux mers entourent de leurs flots un isthme qu'elles assiègent. Un étroit défilé entend leurs doubles mugissements. C'est là, qu'avec toi j'habiterai Trézène, royaume de Pithée. Ces lieux me sont déjà plus chers que ma patrie.

Le héros, fils de Neptune, est maintenant absent, et il le sera longtemps. Il est retenu dans le pays de son cher Pirithoüs. Thésée, nous n'en pouvons douter, préfère Pirithoüs à Phèdre, Pirithoüs à toi-même. Ce n'est pas le seul affront qui nous vienne de lui. Nous en avons reçu tous deux de bien graves blessures. Sa massue à trois nœuds brisa les os de mon frère, et les dispersa sur le sol. Ma sœur fut laissée par lui en proie aux bêtes féroces. Celle que son courage éleva au premier rang parmi les filles qui portent la hache, t'a enfanté, toi qui héritas de la valeur de ta mère. Si tu veux savoir où elle est, Thésée lui traversa le flanc de son épée. Un tel gage d'amour ne put mettre ta mère à l'abri de ses coups. Elle ne fut pas même son épouse. Le flambeau nuptial ne s’alluma point pour elle. Pourquoi ? Sinon pour que tu fusses, comme fils illégitime, exclu du trône paternel ? Il t'associa les frères que je t'ai donnés, et le sang qu'ils ont, ce n'est pas à moi qu’ils le doivent, mais à lui. Oh ! Puisqu'il devait t'être funeste, à toi le plus beau des mortels, pourquoi ce sein n'a-t-il pas été déchiré au milieu des efforts de l'enfantement ? Va, maintenant, révère la couche d'un père si digne qu'on la lui garde pure, une couche qu’il fuit, qu'il abdique par de coupables actions.

Que l’union d'une belle-mère avec son beau-fils n'offre pas à ton esprit les terreurs qu’inspirent de vains préjugés. Ce scrupule suranné, qui devait disparaître dans les âges suivants, appartenait à celui qui vit Saturne gouverner son rustique royaume. Jupiter a légitimé tout ce qui peut plaire, et l'hymen de la sœur avec le frère rend tout licite. L'alliance forme une chaîne indissoluble de parenté, lorsque à ces nœuds, Vénus elle-même a ajouté les siens. Il ne sera pas difficile de celer le mystère de notre amour. Que la parenté nous serve à le cacher, elle pourra couvrir notre faute de son nom. Si, nous tenant embrassés, nous sommes vus de quelqu'un, on nous en louera tous les deux. On dira que la belle-mère a de l'amitié pour son beau-fils. Tu n'auras pas à te faire ouvrir, pendant les ténèbres, la porte d'un mari redoutable. Tu n'auras pas de gardiens à tromper. Le même toit qui nous a réunis pourra nous réunir encore. Tu me donnais publiquement des baisers, tu m'en donneras publiquement. Avec moi tu seras en sûreté. Ta faute te méritera des éloges, fusses-tu même aperçu dans mon lit. Seulement bannis tout retard, et hâte le moment de cette union. Qu'à ce prix, amour, maintenant cruel pour moi, t'épargne les tourments qu'il cause.

Je ne dédaigne pas de descendre à d'humbles prières. Hélas ! Où est maintenant le faste ? Où est l'orgueil de mes paroles ? J'avais résolu de combattre longtemps, et de ne pas céder à ma passion. Comme si l'amour ne triomphait pas de nos résolutions ! Vaincue et suppliante, je presse tes genoux de mes mains royales. Nul amant ne voit ce qu'exige la dignité. Je ne rougis plus, la pudeur une fois bannie renonce à son empire. Pardonne à ces aveux, et dompte un cœur cruel. Que me sert d'avoir pour père Minos qui tient des mers sous son sceptre ? Que me sert que la foudre s'échappe en serpentant des mains de mon aïeul ? Que mon grand-père, le front ceint de rayons étincelants, ramène sur son axe brillant la douce chaleur du jour ? La noblesse disparaît devant l'amour. Prends pitié de mes ancêtres, et si tu ne veux m'épargner, épargne au moins les miens. J'ai pour dot

la Crète, île de Jupiter. Que toute ma cour obéisse à mon Hippolyte.

Laisse fléchir ton orgueil. Ma mère a pu séduire un taureau. Seras-tu plus cruel qu'un taureau farouche ? Par Vénus qui me possède, prends pitié de moi, je t'en conjure. Puisses-tu, à ce prix, n'aimer jamais qui pourrait dédaigner ton amour ! Qu'à ce prix la déesse des forêts te protège dans ses retraites solitaires ! Que les bois touffus offrent à ton gras de nombreuses victimes ! Qu'à ce prix, les satyres et les pans, divinités des montagnes, te soient favorables, et que le sanglier tombe percé du fer de ta lance ! Qu'à ce prix les nymphes, quoiqu'on dise que tu hais leur sexe, présentent à ta soif brûlante une onde qui l'apaise ! C'est au milieu des larmes que je te fais ces prières. Tu lis jusqu'au bout ces paroles suppliantes, et mes larmes, tu peux te les représenter.

ÉPÎTRE V
ŒNONE À PARIS

Me lis-tu ou ta nouvelle épouse s'y oppose-t-elle ? Lis : cette lettre n'a pas été écrite par une main de Mycènes. C'est Œnone, la naïade célèbre dans les bois de la Phrygie, qui, offensée, se plaint de toi, mon époux, si tu veux me le permettre. Quel dieu a opposé à mes vœux sa divinité ennemie ? Pour ne plus être à toi, quel crime ai-je commis ? On doit, quand on l'a mérité, supporter le malheur avec constance, mais la peine dont on ne s'est pas rendu digne, on la ressent douloureusement.

Tu n'étais pas célèbre comme aujourd'hui lorsque je me contentai de toi pour époux, moi nymphe et fille d'un grand fleuve. Maintenant le fils de Priam, alors (ne craignons pas de dire la vérité), alors, tu étais esclave. Nymphe, j'ai daigné m'unir à un esclave. Souvent, au milieu de nos troupeaux, nous nous reposions ensemble à l'ombre d'un arbre, et le gazon mêlé au feuillage naissant nous offrait un lit de verdure. Souvent, étendus sur la mousse ou sur la paille épaisse, une humble cabane nous défendit contre les blancs frimas. Qui te montrait les bois propices à la chasse, et la roche où la bête fauve tenait ses petits cachés ? Ta compagne assidue, j'ai tendu des filets aux mille mailles, et dirigé les limiers rapides sur la cime des montagnes. Les hêtres conservent sur leur écorce le nom d'Œnone que ton fer a tracé.

Ces troncs le verront croître en même temps qu'ils grandiront eux-mêmes. Croissez, et que mes titres s'élèvent avec votre tige superbe. Il est, je m'en souviens, un peuplier planté sur la rive du fleuve. Tu y gravas des mots qui rappellent notre amour. Peuplier, vis longtemps, toi qui, planté sur le bord du rivage, portes ces mots sur ton écorce ridée :

Quand Pâris pourra respirer loin d'Œnone, l'eau du Xanthe, changeant son cours, remontera vers sa source.

Xanthe, remonte maintenant vers elle. Ondes, retournez sur vous-mêmes, Pâris peut vivre et avoir abandonné Œnone.

Ce jour a marqué la destinée de ta malheureuse amante, et commencé pour elle les funestes orages que soulève un amour inconstant, ce jour où Vénus et Junon, et la déesse à qui sied mieux une armure, Minerve nue, vinrent se soumettre à ton jugement. La crainte, dès que tu me l'eus dit, fit palpiter mon sein, et un froid tremblement parcourut mes membres raidis. Je consultai, dans le trouble violent qui m'agitait, et les femmes âgées et les vieillards les plus avancés dans la vie. Mon malheur me parut certain. Le pin fut abattu, le bois façonné, la flotte bientôt prête, et l'onde azurée reçut les vaisseaux enduits de cire. Tu pleuras en partant. Ne me fais pas le chagrin de le nier. Ce n'est pas de ces premières, mais de tes nouvelles amours que tu as à rougir. Tu pleuras, et tu vis des larmes couler de mes yeux. Nous mêlions nos pleurs, nous souffrions tous deux. La vigne n'est pas attachée aussi étroitement à l'ormeau que tes bras, dans leur étreinte, l'étaient à mon cou. Ah ! combien de fois ai-je surpris le rire sur les lèvres de tes compagnons, lorsque tu te plaignais d'être retenu par le vent ! Il était propice. De combien de baisers tu me couvris en me quittant ! Ta langue eut à peine le courage de dire : « Adieu. » Une brise légère enfle la voile pendante au mât dressé, et l'onde blanchit bientôt sous la rame qui l'agite. Je suis des yeux, malheureuse, ta voile qui s'éloigne. Je la suis autant que je le puis. Le sable du rivage est arrosé de mes pleurs. Je prie les verdoyantes néréides de te ramener bientôt. Elles devaient bientôt te ramener, mais pour mon malheur. Mes vœux t'ont donc rappelé afin que tu revinsses pour une autre ? Hélas ! je voulais ainsi le bonheur d'une rivale qui m'a ravi le mien.

Un môle naturel domine sur la profondeur immense de l’abîme. C'est une montagne, contre laquelle viennent se briser les eaux de la mer. De là je reconnus la première les voiles de tes vaisseaux, et je voulus, à travers les flots, m'élancer à leur rencontre. Tandis que je balance encore, je vois des ornements de pourpre briller au sommet de ta proue. Je frémis. Cette parure n'était pas la tienne. Ton navire approche, et, poussé par un vent rapide, il aborde au rivage. Je vois alors, le cœur tout tremblant, un visage de femme. N'était-ce pas assez ? Pourquoi aussi, insensée que j'étais, demeurai-je en ces lieux ? Ton indigne amante se pressait contre ton sein. Alors je me meurtris le mien, je me frappe la poitrine, je déchire, du bout de mes ongles, mes joues trempées de larmes, je remplis de mes hurlements plaintifs le mont sacré d'Ida. De là je vais cacher mes pleurs dans les antres qui me sont chers. Puisse ainsi gémir et pleurer Hélène, épouse abandonnée ! Qu'elle éprouve elle-même les tourments qu'elle m'a causés la première.

Ce qui te convient maintenant, ce sont des femmes qui te suivent à travers l'étendue des mers, et désertent pour toi une couche légitime.

Mais lorsque tu étais pauvre, lorsque, encore berger, tu conduisais les troupeaux, Œnone était l'unique épouse du pauvre pasteur. Ce n'est pas l'éclat de tes richesses qui m'éblouit, ni ton palais qui me touche, non plus que l'honneur d'être appelée l'une des brus de Priam qui en a tant. Non pourtant que Priam puisse refuser le titre de beau-père d'une nymphe ou Hécube rougir de m'avouer pour sa belle-fille. Je suis digne de devenir l’épouse d'un homme puissant et j'y aspire. Le sceptre peut bien aller à mes mains. L'humble lit que je partageais avec toi sous le feuillage du hêtre ne te donne pas le droit de me mépriser. Une couche de pourpre me convient mieux encore.

Enfin, mon amour est pour toi sans dangers. Avec moi aucune guerre ne te menace, et l’onde ne doit pas porter de vais-

seaux vengeurs. La fille fugitive de Tyndare est redemandée par des ennemis en armes. Voilà la dot que l'orgueilleuse apporte à son époux. Te faut-il la rendre aux Grecs ? Demande-le à ton frère Hector ou à Déiphobe ou à Polydamas. Consulte, pour l'apprendre d'eux, et le grave Anténor et Priam lui-même. L'âge fut leur maître à tous deux. C'est faire de l'honneur un honteux apprentissage que de préférer à la patrie une femme qu'on a ravie. Ta cause doit te faire rougir, et l'époux poursuit une juste vengeance. Et ne te promets pas, s'il te reste quelque sagesse, la fidélité de cette Lacédémonienne, qui s'est jetée si promptement dans tes bras. Comme le plus jeune des Atrides, crie maintenant à l'outrage fait à la foi conjugale, ainsi tu crieras à ton tour. La pudeur une fois bannie, nul art n'en peut réparer la perte. Elle périt et ne revit plus. Cette femme brûle d'amour pour toi. De même elle aima Ménélas, et maintenant, crédule époux, il se voit seul sur sa couche abandonnée. Heureuse est Andromaque, que des nœuds légitimes unissent à un époux fidèle ! Tu devais, à l'exemple de ton frère, devenir le mien. Ah ! ton cœur est plus léger que la feuille qui, privée du pouls de la sève, voltige, desséchée, au gré des vents mobiles ; il est plus léger que l'extrémité du frêle épi, brûlé chaque jour par un soleil ardent.

Un jour, il m'en souvient, ta sœur prophétisa ma destinée. Voici l'oracle qu'elle prononça, la chevelure en désordre :

« Que fais-tu, Œnone ? Pourquoi semer sur le sable ? Tes bœufs labourent le rivage, et ne te donneront rien à moissonner. Je vois venir de la Grèce une génisse qui vous perdra, toi, ta patrie, ta maison. Que le ciel détourne ce malheur ! Je vois venir de la Grèce une génisse. Tandis que vous le pouvez encore, dieux, engloutissez dans la mer ce fatal vaisseau ! Hélas ! Que de sang phrygien il porte dans ses flancs ! »

Elle dit. Ses suivantes l'enlèvent au milieu de ses transports. Mes blonds cheveux se sont dressés d'épouvante. Ah ! Tes

prédictions n'ont été pour moi que trop véritables ! Oui, cette génisse est aujourd'hui maîtresse de ce que je possédais.

Qu'importe l'éclat de sa beauté, si elle est adultère ? Elle a, séduite par son hôte, abandonné les dieux de l'hyménée. Thésée, si je ne me trompe de nom, je ne sais quel Thésée enfin, l'avait avant toi enlevée à sa patrie. Jeune et passionné, crois-tu qu'il l'ait rendue vierge encore ? Comment ai-je pu m'instruire aussi bien ? Tu le demandes ? J'aime. Appelle sa fuite un rapt, et voile de ce nom la faute qu'elle a commise. On n'est pas enlevée si souvent, sans que l'on s'y prête soi-même. Œnone cependant reste fidèle à un époux qui la trahit, et l'exemple que tu donnes pouvait l'autoriser à te tromper.

Une troupe lascive de légers satyres (j'errais alors, cachée dans les forêts), me poursuivit d'un pas rapide, ainsi que Faune au front armé de cornes, et hérissé d'une couronne de pins, sur cette chaîne immense de monts que domine l'Ida. Le dieu de la lyre, le dieu qui fonda Troie, m'aima. Il a une dépouille de ma virginité, mais il ne la doit qu'à la violence. De mes mains je lui arrachai les cheveux, et mes doigts ont laissé sur ses joues plus d'une meurtrissure. Pour prix de mon déshonneur, je ne demandai ni des pierres précieuses ni de l'or. Il est honteux de vendre un corps libre pour des présents. Me jugeant digne d'être initiée à ses secrets, il m'enseigna l'usage des plantes médicinales, et fit servir mes mains à sa science bienfaisante. Toute herbe secourable, toute racine qui, née sur le globe, est utile à l'art de guérir, m'est aujourd'hui connue. Malheureuse, que les simples n'aient point de remède pour l'amour ! Habile dans mon art, c'est à moi que cet art fait faute. Le dieu qui trouva ces remèdes salutaires a mené paître, dit-on, les génisses du roi de Phère, et fut consumé des feux dont je l'embrasai. Le soulagement que n'ont pu me procurer ni un dieu ni la terre, dont le sein fécond produit toutes sortes de plantes, tu peux, toi, me le donner. Tu le peux, et je le mérite. Accorde ta pitié à une jeune fille qui en est digne. Je n'apporte point avec les Grecs toutes les fureurs de

la guerre, mais je suis à toi. C'est avec toi que j'ai passé mes plus jeunes années. Ah ! Que je sois encore à toi pour le reste de mes jours.

ÉPÎTRE VI
HYPSIPYLE À JASON

On dit que, maintenant de retour, ton vaisseau, riche de la toison du bélier d'or, a touché les rivages de la Thessalie. Je te félicite, autant que tu le permets, de l'heureuse issue de ton expédition. Cependant, j'aurais dû en être informée par un écrit de ta main. Les vents peuvent bien avoir contrarié ton désir d'aborder dans mes états, selon ta promesse, mais les vents opposés n'empêchent pas d'écrire une lettre. Hypsipyle était digne que tu lui envoyasses ton salut.

Pourquoi faut-il que la renommée, et non une lettre de toi, m'ait appris la première que les taureaux consacrés à Mars avaient plié sous le joug ? Qu'une semence dispersée par ta main avait produit des moissons de guerriers, et que, pour périr, ils n'avaient pas eu besoin de ton bras ? Qu'un dragon vigilant gardait la dépouille du bélier, et que ta main intrépide avait néanmoins enlevé la précieuse toison ? À ceux qui doutaient de cet exploit, si j'avais pu dire : « Il me l'a écrit lui-même ! », ah que je serais fière ! Mais pourquoi me plaindre du retard qu'a mis un époux à remplir son devoir ? J'ai obtenu, si tu n'as pas cessé d'être le mien, un grand acte de complaisance.

On dit que tu ramènes avec toi une enchanteresse barbare, qui usurpera dans ta couche la place qui m'est due. L'amour est crédule. Fassent les dieux qu'on dise que j'ai témérairement accusé mon époux de crimes imaginaires ! Naguère, des côtes de l'Hémonie, un hôte thessalien était venu me visiter. À peine avait-il touché le seuil de ma demeure :

« Que fait, lui dis-je, le fils d'Aeson, mon époux ? »

Interdit, il hésite à me répondre, et ses yeux restent fixés sur la terre. Soudain je m'élance, et déchirant la tunique qui couvre mon sein :

« Vit-il, m'écriai-je, ou le destin m'appelle-t-il vers ses mânes ? »

« Il vit, » dit-il.

J'exigeai qu'il jurât ce que me disait sa voix timide. J'osai à peine croire à ta vie, attestée par le nom d'un dieu. Dès que j'eus repris mes sens, je lui demandai le récit de tes exploits. Il me raconta alors comment les taureaux de Mars, aux pieds d'airain, ont labouré la terre, comment les dents du dragon, jetées sur le sol comme une semence, ont soudain donné naissance à des guerriers tout armés, comment ce peuple, enfant de la terre, accomplit, en périssant par la guerre civile, les destins de sa vie éphémère. Enfin le monstre est vaincu. Je m'informe de nouveau si Jason vit encore. La foi que j'accorde à ses paroles flotte entre l'espérance et la crainte. À travers les détails de la vive narration qu'il se plaît à me faire, il me découvre les blessures que ton cœur fit au mien.

Hélas ! Où est la foi promise ? Où sont les droits de l'hyménée ? Où ce flambeau plus digne d'embraser un bûcher ? Ce n'est pas un amour furtif qui m'a liée à toi, c'est sous les yeux de Junon, qui préside au mariage, et de l'Hymen couronné de guirlandes, qu'il fut consacré. Mais non, ce n'est ni Junon ni l'Hymen, mais la triste Erinys qui, tout ensanglantée, l'éclaira de ses torches sinistres. Qu'avais-je affaire aux Argonautes ? Qu'avais-je affaire au vaisseau de Minerve ? Nautonier Tiphys, que t'importait ma patrie ? Là n'étaient point le bélier à l'éclatante toison d'or, ni Lemnos, la royale demeure du vieil Aetas.

J'avais résolu d'abord, mais ma destinée m'entraînait, de repousser cette cohorte étrangère à l'aide de mes bataillons fé-

minins. Les femmes de Lemnos ne savent que trop vaincre des hommes. Avec d'aussi courageux soldats, je pouvais défendre ma vie. Je vis le héros dans nos murs. Je lui donnai un asile dans mon palais et dans mon cœur. Là s'écoulèrent pour toi deux étés et deux hivers. Le temps de la troisième moisson était venu, lorsque, forcé de mettre à la voile, tu m'adressas ces paroles, en versant un torrent de larmes :

« On m'entraîne, Hypsipyle, mais, que les destins m'accordent seulement de revenir ! Je m'éloigne. Ton époux, je le serai toujours. Tu portes dans ton sein un gage de notre union. Qu'il vive, qu'il soit notre enfant à tous deux. »

À ces mots, des larmes coulèrent sur ton visage trompeur, et je me souviens que tu ne pus en dire davantage. L'Argo te vit monter le dernier de tes compagnons sur son bord sacré. Il vole à travers les flots. Le vent a enflé ses voiles. L'onde azurée se dérobe sous la carène qui fuit. Tes yeux restent fixés sur la terre, et les miens sur les eaux. Une tour, d'où la vue s'étend au loin, domine les ondes. J'y monte. Des pleurs inondent mon visage et mon sein. Je regarde à travers ces larmes, et, servant l'ardeur de mes désirs, mes yeux ont alors une portée qui leur était inconnue. Je fais de chastes prières. Craintive, j'adresse au ciel des vœux, que maintenant encore je dois acquitter, puisque tu es sauvé. Moi acquitter ces vœux ! Médée profiter de mes vœux ! Mon cœur souffre, et l'amour, pour le remplir, s'y joint au ressentiment. Je porterai aux temples des offrandes, parce que Jason vivant est perdu pour moi. Le sang d'une victime immolée sera le prix de mon malheur !

Je ne fus jamais sans trouble, il est vrai. Toujours je craignais que ton père ne se choisît une bru dans une des villes d'Argos. J'ai craint les femmes de la Grèce. C'est une concubine barbare qui m'a nui. C'est d'une ennemie que je ne soupçonnais pas que me vient ma blessure. Ce n'est du moins ni sa beauté ni son mérite qui peuvent plaire. Elle t'a séduit par ses enchante-

ments. Sa faux magique moissonne des plantes funestes. Elle a appris à faire descendre, malgré elle, la lune du char qui la porte, et à plonger dans les ténèbres les coursiers du soleil. Elle sait imposer un frein aux ondes, arrêter les fleuves dans leur cours oblique, déplacer les forêts et faire mouvoir les rochers qu'elle anime. Elle erre parmi les tombeaux, la chevelure flottante et en désordre. Elle enlève aux bûchers encore tièdes les ossements qu'elle a choisis. Son infernal pouvoir s'étend sur les absents. Elle pique des images de cire, et enfonce d'imperceptibles traits dans un foie qu'elle tourmente. Son art a d'autres secrets que je préfère ignorer. Un philtre est un odieux moyen de faire naître l'amour, qui ne se doit accorder qu'aux vertus et qu'à la beauté.

Peux-tu la presser dans tes bras ? Peux-tu, étendu sur la même couche, goûter, dans le silence des nuits, un sommeil tranquille ? Le joug qu'on impose aux taureaux, elle te l'a fait subir. Le pouvoir qui assoupit le dragon féroce, c'est celui-là qui t'a charmé. Ajoute qu'elle se flatte d'avoir partagé la gloire de tes exploits et de ceux de tes compagnons. Cette épouse est une rivale qui détruit les titres de son époux. Des partisans de Pélias imputent tes succès à ses enchantements, et le peuple le croit d'après eux. Ce n'est pas le fils d'Aeson, mais la fille d'Aetes, des bords du Phase, qui enleva la toison d'or du bélier de Phryxus. Tu n'es approuvé ni d'Alcimède ta mère (consulte-la plutôt), ni de ton père, qui voit venir une épouse des régions glaciales. Ah ! qu'elle se cherche un époux près du Tanaïs, dans les marais de l'humide Scythie, et jusqu'aux sources du Phase, sa patrie.

Fils volage d'Aeson, plus inconstant que la brise printanière, pourquoi tes promesses ne sont-elles d'aucun poids ? Tu étais mon époux en quittant ces bords, tu ne l'es plus en les revoyant. Que je sois ta femme à ton retour, comme je l'étais à ton départ ! Si la noblesse et des noms glorieux te touchent, eh bien ! tu vois en moi la fille de Thoas, descendant de Minos. J'ai Bacchus pour aïeul. L'épouse de Bacchus efface par l'éclat de la

couronne qu'elle porte celui des astres moindres qu'elle. La dot que je t'apporterai sera Lemnos, terre si favorable à qui la cultive. Parmi de tels avantages, je puis me compter aussi.

Maintenant même je suis mère. Félicite-nous tous deux, Jason. L'auteur de ma grossesse m'en avait rendu le poids bien doux. Le nombre même ajoute à mon bonheur, et par la faveur de Lucine, j'ai donné le jour à des jumeaux, double gage de notre tendresse. Si tu demandes à qui ils ressemblent, on te reconnaît en eux. Ils ne savent pas tromper. Le reste, ils le tiennent de leur père. Je voulais qu'on te les portât comme en ambassade au nom de leur mère, mais la crainte d'une marâtre cruelle m'a retenue au moment de ce départ. J'ai redouté Médée. Médée est plus qu'une marâtre. Les mains de Médée sont exercées à tous les crimes. Elle qui a pu disperser dans les champs les membres déchirés d'un frère épargnerait-elle mes enfants ?

Cette femme cependant, ô insensé qu'ont égaré les poisons de Colchos ! tu la préfères, dit-on, à Hypsipyle. Vierge adultère, c'est par l'infamie qu'elle s'est fait connaître à son époux. Une flamme pudique m'a donnée à toi, comme toi à moi. Elle a trahi son père. J'ai dérobé Thoas à la mort. Elle a fui Colchos. Lemnos, ma patrie, est mon séjour. Qu'importe la vertu si la scélératesse peut triompher d'elle, si des forfaits sont sa dot et lui méritent un époux ? Je réprouve le crime des femmes de Lemnos, mais il ne m'étonne pas, Jason. Le ressentiment fait une arme de tout a ceux qu'il transporte. Dis-moi, si, poussés par des vents furieux, comme ils eussent dû l'être, vous fussiez entrés dans mon port, ta compagne et toi, et si j'étais allée à ta rencontre avec nos deux enfants à mes côtés, la terre n'eût-elle pas dû, à ta prière, s’ouvrir sous tes pas ? De quel œil, époux criminel, aurais-tu vu ces enfants, m'aurais-tu vue moi-même ? Quelle mort n'avais-tu pas méritée pour prix de ta perfidie ? Près de moi, tu aurais été en sûreté. J'eusse épargné tes jours, non que tu en sois digne, mais je ne sais pas être cruelle. J'eusse assouvi dans le sang de cette concubine mes regards et ceux de

l'homme que m'ont ravi ses poisons. Pour Médée je serais une autre Médée.

Si, du séjour où il règne, Jupiter daigne entendre et exaucer mes vœux, que celle qui a usurpé ma couche éprouve le malheur dont gémit Hypsipyle ! Qu'elle-même sanctionne ses lois, et que, comme j'ai été délaissée, malgré mon titre d'épouse et de mère de deux enfants, elle en pleure un nombre égal, et perde son époux !

Qu'elle ne conserve pas longtemps celui que lui soumit son art odieux ! Qu'elle en soit abandonnée, et que de plus grands malheurs la poursuivent ! Qu'elle soit exilée, et cherche un asile dans tout le globe ! Que, redevenant ce que cette sœur fut pour son frère, ce que cette fille fut pour son malheureux père, elle soit, autant que pour eux, cruelle pour ses enfants et pour son époux ! Qu'après avoir lassé et les mers et la terre, elle tente le chemin des airs ! Qu'elle erre ainsi sans secours, sans espoir, partout couverte du sang des siens. Voilà ce que demande la fille de Thoas, dépouillée de ses droits d'épouse. Vivez, époux dignes l'un de l'autre, sur une couche que les dieux maudissent.

ÉPÎTRE VII
DIDON À ÉNÉE

Tel, penché sur les humides roseaux, le cygne au blanc plumage chante aux bords du Méandre, quand les destins l'appellent. Ce n'est pas dans l'espoir de te fléchir par ma prière, que je t'adresse ces mots : j'y suis poussée par un dieu qui m'est contraire. Mais après avoir perdu pour un ingrat le fruit de mes bienfaits, mon honneur, un corps chaste et une âme pudique, c'est peu de perdre des paroles. Tu as résolu de t'éloigner cependant et d'abandonner la malheureuse Didon. Tu vas livrer au souffle des vents tes voiles et tes serments. Tu as résolu, Énée, de délier et ton ancre et ta foi, de chercher un royaume d'Italie, que tu ne sais pas même où trouver. Peu t'importent et la naissante Carthage, et ses murs qui s'élèvent, et le pouvoir confié à ton sceptre. Tu fuis ce qui est fait, tu poursuis ce qui est à faire. Il te faut chercher dans le monde une autre terre. Que tu la trouves, cette terre, qui t'en livrera la possession ? Qui cédera, pour qu'ils s'y établissent, son territoire à des inconnus ? Il te reste à avoir un autre amour et une autre Didon, et, pour la violer de nouveau, à engager de nouveau ta foi. Quand viendra le jour où tu pourras élever une ville semblable à Carthage, et voir du haut de ta citadelle les peuples soumis à tes lois ?

Que tout te réussisse, que tes vœux ne rencontrent point d'obstacles, où trouveras-tu une épouse qui t'aime comme moi ? Je brûle comme ces torches de cire, enduites de soufre, comme l'encens sacré jeté sur le brasier fumant. Énée est toujours, pendant que je veille, comme attaché à mes yeux. La nuit et le jour retracent sans cesse Énée à mon esprit. C'est un ingrat pourtant, que mes bienfaits ne touchent pas, et que je devrais oublier, si je n'étais insensée, et cependant, bien qu'il songe à me trahir, je ne hais pas Énée, mais je me plains de l'infidèle, et ma plainte me

le fait aimer davantage. Vénus, prends pitié de ta bru, et toi, Amour, embrase de tous tes feux un frère cruel. Qu'il combatte sous tes drapeaux, et qu'à ce prix, j'y consens, celui que j'ai commencé à aimer donne à mon amour de nouveaux sujets de tourments !

Je m'abuse, et une illusion mensongère se joue de moi. Que son cœur est différent de celui de sa mère ! Oui, c'est la pierre, ce sont les montagnes, c'est le chêne qu'on voit croître sur la cime des rochers, ce sont de cruelles bêtes sauvages qui t'ont donné le jour ou bien c'est la mer que maintenant même tu vois agitée par les vents, et dont tu t'apprêtes à traverser les flots furieux. La tempête te ferme le chemin de la fuite. Que la tempête me serve et me favorise ! Vois comme l'Eurus soulève et agite les eaux. Ce que j'eusse préféré te devoir, permets que je le doive aux orages. Le vent et l'onde sont plus justes que ton cœur.

Je ne suis pas d'un assez grand prix, quoique ta perfidie te rende digne de ce sort, pour que tu périsses dans ta fuite à travers le vaste océan. Tu nourris une haine qui doit coûter bien cher, si, pourvu que tu sois privé de moi, la mort ne te semble rien. Les vents se calmeront bientôt, et sur les ondes devenues tranquilles et unies, Triton sillonnera la mer, emporté par ses coursiers d'azur. Que n'es-tu toi-même mobile comme les vents ! Et tu le seras, si tu ne surpasses en dureté les chênes. Ignorerais-tu donc ce que peuvent les flots en courroux ? Tu te confies à cet élément dont tu as tant de fois éprouvé les perfides caprices ? Que, séduit par l'aspect de la mer, tu lèves l'ancre qui te retient encore, combien de dangers te menacent sur le sein des abîmes ? Avoir violé sa foi et s'en remettre à celle des ondes, est dangereux. Elles punissent les infidèles. Elles vengent surtout l'Amour blessé, parce qu'à sa naissance, la mère de l'Amour sortit nue, dit-on, de celles de Cythère.

Perdue moi-même, j'en crains d’en perdre un autre, et de nuire à qui me nuit. Je crains que les eaux de la mer n'engloutissent mon ennemi naufragé. Vis, je t'en conjure. J'aime mieux te perdre ainsi que d'avoir ta mort à pleurer. Sois plutôt toi-même la cause de mon trépas.

Voyons, imagine-toi (puisse ce présage ne pas s'accomplir !) qu'un tourbillon rapide t'a saisi dans ses flancs. Quelles seront tes pensées ? Soudain se présenteront à toi les parjures d'une bouche mensongère, et Didon forcée de mourir, victime de la perfidie phrygienne. Devant tes yeux l'ombre de ton épouse trompée se dressera triste, sanglante et les cheveux épars.

« Tout ce qui m'arrive, diras-tu alors, je l'ai mérité ! Dieux, pardonnez ! »

Et la foudre qui tombera, tu la croiras lancée contre toi. Accorde aux rigueurs de la mer et aux tiennes un instant de relâche. Une sûre navigation doit être l'inestimable prix de ce délai.

Et ne m'épargne pas, épargne Iule, ton enfant. C'est assez pour toi de pouvoir t'attribuer ma mort. Mais qu'a fait ton fils Ascagne ? Qu'ont fait tes dieux pénates ? Ces dieux arrachés aux flammes, l'onde les engloutira. Mais non, tu ne les portes pas avec toi. Non, quoique tu t'en vantes à moi, perfide, ni les objets sacrés du culte ni ton père n'ont chargé tes épaules. Tout cela n'est que mensonge, et ce n'est pas moi que ta langue a commencé à tromper. Je ne suis pas la première que tu aies fait gémir. Si tu cherches où est la mère du charmant Iule, elle a péri, laissée seule, abandonnée par son cruel époux. Tu me l'avais raconté. Mais ai-je craint pour moi ? Brûle-moi, je le mérite. Ce supplice sera trop doux encore pour ma faute. Je ne doute pas que tes dieux ne se vengent de toi. Depuis sept hivers, un destin contraire te fait errer sur la terre et sur les mers. Les flots t'ont

jeté sur mes rivages. Je t'ai reçu, je t'ai offert un asile sûr, et à peine eus-je entendu ton nom, que je t'ai donné un royaume.

Plût aux dieux que j'eusse borné là mes bienfaits, et que le bruit de notre union fût resté enseveli ! Ce fut un jour fatal que celui où l'orage nous fit chercher, dans un antre profond, un abri contre une pluie soudaine ! J'avais entendu une voix. Je la pris pour le cri des nymphes : c'étaient les Euménides, qui donnaient le signal à ma destinée. Pudeur outragée, venge Sichée de la violation de ma foi, en m'accablant de tortures, au-devant desquelles, malheureuse et pleine de honte, j'irai bientôt moi-même. Dans un temple de marbre est l'image sacrée de Sichée. Des guirlandes de feuillage et de blancs tissus la protègent et la recouvrent. De là il m'a semblé que sa bouche, qui m'est connue, m'avait appelée quatre fois. Il me disait même d'une voix faible : « Élise, viens. » Plus de retard, je viens, je viens à toi, moi l'épouse qui t'appartient, mais toutefois d'un pas que ralentit la honte de ce que j'ai fait. Pardonne à ma honte. L'auteur en est séduisant, et m'a trompée. Il ôte à ma faute ce qu'elle a d'odieux. La déesse, sa mère, son vieux père, le pieux fardeau d'un fils, voilà ce qui m'a donné l'espoir d'une union légitime et durable. Si je devais errer, mon erreur à d'honorables motifs, joins-y la foi donnée, et je n'aurai plus à rougir de rien.

L'influence du destin qui pesait auparavant sur moi se fait sentir, jusqu'à la fin, et me poursuit jusqu'aux derniers instants de ma vie. Mon époux périt immolé aux pieds des autels de son palais, et c'est un frère qui obtient le prix d'un tel forfait. Je m'exile. J'abandonne les cendres d'un époux et ma patrie. Je fuis, à travers des routes périlleuses, mon ennemi qui me poursuit. J'aborde sur des plages inconnues. Échappée à mon frère et aux ondes, j'achète le rivage dont je te fis présent, perfide. Je fonde une ville, je l'entoure d'une vaste enceinte de murailles, objet d'envie pour les contrées voisines. Des guerres me menacent. Étrangère et femme, on essaie mes forces dans la guerre. Je fais à la fois et fermer les portes à peine achevées de ma ville

et préparer les armes. Je plais à mille prétendants, qui viennent se plaindre à moi que je leur aie préféré pour époux je ne sais quel étranger. Que balances-tu à me livrer enchaînée au Gétule Iarbas ? Je prêterais mes bras à ton crime. J'ai aussi un frère, dont la main impie, arrosée du sang de mon époux, peut se baigner dans le mien. Laisse là tes dieux et les objets sacrés que tu profanes en les touchant : l'hommage rendu aux immortels par une main indigne d'eux est une injure. Si c'est pour que tu leur rendes un tel culte que les dieux ont été sauvés de l'incendie, ils regrettent d'avoir échappé aux flammes.

Peut-être, barbare, laisses-tu Didon enceinte ? Peut-être recelé-je, enfermée dans mon sein, une partie de toi-même ? Un malheureux enfant partagera les destinées de sa mère, et tu seras, avant sa naissance, l'artisan de sa mort. Avec sa mère mourra le frère d'Iule, et un seul supplice enveloppera deux victimes.

Mais un dieu t'ordonne de partir ! Je voudrais qu'il t'eût défendu de venir, et que le sol carthaginois n'eût pas été foulé par des Troyens. N'es-tu pas, sous la conduite de ce dieu, le jouet des vents orageux, et ne passes-tu point une longue suite de jours sur la mer impétueuse ? À peine autant de fatigues devraient-elles être le prix de ton retour à Pergame, si cette ville était aussi florissante que du vivant d'Hector. Ce n'est pas le Simoïs de ta patrie que tu cherches, mais les ondes du Tibre. Ne seras-tu donc, pour parvenir au but de tes désirs, qu'un hôte étranger ? Et, comme la terre que tu poursuis se cache et se dérobe à tes vaisseaux, à peine pourras-tu la toucher dans ta vieillesse. Renonçant à ces détours, accepte plutôt en dot et ces peuples et les richesses de Pygmalion, que j'ai emportées. Transporte, sous de plus heureux auspices, Ilion dans la ville des Tyriens, et là, monte sur le trône et saisis le sceptre sacré. Si ton âme est avide de combats, si le jeune Iule cherche un triomphe dont la gloire ne se puisse attribuer qu'à ses armes, pour que rien ne manque à ses vœux, nous lui donnerons à vaincre un ennemi : ce royaume peut faire ou des traités de paix ou la guerre.

Seulement, au nom de ta mère, au nom des armes fraternelles, au nom des dieux adorés dans la Dardanie, et qui accompagnèrent ta fuite (et puissent, à ce prix, triompher tous ceux de ta nation que tu traînes à ta suite ! Cette guerre cruelle être le terme de tes malheurs ! Ascagne parcourir heureusement la suite de ses années, et les os du vieil Anchise reposer mollement !) épargne, je t'en conjure, une maison qui se livre et se donne à toi. Quel crime me reproches-tu, que d'avoir aimé ? Je ne suis pas de Phtie. Mycènes la grande ne m'a pas vue naître. Ni mon époux ni mon père n'ont porté contre toi les armes. Si tu crains de m'avouer pour ton épouse, que ce ne soient pas les liens du mariage, mais ceux de l'hospitalité qui paraissent nous unir. Pourvu qu'elle t'appartienne, Didon consentira à être quoi que ce soit. Je connais la mer qui se brise contre la plage africaine. C'est à des époques déterminées qu'elle offre ou qu'elle refuse une navigation sûre. Lorsque les vents permettront de l'entreprendre, tu livreras tes voiles à leur souffle. Maintenant l'algue légère arrête le vaisseau déjà lancé. Confie-moi le soin d'observer le temps, tu t'éloigneras en sûreté, et, quand tu le désirerais toi-même, je ne souffrirai pas que tu restes. D'ailleurs tes compagnons réclament du repos, la flotte endommagée et à peine réparée exige quelques délais. Pour prix de mes services et de ceux que je puis te rendre encore, par l'espoir de notre hymen, je demande un peu de temps. Attends que les flots aient perdu de leur courroux, l'amour de sa violence, et que j'aie appris à supporter courageusement le malheur.

Sinon, j'ai résolu de renoncer à la vie. Tu ne peux être longtemps encore cruel envers moi. Que n'as-tu devant les yeux la triste image de celle qui t'écrit. Je t'écris, et l'épée troyenne est près de mon sein. Des larmes coulent de mes joues sur cette épée nue, qui bientôt, au lieu de larmes, sera trempée de sang. Que ton présent convient bien à ma destinée, et que le tombeau que tu m'élèves t'aura peu coûté ! Ce n'est pas le premier trait qui perce mon sein. Le cruel Amour y a déjà fait une blessure.

Anne ma sœur, ma sœur Anne, toi, hélas ! la confidente de ma faute, tu vas bientôt offrir à ma cendre les dons suprêmes. Quand le feu du bûcher m'aura consumée, on ne gravera pas sur ma tombe le nom d'Élise, épouse de Sichée. Mais on lira cette inscription sur le marbre funéraire :

Énée, l'auteur de son trépas, en fournit aussi l'instrument. Didon périt frappée de sa propre main.

ÉPÎTRE VIII
HERMIONE À ORESTE

Hermione adresse ces mots à celui qui, naguère son frère et son époux, n'est plus aujourd'hui que son frère : un autre a le titre d'époux. Pyrrhus, fils d'Achille, qu'anime la mémoire de son père, me retient prisonnière au mépris des lois divines et humaines. J'ai résisté autant que j'ai pu, pour ne pas être volontairement sa captive : les mains d'une femme n'ont pas eu d'autre pouvoir.

« Que fais-tu, fils d'Éaque ? lui dis-je ; je ne suis pas sans vengeur. Cette jeune fille que tu retiens, Pyrrhus, a son maître. »

Plus sourd que la mer, ce ravisseur, pendant que j'invoquais le nom d'Oreste, me traîna échevelée jusque dans son palais. Esclave dans Lacédémone, livrée à des vainqueurs, quel sort plus cruel eussé-je éprouvé, si leur troupe barbare eût enlevé les femmes grecques ? La Grèce victorieuse a traité Andromaque avec plus de ménagement, lorsque des soldats consumèrent dans les flammes les richesses de la Phrygie.

Mais, si une tendre sollicitude pour moi te touche, Oreste, soutiens tes droits d'un bras que rien n'intimide. Eh quoi ! si quelqu'un enlevait tes troupeaux enfermés dans leurs étables, ne prendrais-tu pas les armes ? On te ravit ton épouse, pourrais-tu différer ta vengeance ? Que l'exemple de ton beau-père te serve. Il réclama sa fiancée qu'on lui avait enlevée, et une jeune fille fut pour lui un motif légitime de guerre. Si ton beau-père s'était lâchement reposé dans sa cour déserte, ma mère serait encore l'épouse de Pâris, comme elle le fut auparavant. Tu n'as à rassembler ni des milliers de vaisseaux, ni leurs voiles flottantes, ni des armées de soldats grecs. Viens toi-même. Toutefois

c'était ainsi que tu devais me redemander. Un époux ne peut rougir d'affronter les périls de la guerre pour une union qui lui est chère. N'avons-nous donc pas pour aïeul Atrée, fils de Pélops ? Et si déjà tu n'étais pas mon époux, ne serais-tu pas mon frère ? Époux, prends, je t'en conjure, la défense de ton épouse. Frère, prends celle de ta sœur. Ce double nom te trace ton devoir.

Tyndare, dont les vertus et l'âge donnent à ce qu'il fait une grave autorité, m'a livrée à toi. Un aïeul avait ce droit sur sa petite-fille. Mais si mon père, ignorant cet engagement, m'a promise au fils d'Éaque, mon aïeul, dont le choix a précédé le sien, pouvait aussi plus que lui. Lorsque je t'épousai, mon hymen ne nuisit à personne. Si l'on m'unit à Pyrrhus, on te fait une offense. D'ailleurs, Ménélas, mon père, nous pardonnera notre amour. Lui-même succomba sous les traits du dieu ailé ! L'amour qu'il s'est permis, il le permettra à son gendre. Celui qu'il eut pour ma mère sera un exemple utile. Ce qu'il fut pour ma mère, tu l'es pour moi. Le rôle que joua autrefois l'étranger Dardanien, Pyrrhus le joue maintenant. Que les hauts faits de son père, vantés sans cesse, le rendent superbe. Tu as aussi les exploits d'un père à citer. Le petit-fils de Tantale commandait à tous, à Achille lui-même. L'un faisait partie de l'armée, l'autre était le chef des chefs. Tu as aussi pour bisaïeul Pélops et le père de Pélops, et en comptant mieux encore, tu es le cinquième descendant de Jupiter.

Ce n'est pas non plus le courage qui te manque. Tes armes t'ont servi dans une circonstance odieuse, mais que pouvais-tu faire ? Un père armait ton bras. J'aurais voulu que ta valeur eût eu un objet plus noble. Tu n'as pas choisi cette cause, mais on te l'a imposée comme un devoir. Tu l'as rempli toutefois, tu as ouvert le flanc d'Égisthe, et il a ensanglanté le même palais que ton père. Pyrrhus t'en fait un crime. Ta gloire, il l'appelle un forfait, et cependant il soutient mes regards. J'éclate en sanglots, mon visage et mon cœur se gonflent, et un feu intérieur embrase ma

poitrine brûlante. Adresser, devant Hermione, un reproche à Oreste ! Et je suis sans forces, et je n'ai pas un fer vengeur ! Au moins je puis pleurer. La colère se calme quand on verse des larmes, et elles inondent mon sein comme un torrent. Je n'ai qu'elles sans cesse, et sans cesse j'en répands. Leur source intarissable baigne mes joues décolorées.

C'est le destin de ma race, qui s'étend jusque sur mon existence. Femmes du sang de Tantale, nous sommes une proie offerte aux ravisseurs. Je ne rappellerai pas l'imposture du cygne glissant sur les eaux. Je ne me plaindrai pas que Jupiter se soit caché sous un plumage. Au milieu de l'isthme qui sépare deux vastes mers, Hippodamie fut emportée sur un char étranger. La sœur de Tyndare fut rendue par la ville de Mopsope aux Amycléens, Castor et Pollux. La fille de Tyndare, que l'hôte du mont Ida emmena au-delà des mers, vit les Grecs prendre les armes pour elle. Je m'en souviens à peine. Je m'en souviens cependant. Tout était plein de deuil, plein d'inquiétude et d'alarmes. Mon aïeul pleurait, ainsi que Phébé ma sœur, et les deux frères jumeaux. Léda invoquait les dieux et Jupiter son époux. Moi-même, bien jeune encore, je m'arrachais les cheveux, et m'écriais :

« Tu pars sans moi, ma mère, sans moi ! »

Son époux était absent. Pour ne point démentir le sang de Pélops, je devins aussitôt la proie de Néoptolème.

Plût aux dieux que le fils de Pélée se fût soustrait aux flèches d'Apollon ! Père, il condamnerait la coupable audace de son fils. Achille n'approuva pas jadis, et il n'approuverait pas aujourd'hui, qu'un époux pleurât, dans le veuvage, l'enlèvement de son épouse. Quel crime attire sur moi la colère céleste ? Quel astre funeste accuserai-je de mes malheurs ? Encore enfant, je me vis sans mère, mon père portait les armes. Tous deux vivaient, et j'étais cependant privée de tous deux. Dans ses jeunes

années, ta fille, ô ma mère ! ne te fit pas entendre les mots caressants d'une bouche qui s'essaie à les dire. Je n'ai pas entouré ton cou de mes bras enfantins. Je ne me suis pas, doux fardeau, assise sur tes genoux. Tu n'as pu prendre soin de me parer. Fiancée à un époux, je ne suis pas entrée, conduite par ma mère, dans la nouvelle chambre nuptiale. Lorsque, à ton retour, j'allai à ta rencontre, j'avouerai la vérité, les traits de ma mère m'étaient inconnus. Cependant je devinai, en te voyant la plus belle, que tu étais Hélène. Tu cherchais, toi, qui pouvait être ta fille.

Il ne me reste pour tout bien qu'Oreste mon époux. Lui aussi, s'il ne combat pour lui-même, me sera enlevé. Le ravisseur Pyrrhus me possède, et mon père est de retour victorieux ! Voilà le présent que m'a fait Troie détruite. Cependant, lorsque Titan, dans sa carrière sublime, presse ses coursiers radieux, mon mal me laisse quelque liberté, mais, quand la nuit me conduit à ma couche, que je cherche en poussant des cris et de lugubres gémissements, quand je me suis étendue sur le lit, témoin de ma tristesse, mes yeux, que ne ferme plus le sommeil, se remplissent de larmes. Je le fuis, autant que je le puis, comme un époux qui serait mon ennemi. Souvent mes maux me rendent insensible. J'oublie et ce que je fais, et où je suis, et ma main égarée touche les membres du héros de Scyros. À peine me suis-je aperçue de cette coupable méprise, que je m'éloigne de ce corps dont le contact m'est odieux, et il me semble que j'ai les mains souillées. Souvent, au lieu du nom de Néoptolème, c'est le nom d'Oreste que je prononce, et j'aime, comme un présage heureux, cette erreur de ma bouche. Je le jure par ma race infortunée, par l'auteur de cette race, qui fait mouvoir les mers, la terre et le céleste empire, par les os de ton père, mon oncle, qui, vengés par ton courage, te doivent la tombe où ils reposent. Ou je mourrai jeune, et serai moissonnée à la fleur de mes ans ou, fille de Tantale, je serai l'épouse du fils de Tantale.

ÉPÎTRE IX
DÉJANIRE À HERCULE

Je te félicite de joindre Aechalie à tes titres de gloire ; je me plains qu'un vainqueur ait cédé à celle qu'il avait vaincue. Ce bruit injurieux s'est subitement répandu dans les villes de la Grèce, et semble démenti par tes hauts faits : celui que n'ont jamais pu abattre Junon et une immense série de travaux aurait subi le joug d'Iole ! Que ce soit le vœu d'Eurysthée, que ce soit le vœu de la sœur de Jupiter, et celui d'une belle-mère heureuse de voir une tache sur ta vie, ce n'est pas le vœu du dieu à qui, dit-on, la nuit n'a pas suffi seule pour l'enfantement d'un héros tel que toi. Vénus t'a plus nui que Junon. Celle-ci, en t'opprimant, t'a élevé, celle-là tient sous ses pieds ta tête humiliée.

Vois le monde pacifié par ta force vengeresse, aussi loin que Nérée entoure la terre d'un cercle d'azur. La terre te doit la paix, les mers leur sécurité. L'orient et l'occident sont pleins de ta gloire. Tu as le premier porté le ciel qui doit te porter un jour. Lorsque Atlas étaya les astres, Hercule en fut le support. Qu'as-tu fait, que publier ta honte, et ajouter le déshonneur à tes premiers exploits ? Est-ce bien toi que l'on cite pour avoir avec vigueur étouffé deux serpents, toi, cet enfant qui, dès le berceau, était déjà digne de Jupiter ? Tu as mieux commencé que tu ne finis : tes derniers pas le cèdent aux premiers. L'homme d'aujourd'hui et l'enfant d'autrefois ne se ressemblent pas. Celui que mille monstres, que le fils de Sthénélée, ton ennemi, que Junon même, n'ont pu vaincre, amour en triomphe.

Mais on vante mon hymen, parce que je me nomme l'épouse d'Hercule, et que mon beau-père est le dieu qui fait gronder le tonnerre du haut de son char rapide. Autant deux jeunes bœufs de taille inégale vont mal à la charrue qu'ils traî-

nent, autant une épouse inférieure à son époux est écrasée par sa gloire. Ce n'est pas un honneur, mais un fardeau, un masque fait pour blesser ceux qui le portent. Si vous voulez qu'une union vous puisse convenir, unissez-vous à votre pareil. Mon époux est toujours loin de moi. Il m'est plus connu comme hôte que comme époux. Il est sans cesse à la poursuite des monstres et d'animaux terribles. Veuve dans mon palais, j'y forme de chastes vœux, et je tremble que mon époux ne tombe sous les coups d'un cruel ennemi. Je me représente des serpents, des sangliers, des lions avides, je vois des chiens prêts à se disputer tes os. Les fibres des victimes, les vains fantômes d'un songe, et les mystérieux présages de la nuit, tout m'épouvante. J'épie, dans mon malheur, les bruits d'une vague renommée. La crainte, dans mon cœur incertain, fait place à l'espoir, et l'espoir à la crainte. Ta mère est absente, et gémit d'avoir plu à un dieu puissant. Ton père Amphitryon, Hyllus, notre enfant, sont loin de ces lieux. Eurysthée, ministre des vengeances de la cruelle Junon, me poursuit, ainsi que l'implacable courroux de la déesse.

C'est peu de ces tourments. Tu y ajoutes tes amours étrangères. Par toi, toute femme peut devenir mère. Je ne rappellerai ni Augé, violée dans les vallons du Parthénus ni ton enfantement, ô nymphe, fille d'Urménus. Je ne te reprocherai pas cette troupe de sœurs, petites filles de Theutra, peuple de femmes, dont aucune ne fut dédaignée de toi. Je rappellerai une adultère dont le crime est récent. Par elle, je suis devenue belle-mère du Lydien Lamas. Le Méandre, qui s'égare tant de fois dans les mêmes contrées, qui replie souvent sur lui-même ses ondes fatiguées, a vu des colliers suspendus au cou d'Hercule, à ce cou pour lequel le ciel fut un fardeau léger. Il n'a pas eu honte d'enchaîner dans des liens d'or ses bras robustes, et de couvrir de pierreries ses doigts nerveux. Sous ces bras cependant expira le monstre de Némée. Sa dépouille recouvre-t-elle encore ton épaule gauche ? Tu n'as pas craint de cacher sous une coiffure recherchée tes cheveux hérissés. Le blanc peuplier ornait bien

mieux le front d'Hercule. Tu n'as pas rougi en ceignant la ceinture méonienne, à la manière d'une jeune fille lascive. As-tu oublié l'aspect terrible du féroce Diomède, qui nourrissait ses cavales de chair humaine ? Si Busiris t'eût vu sous cette parure, le vaincu n'eût-il point rougi du vainqueur ? Antée arracherait ces ornements du cou vigoureux qui les porte, pour n'avoir pas la honte d'être tombé sous un homme efféminé.

On dit que, parmi les jeunes filles de l'Ionie, tu as tenu la corbeille, et craint les menaces d'une maîtresse. Tu ne dédaignes pas, Alcide, de tomber des corbeilles légères ta main victorieuse dans mille travaux ? Tes doigts robustes filent une trame grossière, et tu distribues des tâches égales, au nom d'une beauté qui t'en fait un devoir ! Ah ! tandis que tes doigts inexpérimentés tordaient le fil, combien de fois s'est brisé le fuseau sous tes mains pesantes ! Alors, on le dit, malheureux ! Tout tremblant sous les coups du fouet, tu tombais aux pieds de ta maîtresse.

Tu parlais alors du pompeux appareil qui embellissait la gloire de tes triomphes, tu racontais tes exploits, qu'il te fallait faire, tu disais sans doute que d'énormes serpents avaient enveloppé dans les replis de leur queue ton bras enfantin qui les étouffa, comment le sanglier de Tégée tomba sous les cyprès d'Érymanthe, et fit, sous son poids, gémir au loin la terre. Tu n'omets ni ces têtes exposées dans les palais de la Thrace, ni ces cavales engraissées du carnage des hommes, ni le triple monstre, ni le possesseur des troupeaux ibériens, Géryon, qui, malgré ses trois formes, n'en avait qu'une, ni Cerbère, qui, d'un tronc unique, se partage en autant de chiens, dont les têtes sont entrelacées de couleuvres menaçantes, ni l'hydre, qui de ses blessures fécondantes renaissait en rejetons fertiles, et que ses pertes même enrichissaient, ni cet ennemi qui, pressé par la gorge entre ton flanc gauche et ton bras gauche, y resta ainsi suspendu comme un pesant fardeau, ni le bataillon équestre qui, malgré la rapidité de sa course, et sa double forme, se vit chassé des

monts de la Thessalie. Peux-tu, décoré de la pourpre de Sidon, redire ces exploits ? Cette parure ne condamne pas ta langue au silence ? La nymphe, fille de Iardanus, s'est aussi ornée de tes armes, et les trophées si connus d'un héros, maintenant son prisonnier, sont devenus les siens.

Va maintenant, glorifie-toi. Énumère tes hauts faits. Tu as abdiqué le rôle qui t'appartenait. C'est elle qui fut un homme. Tu es d'autant plus au-dessous d'elle, ô le plus grand des mortels ! qu'il lui était plus glorieux de te vaincre que ceux que tu as vaincus. C'est pour elle que s'agrandit la mesure de tes actions. Renonce à ton bien, ta maîtresse est l'héritière de ta gloire. Ô honte ! la peau arrachée aux côtes d'un lion horrible et son poil hérissé ont couvert un corps délicat. Tu te trompes, tu t'abuses. Cette dépouille n'est pas celle du lion, mais la tienne. Si tu fus le vainqueur du monstre, elle fut le tien. Une femme a porté les armes trempées dans les noirs poisons de Lerne, une femme à peine capable de soutenir le fuseau chargé de laine ! Sa main a touché la massue qui dompta les bêtes féroces, et elle a vu dans une glace l'armure de son époux.

On me l'avait dit toutefois, et je refusais d'en croire la renommée. Ces bruits, qui trouvaient mon oreille incrédule, sont venus affliger mes sens. Une concubine étrangère est amenée sous mes yeux, et je ne puis plus dissimuler ce que je souffre. Tu ne permets pas qu'on l'éloigne. Captive, elle traverse la ville, et vient s'offrir à mes regards indignés. Et elle ne vient pas les cheveux en désordre, à la manière des captives ni d'un air timide et convenable au malheur. Elle s'avance, étalant fastueusement l'or dont l'éclat se fait voir au loin, parée comme tu l'étais toi-même en Phrygie. Elle montre au peuple un visage superbe, et l'on croirait qu'Hercule est vaincu, Aechalie encore debout et son père plein de vie. Peut-être, quand tu auras chassé l'Étolienne Déjanire, cette femme quittera-t-elle son nom de concubine pour celui d'épouse. Peut-être un hymen honteux unira-t-il les ignobles corps d'Iole, la fille d'Eurytus, et de l'insensé Alcide.

À ce pressentiment, mon esprit s'égare, le frisson parcourt mes membres, et ma main, devenue languissante, tombe sans mouvement sur mes genoux.

Tu m'as aussi aimée avec beaucoup d'autres, mais ce fut sans crime. Deux fois, n'en rougis pas, je fus pour toi une cause de combats. Achéloüs, en pleurant, recueillit ses cornes sur ses rives humides, et plongea son front mutilé dans une eau limoneuse. Nessus, ce demi homme, trouva la mort dans l'Evénus qui la donne, et son sang de cheval en infecta les eaux. Mais que servent ces souvenirs ? J'écrivais encore lorsque la renommée m'annonça que mon époux périt sous la tunique empoisonnée qu'il a reçue de moi. Hélas ! qu'ai-je fait ? Où la fureur a-t-elle emporté ton amante ? Impie Déjanire, qu'hésites-tu à mourir ? Quoi ! ton époux sera déchiré au milieu de l'Œta, et toi, la cause d'un tel forfait, tu lui survivras ? Que me reste-t-il à faire, pour qu'on me croie l'épouse d'Hercule ? Oui, la mort sera le gage de notre union. Et toi aussi, Méléagre, en moi tu reconnaîtras une sœur. Impie Déjanire, qu'hésites-tu à mourir ? Ô famille maudite ! Agrius est orgueilleusement assis sur le trône, Œneus délaissé traîne sa vieillesse dans l'indigence, Tydée, mon frère, est exilé sur des plages inconnues. L'autre voyait son existence attachée à un fatal tison. Ma mère enfonça un poignard dans son propre sein. Impie Déjanire, qu'hésites-tu à mourir ? Je ne demande qu'une chose, au nom des liens sacrés qui nous unissent, c'est de ne point passer pour avoir attenté à tes jours. Nessus, lorsqu'une de tes flèches frappa son cœur avide, s'écria :

« Ce sang a la vertu de ranimer l'amour. »

Je t'ai envoyé le tissu chargé du venin de Nessus. Impie Déjanire, qu'hésites-tu à mourir ? Adieu, mon vieux père, Gorgé, ma sœur ; adieu ma patrie, et toi, mon frère, qui fus enlevé à la tienne, et toi, lumière de ce jour, le dernier que verront mes yeux, et toi, mon époux, oh ! puisses-tu vivre ! et toi Hyllus, mon enfant, adieu.

ÉPÎTRE X
ARIANE À THÉSÉE

J'ai trouvé la race entière des animaux plus douce que toi, et je n'avais à redouter d'aucun être plus de maux que tu m'en causes. Ce que tu lis, je te l'envoie, Thésée, du rivage d'où les voiles emportèrent sans moi ton vaisseau, du lieu où je fus indignement trahie, et par mon sommeil, et par toi qui en profitas, dans ton odieuse perfidie.

C'était le moment où la terre est couverte de la transparente rosée du matin, où les oiseaux gazouillent sous le feuillage qui les couvre. Dans cet instant d'un réveil incertain, toute languissante de sommeil, j'étendais, pour toucher Thésée, des mains encore appesanties ; personne à côté de moi ; je les étends de nouveau, je cherche encore ; j'agite mes bras à travers ma couche ; personne. La crainte m'arrache au sommeil ; je me lève épouvantée, et me précipite hors de ce lit solitaire. Ma poitrine résonne aussitôt sous mes mains qui la frappent, et ma chevelure, que la nuit a mise en désordre, est bientôt arrachée. La lune m'éclairait ; je regarde si je puis apercevoir autre chose que le rivage ; à mes yeux ne s'offre rien que le rivage. Je cours de ce côté, d'un autre, partout, d'un pas incertain. Un sable profond retient mes pieds de jeune fille. Cependant, tout le long du rivage, ma voix crie : « Thésée ! » Les antres creux répétaient ton nom. Les lieux où j'errais t'appelaient autant de fois que moi-même, et semblaient vouloir secourir une infortunée.

Il est une montagne au sommet de laquelle apparaissent des arbustes en petit nombre. De là pend un rocher miné par les eaux qui grondent à ses pieds. J'y monte (le courage me donnait des forces), et je mesure ainsi la vaste étendue des mers que je domine. De ce point, car les vents cruels me servirent alors, je

vis tes voiles enflées par l'impétueux Notus. Soit que je les visse en effet, soit que je crusse les voir, je devins plus froide que la glace, et la vie fut près de m'échapper. Mais la douleur ne me laisse pas longtemps immobile, elle m'excite bientôt, elle m'excite, et j'appelle Thésée de toute la force de ma voix.

« Où fuis-tu ? m'écrié-je ; reviens, barbare Thésée, tourne de ce côté ton vaisseau ; il n'emporte pas tous ceux qui le doivent monter. »

Telles furent mes prières ; les sanglots suppléaient à ce qui manquait à ma voix. Des coups accompagnaient les paroles que je prononçais.

Comme tu ne m'entendais pas, j'étendis vers toi, pour que tu pusses au moins m'apercevoir, mes bras qui te faisaient des signaux. J'attachai à une longue verge un voile blanc, pour rappeler mon souvenir à ceux qui m'oubliaient. Déjà l'espace te dérobait à ma vue. Alors enfin je pleurai, car la douleur avait arrêté jusque-là le cours de mes larmes. Que pouvaient faire de mieux mes yeux, que de me pleurer moi-même, puisqu'ils avaient cessé de voir ton navire ? Ou j'errai seule et les cheveux en désordre, semblable à une bacchante agitée par le dieu qu'adore le peuple d'Ogygès, ou, les regards attachés sur la mer, je m'assis sur un rocher, aussi froide, aussi insensible que la pierre même qui me servait de siège. Je foule souvent la couche qui nous avait reçus tous deux, et ne devait plus nous voir réunis. Je touche, autant que je le puis, tes traces au lieu de toi, et la place qu'ont échauffée tes membres. Je m'y jette, et inondant ce lit des larmes que je répands :

« Nous t'avons foulé deux, m'écrié-je ; deux reçois-nous encore. Nous sommes venus ici ensemble ; pourquoi ne pas nous en aller ensemble ? Lit perfide, où est la meilleure partie de moi même ? »

Que faire ? Où porter seule mes pas ? L'île est sans culture. Je n'aperçois ni les travaux des hommes ni ceux des bœufs. La mer baigne dans toutes leurs parties les côtes de cette terre. Aucun vaisseau, aucun n'est là prêt à s'ouvrir des routes incertaines. Suppose que des compagnons, des vents favorables et un navire me soient accordés : où fuir ? La terre paternelle me refuse tout accès. Quand ma proue heureuse sillonnerait des mers tranquilles, quand Éole rendrait les vents propices, je serais une exilée. Crète, aux cent villes superbes, pays connu de Jupiter au berceau, je ne te verrai plus, car j'ai trahi mon père, j'ai trahi le royaume soumis à son sceptre équitable, j'ai manqué à ces deux noms si chers, le jour où, pour te soustraire à la mort qui eût suivi ta victoire dans l'enceinte aux mille détours, je te donnai pour guide un fil que devaient suivre tes pas. Tu me disais alors :

« J'en jure par ces périls mêmes, tu seras à moi tant que nous vivrons l'un et l'autre. »

Nous vivons, et je ne suis pas à toi, Thésée, si toutefois tu vis, femme qu'a ensevelie la trahison d'un parjure époux.

Que ne m'as-tu aussi immolée, barbare, de la même massue qui frappa mon frère ? Cette mort eût délié la foi que tu m'avais donnée. Maintenant je me représente non seulement les maux que je dois supporter, mais tous ceux que peut souffrir une femme abandonnée. La mort s'offre à mon esprit sous mille aspects divers. On souffre moins de la recevoir que de l'attendre. Je vois déjà venir à moi, d'un côté ou d'un autre, des loups dont la dent avide déchirera mes entrailles. Peut-être aussi le sol nourrit-il des lions à la fauve crinière. Qui sait si cette île n'est pas infestée de tigres féroces ? On dit aussi que la mer y vomit d'énormes phoques. Qui empêche que des glaives ne me traversent le flanc ? Seulement, puissé-je n'avoir pas, comme une captive, à gémir sous le poids cruel des chaînes ; ne pas voir, comme une esclave, mes mains condamnées à une tâche acca-

blante, moi, dont le père est Minos, et la mère une fille de Phébus, moi, et c'est ce que j'ai oublié le moins, moi qui fus sa fiancée ! Si, je regarde les ondes, la terre et les rivages lointains, la terre et les ondes me font d'égales et d'innombrables menaces. Restait le ciel : je crains des dieux jusqu'à leurs images. Je suis une proie, une pâture livrée sans défense aux bêtes furieuses. Ou si des hommes cultivent et habitent ce lieu, je me défie d'eux. Mes malheurs m'ont trop appris à craindre les étrangers.

Plût au ciel qu'Androgée vécût, et que tu n'eusses pas expié, terre de Cécrops, un meurtre impie par tes funérailles ! Que ton bras cruel, armé d'une noueuse massue, n'eût pas, ô Thésée, immolé le monstre, homme en partie, en partie taureau ! Que je n'eusse pas, pour diriger ton retour, confié à tes mains un fil qu'elles attiraient vers toi !

Je ne m'étonne pas, au reste, que la victoire te soit restée, et que le monstre ait teint de son sang la terre de Crète. Sa corne ne pouvait percer un cœur de fer. Sans bouclier, ta poitrine suffisait pour ta défense. Tu portais là le caillou, là le diamant, et tu es là Thésée, plus dur que le caillou.

Sommeil cruel, pourquoi m'as-tu retenue dans cet engourdissement ? Je devais cette fois rester ensevelie dans la nuit éternelle ! Vous aussi, vents cruels, trop officieux alors, vous qui l'avez servi aux dépens de mes larmes ; toi, main cruelle, qui as frappé de mort mon frère et moi ; foi accordée à mes prières et qui fut un vain nom ; tout a conspiré contre moi, sommeil, vent, foi jurée ; seule, une jeune fille fut la victime d'une triple trahison.

Prête à mourir, je ne verrai donc pas les larmes d'une mère, et nul doigt ne me fermera les yeux ? Mon âme infortunée s'envolera sous un ciel étranger, et une main amie ne parfumera pas mes membres inanimés. Des oiseaux marins s'abattront sur mes ossements qu'on n'aura pas inhumés. Est-ce donc cette sépul-

ture qu'avaient méritée mes bienfaits ? Tu entreras dans le port de Cécrops. Quand tu seras reçu dans ta patrie, que, de ta demeure élevée, tu verras la foule se presser pour t'entendre, que tu auras pompeusement raconté la mort du monstre moitié taureau moitié homme, comment tu as parcouru les routes sinueuses du palais souterrain, raconte aussi que tu m'as abandonnée sur une plage solitaire : je ne dois pas être oubliée parmi tes titres de gloire.

Tu n'as point pour père Égée ni pour mère Éthra, fille de Pitthée ; les rochers et la mer sont les auteurs de tes jours.

Que ne m'as-tu vue du sommet de ta poupe ! Un si triste spectacle eût attendri ton cœur. Maintenant encore, vois-moi, non plus des yeux, mais en idée, si tu le peux ; vois-moi attachée à un rocher où vient se briser la vague inconstante ; vois le désordre de mes cheveux, attestant ma douleur, et ma tunique inondée de larmes comme si la pluie l'eût trempée. Mon corps frissonne comme les épis qu'agite l'aquilon, et ma lettre frémit sous ma main tremblante. Je ne te supplie pas au nom d'un bienfait qui m'a si mal réussi ; qu'aucune reconnaissance ne soit due au service que je t'ai rendu, mais aucune peine non plus. Si je n'ai pas été la cause qui t'a sauvé la vie, pourquoi serais-tu celle qui me donne la mort ?

Malheureuse ! Je tends vers toi, dont me sépare la vaste mer, ces mains fatiguées à meurtrir ma lugubre poitrine. Je te montre, tout éplorée, les cheveux qui ont échappé à ma fureur. Je t'en conjure par les larmes que m'arrache ta cruauté, Thésée, tourne vers moi la proue de ton vaisseau ! Reviens, que les vents te ramènent ! Si je succombe avant ton retour, au moins tu enseveliras mes os.

ÉPÎTRE XI
CANACÉ À MACÉRÉE

Si des taches dérobent à ta vue troublée quelque chose de cet écrit, c'est que cette lettre aura été couverte du sang de ta maîtresse. La main droite tient une plume ; l'autre tient un fer nu ; sur mes genoux est une feuille déroulée. Telle est l'image de la fille d'Éole écrivant à son frère ; c'est ainsi sans doute que je puis contenter un père inexorable.

Je voudrais qu'il fût lui-même témoin de mon trépas, et que le coup fût porté sous les yeux de celui qui le commande. Barbare comme il l'est, et plus cruel que les vents qu'il déchaîne, il aurait d'un œil sec contemplé mes blessures. C'est quelque chose que de vivre avec les vents furieux : son naturel s'accorde avec celui de son peuple. Il commande au Notus, au Zéphyr, à l'aquilon de Sithonie ; il dirige ton vol, Eurus capricieux. Il commande, hélas ! aux vents, et ne commande pas à sa colère orgueilleuse. Son royaume est moins grand que ses vices. À quoi me sert que les noms de mes ancêtres me rapprochent du ciel, et de pouvoir compter Jupiter au nombre de mes parents ? Un présent de mort, un glaive fatal, une arme qui n'est point faite pour moi, en est-elle moins dans la main d'une femme ?

Plût aux dieux, Macarée, que l'heure qui nous enchaîna l'un à l'autre fût venue plus tard que celle de ma mort ! Pourquoi, ô mon frère ! m'as-tu jamais aimée plus qu'un frère ? Pourquoi ai-je été pour toi ce qu'une sœur ne doit pas être ? Moi-même je me suis enflammée, et le dieu que j'avais entendu dépeindre, ce dieu, je ne sais lequel, je l'ai senti dans mon cœur brûlant. Les couleurs avaient fui mon visage ; la maigreur avait alangui mes membres ; ma bouche ne consentait qu'avec peine à prendre quelques aliments ; mon sommeil était pénible ; la nuit me pa-

raissait une année ; je gémissais sans éprouver aucune douleur. Je ne pouvais me rendre compte de ce qui se passait ainsi en moi ; je ne savais pas ce que c'était que l'amour ; mais j'aimais.

Ma nourrice, instruite par l'âge, fut la première qui pressentit le mal ; la première elle me dit :

« Fille d'Éole, tu aimes. »

Je rougis ; la pudeur me fit baisser les yeux sur mon sein : ce langage muet était un aveu suffisant. Déjà s'arrondissaient mes flancs coupables ; ce poids furtif chargeait mes membres malades. Quels herbages, quels médicaments ma nourrice ne m'apporta-t-elle pas ? Combien m'en fit prendre sa main audacieuse, pour détacher entièrement de mes entrailles – et nous ne t'avons caché que cela – le fardeau qui y croissait ! Ah ! trop plein de vie, l'enfant résista aux efforts de l'art, et fut protégé contre son ennemi secret.

Déjà neuf fois s'était levée la sœur charmante de Phébus, et la dixième lune conduisait ses coursiers lumineux. J'ignorais la cause des douleurs soudaines que j'éprouvais ; j'étais sans expérience pour l'enfantement ; j'étais comme un soldat novice. Je ne pus retenir mes cris :

« Pourquoi, dit-elle, trahir ton crime ? »

Et ma vieille complice, en me fermant la bouche, étouffa mes clameurs. Que faire, malheureuse ! La douleur m'arrache des gémissements ; mais la peur, ma nourrice, la honte, les compriment à la fois. Je les retiens ainsi que les paroles qui m'échappent, et je suis forcée de dévorer mes larmes. La mort était devant mes yeux ; Lucine me refusait son assistance ; la mort, si je fusse morte, était aussi un grand crime. Alors te précipitant sur moi, arrachant ta tunique et ta chevelure, tu ré-

chauffes ma poitrine en la pressant contre la tienne, et tu me dis :

« Vis, ma sœur, ô ma sœur bien aimée ! Vis, et ne perds pas deux êtres avec le corps d'un seul. Que l'espoir te donne des forces ; car le mariage doit t'unir à ton frère : celui par qui tu es mère sera ton époux. »

J'étais morte, crois-moi ; toutefois ces mots me firent revivre, et je me vis délivrée du crime et du fardeau que recelaient mes flancs.

Pourquoi t'en réjouir ? Éole siège au milieu du palais : il faut soustraire mon crime aux yeux d'un père. Ma nourrice attentive cache l'enfant sous le feuillage, sous les rameaux d'un blanc olivier, sous de légères bandelettes. Elle simule un sacrifice, et prononce des mots de prière. Le peuple, mon père lui-même, donnent passage au pieux cortège. Déjà l'on touchait presque au seuil ; un vagissement arrive jusqu'aux oreilles de mon père ; l'enfant s'est trahi et dénoncé lui-même. Éole le saisit et dévoile l'imposture du sacrifice ; le palais retentit de ses clameurs insensées. Comme la mer devient tremblante, quand une brise légère en ride la surface, comme la tige du frêne est agitée par la tiède haleine du Notus, ainsi tu aurais vu frissonner mes membres d'où le sang s'était retiré ; le lit sur lequel reposait mon corps était ébranlé. Il s'élance, et ses cris divulguent mon déshonneur ; à peine si sa main s'arrête devant mon visage. Je ne puis, dans ma stupeur, que répandre des larmes ; ma langue, glacée par l'effroi, était restée muette.

Déjà il avait ordonné qu'on livrât son petit-fils à la rage des chiens et des oiseaux de proie, qu'on l'abandonnât dans un lieu solitaire. L'enfant, dans ce malheur, pousse un vagissement ; il semblait comprendre son sort, et priait son grand-père, dans le langage qu'il pouvait employer. Songe, ô mon frère ! quel fut alors mon désespoir, car tu peux, d'après ton cœur, t'en former

une idée, lorsque, sous mes yeux, un ennemi emportait dans le fond des forêts le fruit de mes entrailles, pâture destinée aux loups des montagnes ! Mon père s'était éloigné de ma couche ; ce fut enfin alors que je pus me meurtrir le sein, et imprimer sur mon visage la trace de mes ongles.

Cependant un satellite de mon père vient vers moi d'un air consterné, et prononce ces cruelles paroles :

« Éole t'envoie cette épée (il me remet l'épée), et t'ordonne de savoir à quel usage tu mérites qu'elle serve. »

Je le sais ; je me servirai avec courage de cette arme violente : j'enfouirai dans mon sein le don paternel. Voilà donc, ô mon père les présents de noces que tu me fais ! Voilà la dot dont s'enrichit ta fille, ô mon père ! Hymen, trompé dans ton attente, emporte loin de moi le flambeau nuptial, et fuis, d'un pied épouvanté, une infâme demeure. Noires furies, dirigez contre moi les torches que vous portez ; que leur flamme allume mon bûcher. Que les Parques plus propices rendent, ô mes sœurs ! vos mariages heureux ; toutefois souvenez-vous de mon crime. Mais quel est celui de mon enfant, lui qui respire depuis si peu d'heures ? Par quelle action, lui qui est né à peine, a-t-il blessé son aïeul ? S'il a pu mériter la mort, qu'on dise qu'il l'a méritée. Ah ! il porte, le malheureux, la peine de ma faute.

Mon fils, ô toi la douleur de ta mère, la proie des bêtes féroces ! toi, hélas ! qu'on déchire le jour même de ta naissance, mon fils, gage déplorable d'un amour si peu fortuné, ce jour fut le premier, fut le dernier de ta vie. Il ne m'a pas été permis de répandre sur toi de justes larmes ni de porter sur ton sépulcre le tribut de ma chevelure. Je ne me suis pas jetée sur toi, je ne t'ai pas pris de froids baisers. Des monstres avides déchirent mes entrailles. Moi-même, je vais suivre, avec ma blessure, l'ombre de mon fils : on ne dira pas que j'ai été mère et longtemps privée de mon enfant.

Et toi, toi qu'espéra en vain une sœur malheureuse, recueille, je t'en supplie, les membres dispersés de ton fils ; rapporte-les près de sa mère ; qu'ils reposent dans un tombeau commun, et qu'une même urne, si petite qu'elle soit, renferme nos cendres à tous deux. Vis en gardant mon souvenir ; répands des larmes sur ma blessure ; amant, ne redoute pas le corps de ton amante. Accomplis, je t'en conjure, les volontés d'une sœur trop infortunée : j'exécuterai moi-même celles de mon père.

ÉPÎTRE XII
MÉDÉE À JASON

Je me suis, quoique reine de Colchos, mise, il m'en souvient, à ta disposition, lorsque tu imploras le secours de mon art. Alors les sœurs qui dispensent aux mortels leurs destinées auraient dû rompre la trame de mes jours. Alors Médée eût pu mourir dignement ; tout ce qui, depuis ce temps, s'est écoulé de ma vie, a été un supplice.

Hélas ! pourquoi l'arbre de Pélion vogua-t-il, conduit par de jeunes bras, contre le bélier de Phryxus ? Pourquoi avons-nous vu à Colchos l'Argo de Magnésie ? Pourquoi vous êtes-vous, troupe de Grecs, abreuvée aux eaux du Phase ? Pourquoi ai-je été, plus que je ne devais l'être, charmée par ta blonde chevelure, par ta beauté, par les grâces de tes discours mensongers ? Ou bien, puisque sur nos côtes avait abordé un vaisseau nouveau pour elles, et qu'il y avait apporté des mortels audacieux, que n'a-t-il été, le fils ingrat d'Aeson, affronter sans défense et la flamme qu'exhalaient les taureaux et leur mufle recourbé ! Que n'a-t-il jeté la semence, et soulevé contre lui autant d'ennemis qu'il en naquit d'hommes, pour qu'il tombât victime de l'ouvrage même dont il était l'auteur ! Que de perfidie eût péri avec toi, barbare ! Combien de maux n'eussent point pesé sur ma tête !

Il y a quelque plaisir à reprocher un bienfait à un ingrat ; je veux goûter ce plaisir : c'est la seule jouissance qui me viendra de toi. Forcé de diriger, sans expérience, un vaisseau vers Colchos, tu abordas aux rivages fortunés de ma patrie. Là, Médée fut pour toi ce qu'est ici ta nouvelle épouse. Autant son père a de richesses, autant en avait le mien : l'un règne sur Éphyre que baigne une double mer ; l'autre, sur toute la contrée qui s'étend

depuis la rive gauche du Pont jusqu'à la neigeuse Scythie. Æétès donne l'hospitalité à la jeunesse grecque, et vos corps foulent des lits ornés de peintures. Ce fut alors que je te vis, alors que j'appris à te connaître ; ce fut la première atteinte portée à mon âme. Je te vis, je défaillis ; je brûlai d'une flamme inconnue, comme brûle aux autels des grands dieux la torche de pin. Tu étais beau, et ma destinée m'entraînait : tes yeux avaient attiré mes regards. Perfide, tu l'as senti : qui peut facilement cacher l'amour ? La flamme, en s'élevant, se trahit et se dénonce elle-même.

Cependant le roi t'avait dit d'assujettir à un joug inaccoutumé le cou rebelle d'indomptables taureaux. Consacrés à Mars, ces taureaux n'étaient pas seulement redoutables par la force de leurs cornes ; leur haleine terrible était de feu, et leurs pieds d'airain massif ; leurs naseaux étaient recouverts d'airain noirci par la vapeur de leur souffle. On t'ordonne en outre de répandre au loin, dans les campagnes, d'une main obéissante, les semences qui doivent engendrer des peuples destinés à t'attaquer toi-même, avec des traits nés en même temps qu'eux : moisson formidable pour celui dont les soins l'ont produite. Ta dernière épreuve est de tromper, à l'aide de quelque ruse, les yeux du gardien, qui ont appris à ne pas succomber au sommeil.

Æétès avait parlé : vous vous levez tous consternés, et la table surchargée de mets quitte bientôt les lits de pourpre. Que tu étais loin alors et du royaume, la dot de Créüse, et de ton beau-père, et de la fille du grand Créon ! Tu pars en proie à la tristesse ; mes yeux mouillés de larmes suivent tes pas ; et, dans un faible murmure, ma langue te dit : « Adieu. » Lorsque, blessée d'un trait fatal, j'eus touché le lit dressé dans mon appartement, la nuit, dans toute sa durée, se passa pour moi au milieu des pleurs. Devant mes yeux se présentaient et les taureaux farouches, et cette horrible moisson ; devant mes yeux s'offrait le dragon vigilant. Je m'abandonnais tantôt à l'amour, et tantôt à la crainte ; la crainte même augmentait mon amour. C'était le

matin ; et ma sœur chérie, introduite dans mon appartement, me trouve les cheveux épars, et le visage attaché sur ma couche, que j'inondais tout entière de mes larmes. Elle demande protection pour les Minyens : ce que l'une demande, une autre devait l'avoir : ce qu'elle sollicite, nous l'accordons au jeune fils d'Æson.

Il est un bois dont les sapins et les yeuses touffues font une obscure retraite : les rayons du soleil peuvent à peine y pénétrer. Il y a dans ce bois, et depuis un long temps, un temple consacré à Diane ; une main barbare a fait d'or l'image qu'on y voit de cette déesse. Te rappelles-tu ces lieux, ou bien en as-tu perdu le souvenir avec le mien ? Nous tous y rendîmes, et ta bouche perfide parla ainsi la première :

« La fortune t'a donné le droit de régler à ton gré ma destinée ; ma vie et ma mort sont dans tes mains. Pouvoir perdre un mortel, c'est assez pour l'orgueil de qui possède une telle puissance ; mais me sauver te donnera plus de gloire. Je t'en conjure par nos maux que tu peux alléger ; par ta race et la divinité de ton aïeul, dont le regard embrasse tout ; par le triple visage et les mystères sacrés de Diane ; par les autres dieux de ce pays, s'il en révère encore, ô vierge ! prends pitié de moi, prends pitié de mes compagnons ! Que tes bienfaits m'enchaînent à toi pour tout le temps de notre vie ! Que si tu ne dédaignes pas un Grec pour époux (mais comment les dieux pourraient-ils m'être aussi favorables ?), mon dernier souffle s'exhalera dans les airs, avant qu'une autre que toi partage ma couche comme épouse. J'en prends à témoin Junon, qui préside à la sainteté du mariage, et la déesse qui nous voit dans son temple de marbre. »

Ces mots (et ils furent le moindre de tes artifices) touchèrent le cœur d'une jeune fille naïve, et ta main fut jointe à ma main. J'ai vu jusqu'à tes larmes couler : savent-elles donc tromper aussi ? Je fus ainsi bientôt prise à tes paroles. Tu domptes les taureaux aux pieds d'airain, sans que ton corps soit brûlé par

leurs feux ; tu fends avec la charrue le sol dur qu'on t'a prescrit d'ouvrir, et tu remplis les sillons, en guise de semence, de dents envenimées : il en naît des soldats avec des glaives et des boucliers. Moi-même, moi qui t'avais donné le préservatif, je devins pâle et immobile, quand je vis ces guerriers naître tout armés, jusqu'à ce que ces enfants de la terre eussent tourné les uns contre les autres leurs épées fratricides.

Mais voici que le dragon vigilant, hérissé d'écailles retentissantes, siffle, et creuse avec son poitrail qui se replie, un sillon dans la terre. Où étaient alors tes richesses dotales ? Où étaient ta royale épouse, et l'isthme qui sépare les eaux d'une double mer ? Moi qui, à tes yeux, suis maintenant devenue une barbare, moi qui maintenant te parais pauvre et coupable, j'ai soumis au sommeil, par la puissance de mes charmes, ses yeux flamboyants ; tu as pu, grâce à moi, enlever sans danger la toison. J'ai trahi mon père ; j'ai quitté mon royaume et ma patrie : l'exil, où que ce fût, je l'ai accepté comme une faveur. Ma virginité est devenue la proie d'un ravisseur étranger ; avec une mère chérie, j'ai abandonné la meilleure des sœurs. Mais, en fuyant, ô mon frère ! je ne t'ai pas laissé sans moi ; et là seulement ma lettre s'arrête : ce que ma main a osé exécuter, elle n'ose l'écrire ; j'aurais dû moi-même, mais avec toi, être aussi déchirée.

Je n'ai pas craint cependant (que pouvais-je en effet craindre après cela ?) de me confier à la mer, moi femme et déjà coupable. Où est la divinité ? Où sont les dieux ? Subissons dans l'abîme le châtiment que nous méritons, toi pour ta perfidie, moi pour ma crédulité. Que n'avons-nous été brisés, écrasés par les Symplégades ! Mes os seraient alors restés collés à tes os. Plût au ciel que l'avide Scylla nous eût donné à dévorer à ses chiens ! Scylla devait tirer vengeance de l'ingratitude des hommes. Et celle qui vomit autant de flots qu'elle en engloutit, que ne nous a-t-elle aussi précipités dans les ondes trinacriennes ! Tu retournes sain et sauf et vainqueur dans les villes de l'Hé-

monie ; la laine d'or est offerte aux dieux de ta patrie. Pourquoi rappellerai-je les filles de Pélias, criminelles par piété, et les membres d'un père coupés par une main virginale ? Que les autres m'accusent ; il te faut me louer, toi, pour qui j'ai été si souvent forcée d'être coupable.

Tu as osé (les paroles manquent à mon juste ressentiment), tu as osé me dire :

« Quitte le palais d'Aeson. »

J'ai obéi, j'ai quitté le palais, accompagnée de mes deux enfants et de ton amour, qui me suit partout. Aussitôt que les chants de l'hymen vinrent frapper mes oreilles, que brilla la flamme des torches allumées, que la flûte célébra votre union par des sons plus lamentables pour moi que ceux de la trompette funéraire, je fus saisie d'épouvante, sans toutefois penser encore que le crime fût aussi odieux ; cependant ma poitrine était glacée. La foule accourt : « Hymen ! » s'écrie-t-on, « Hyménée ! » répète-t-on à l'envi. Plus les voix approchent, plus mon mal est cruel. Mes serviteurs s'éloignaient pour pleurer, et me cachaient leurs larmes. Qui eût voulu m'annoncer un malheur aussi grand ? Mieux valait pour moi que j'ignorasse ce qui se passait, mais, comme si je le savais, mon âme était attristée. Alors le plus jeune de mes fils, s'arrêtant, par mon ordre et par curiosité, sur le seuil de la porte ouverte à deux battants :

« Quitte ces lieux, me dit-il, ô ma mère ! C'est Jason mon père qui préside à la pompe, et qui, tout couvert d'or, presse les coursiers attelés à son char. »

Soudain je déchirai mes vêtements, je me frappai la poitrine ; mon visage même ne fut pas à l'abri de mes coups. Je voulais, n'écoutant que mon ressentiment, fendre les flots de la foule, et arracher les festons qui servaient d'ornement à ma che-

velure. Je pus à peine me contenir assez pour ne pas m'écrier ainsi échevelée :

« C'est mon époux, » et pour ne point te retenir avec mes mains.

Ô mon père ! que j'ai outragé, réjouis-toi ; réjouissez-vous, Colchos que j'ai abandonnée ; ombre de mon frère, recevez-moi comme victime expiatoire. On m'abandonne, et j'ai perdu mon royaume, ma patrie, mon palais, un époux, qui seul était tout pour moi. Un dragon et des taureaux furieux, je les ai domptés, et je ne puis rien contre un seul homme ! Moi qui, par de savants breuvages, ai repoussé des feux terribles, je ne saurais échapper à ma propre flamme ! Mes enchantements, mes simples, mon art, me laissent sans pouvoir ; et je n'ai rien à espérer de la déesse, rien des mystères sacrés de la puissante Hécate ! Le jour n'a plus d'attraits pour moi ; mes nuits, mes veilles sont amères. Mon âme infortunée ne goûte plus les douceurs du repos. Je ne puis me donner à moi-même le sommeil dont j'ai pu endormir un dragon ; mon art me sert mieux pour les autres que pour moi. Celui dont j'ai protégé la vie, une rivale l'embrasse : c'est elle qui recueille le fruit de mes peines.

Peut-être même, tandis que tu cherches à te faire valoir auprès de la compagne superbe, et que tu parles à ses coupables oreilles un langage digne d'elles, peut-être inventes-tu de nouvelles accusations contre ma figure et mes mœurs. Qu'elle rie, et qu'elle soit joyeuse de mes vices. Qu'elle rie, et que, fière, elle s'étale sur la pourpre de Tyr : elle pleurera, et elle brûlera de feux qui surpasseront les miens. Tant qu'il y aura du fer, de la flamme et des sucs vénéneux, aucun ennemi de Médée n'échappera à sa vengeance.

Si les prières ne peuvent toucher ton cœur de fer, écoute maintenant des paroles bien humiliantes pour une âme fière. Je suis avec toi suppliante, autant que tu le fus souvent avec moi,

et je n'hésite pas à tomber à tes pieds. Si je te semble méprisable, songe à nos enfants communs ; une marâtre cruelle poursuivra de ses rigueurs ce que mes flancs ont porté. Ils ne te ressemblent que trop ; cette ressemblance me touche ; et chaque fois que je les regarde, mes yeux se mouillent de larmes. Au nom des dieux, par la flamme et la lumière que répand mon aïeul, par mes bienfaits, par mes deux enfants, ces gages de notre amour, rends-moi, je t'en conjure, cette couche pour laquelle, insensée ! j'ai abandonné tant de choses. Que je croie à la vérité de tes paroles, et reçoive à mon tour des secours de toi. Ce n'est pas contre des taureaux ni des guerriers que je t'implore, ni pour qu'un dragon sommeille, vaincu par ton art. Je te réclame, toi que j'ai mérité, toi qui t'es donné à moi ; c'est par toi que je suis devenue mère, en même temps que je te rendais père.

Tu demandes où est ma dot ? Je l'ai comptée dans ce champ qu'il te fallait labourer, pour enlever la toison. Ce bélier d'or, tout brillant de cette riche toison, voilà ma dot. Si je te dis : « Rends-la moi ! » tu me la refuseras. Ma dot, c'est la vie que je t'ai conservée ; ma dot, c'est la jeunesse grecque. Va maintenant, perfide, compare à ces dons l'opulence du fils de Sisyphe. Si tu vis, si tu as une épouse, un beau-père puissant, si même tu peux être ingrat, c'est à moi que tu le dois. Je veux bientôt... Mais que sert d'annoncer d'avance les châtiments ? La colère enfante d'effroyables menaces ; j'irai où me conduira la colère. Peut-être me repentirai-je de ce que j'aurai fait ; mais je me repens aussi d'avoir veillé sur les jours d'un époux infidèle. Je laisse à faire au dieu qui maintenant agite mon cœur ; je ne sais quel projet affreux médite mon âme.

ÉPÎTRE XIII
LAODAMIE À PROTÉSILAS

Laodamie l'Émonienne, envoie le salut à son époux l'Émonien qu'elle aime, et souhaite que ce salut parvienne où elle l'adresse. La renommée publie que, retenu par les vents, tu restes à Aulis : ah ! quand tu me fuyais, où était-il ce vent ? C'est alors que la mer aurait dû résister à vos rames : c'était le temps où m'eût servi la fureur des ondes. J'aurais donné plus de baisers, fait plus de prières à mon époux ; et il est beaucoup de choses que je voulais te dire encore. Tu as précipitamment quitté ces lieux ; le vent appelait tes voiles ; c'était celui que désiraient les matelots, mais non pas moi ; ce vent, favorable pour les nautoniers, ne l'était point pour une amante. Je m'arrache à tes embrassements, Protésilas ; et ma langue laisse inachevées les prières que je t'adressais. Elle put à peine te dire un triste adieu.

L'impétueux Borée avait soulevé et tendu les voiles : déjà mon cher Protésilas était loin de moi.

Tant que j'ai pu regarder mon époux, j'ai pris plaisir à le regarder, et mes yeux n'ont pas cessé de suivre les tiens. Je ne pouvais plus t'apercevoir, et je pouvais encore apercevoir tes voiles ; mes regards restèrent longtemps attachés sur elles. Mais, quand je ne vis plus ni toi ni tes voiles fugitives ; quand je n'eus plus rien à contempler que la mer, et que la lumière se fut enfuie avec toi, on dit qu'au sein des ténèbres qui m'environnaient, je tombai, privée de sentiment, sur mes genoux fléchissant. À peine mon beau-père Iphiclus, à peine le vieil Acaste, à peine ma mère éplorée, purent-ils, avec de l'eau glacée, parvenir à me ranimer. Ils me rendirent un pieux mais inutile service. Je leur reproche de n'avoir pas permis à une infortunée de mourir.

Avec l'usage de mes sens revint aussi le sentiment de mes douleurs : un légitime amour dévore mon chaste cœur. Je ne donne plus aucun soin aux apprêts de ma chevelure ; je n'aime plus à me couvrir d'un vêtement tissu d'or. Semblable à ceux que l'on croit qu'a frappés de son thyrse le dieu à la double corne, je vais, çà et là, où me pousse mon délire. Les mères de Phylacé viennent à moi et me crient :

« Revêts, Laodamie, ton manteau royal. »

Moi, que je porte des vêtements chargés de pourpre, tandis qu'il porte la guerre sous les remparts d'Ilion ! Moi, que je peigne ma chevelure, tandis qu'un casque pèse sur sa tête ! Moi, que je prenne de nouveaux vêtements, et mon époux de lourdes armes ! Je tâcherai qu'on puisse dire que j'ai, par ce désordre, imité tes peines ; et c'est dans la tristesse que je passerai ces temps de guerre.

Prince du sang de Priam, Pâris, dont la beauté fit le malheur des tiens, sois un ennemi aussi impuissant que tu fus un hôte ingrat. Je voudrais ou que tu eusses haï les traits de ton épouse de Ténare ou que les tiens lui eussent déplu. Ménélas, ô toi qu'agite trop le souvenir d'un rapt, que ta vengeance, hélas ! fera couler de larmes ! Dieux, je vous en conjure, éloignez de nous ce présage sinistre, et que mon époux consacre ses armes à Jupiter, qui aura permis son retour. Cependant, je vis dans la crainte, et chaque fois que je songe à cette fatale guerre, mes larmes coulent comme la neige qui fond au soleil. Ilion, Ténédos, le Simoïs, le Xanthe, l'Ida, sont des noms qui me font peur presque par le son même.

Non, il n'eût pas osé ravir ce qu'il n'eût pu défendre, cet hôte perfide ; il connaissait ses forces. Il était venu, dit-on, tout couvert d'or, et portait sur son corps toutes les richesses de la Phrygie. Il était puissant par sa flotte et par ses soldats, instru-

ments des guerres terribles ; et pourtant quelle faible partie de leur empire les rois y entraînent avec eux ? Voilà, fille de Léda, sœur des jumeaux, voilà sans doute ce qui a triomphé de toi ; voilà, je le crois, ce qui a pu être si funeste aux Grecs. Je crains je ne sais quel Hector : Pâris a dit qu'Hector dirigeait de sa main sanguinaire les cruelles batailles. Garde-toi, si je te suis chère, de cet Hector, quel qu'il soit ; conserve ce nom gravé dans ton souvenir. Dès que tu l'auras évité, n'oublie pas d'éviter les autres ; pense qu'il y a là beaucoup d'Hectors ; et tâche de te dire, toutes les fois que tu te disposeras à combattre :

« Laodamie m'a recommandé d'avoir pitié d'elle. »

S'il faut que Troie succombe sous les efforts du soldat grec, qu'elle tombe sans qu'il t'en coûte une seule blessure. Que Ménélas combatte et qu'il marche au-devant des ennemis, pour enlever à Pâris celle que Pâris lui a ravie. Qu'il se jette dans la mêlée, et que, déjà son vainqueur par la justice de sa cause, il le soit encore par ses armes. C'est à un époux d'aller au milieu de l'ennemi ressaisir son épouse. Ta cause est différente ; ne combats que pour défendre ta vie, et pouvoir revenir dans les bras fidèles de ta maîtresse. Dardaniens, je vous en conjure, de tant d'ennemis, n'en épargnez qu'un ; que mon sang ne coule pas de ce corps. Ce n'est pas à lui qu'il sied bien de combattre un fer nu à la main, et d'opposer aux coups des guerriers un cœur intrépide. Son ardeur se signale bien mieux dans l'amour que dans les batailles. Que d'autres fassent la guerre ; Protésilas doit aimer. Je l'avoue maintenant, j'ai voulu te rappeler, et mon cœur m'y portait ; mais la crainte d'un mauvais augure arrêta ma langue. Lorsque, partant pour Troie, tu voulus franchir la porte de ton père, ton pied, heurtant le seuil, fut un présage de malheur. À cette vue, je gémis, et je me dis en secret dans mon cœur :

« Que ce soit là, ô dieux ! le présage du retour de mon époux ! »

Je te fais aujourd'hui cet aveu, pour que tu ne te laisses pas emporter à la fureur des armes : fais que toutes mes alarmes s'évanouissent dans les airs.

Le sort a marqué aussi pour une fin déplorable le guerrier, quel qu'il doive être, qui, le premier des Grecs, touchera le sol troyen. Malheureuse celle qui aura, la première, à pleurer la mort d'un époux ! Fassent les dieux que tu n'aspires pas à te montrer intrépide ! Parmi les mille vaisseaux des Grecs, que ta poupe aborde la dernière ; que la dernière elle fende les ondes déjà fatiguées. Je te donne aussi cet avertissement : sors du vaisseau le dernier ; cette terre, pour que tu t'empresses d'y descendre, n'est point celle de tes pères. Quand tu reviendras, que la rame et la voile donnent à ta carène une impulsion rapide, et arrête ta course hâtive au rivage de ta patrie.

Soit que Phébus se cache, soit qu'il fournisse sa carrière au-dessus de la terre, tu es pour moi, pendant le jour, tu es pour moi, pendant la nuit, un sujet de douleur ; il est toutefois plus grand la nuit que le jour. La nuit a des charmes pour la jeune fille dont le cou repose sur un bras qui l'entoure. Je poursuis dans une couche solitaire des songes mensongers : tandis que me manquent les joies véritables, les fausses me plaisent. Mais pourquoi ton image s'offre-t-elle pâle à ma pensée ? Pourquoi de ta bouche ne me vient-il souvent que des reproches ? Je m'arrache au sommeil, et j'adore toutefois les simulacres de la nuit. Je n'oublie de faire fumer aucun autel de la Thessalie : je prodigue l'encens, je l'arrose de mes larmes, et la flamme s'étend et brille, comme on la voit s'élever de la libation d'un vin pur. Quand donc, à ton retour, te pressant dans mes bras avec amour, m'évanouirai-je, languissante de joie ? Quand viendra le jour où, enfin réuni à moi dans une même couche, tu me raconteras tes brillants exploits du champ de bataille ? Tandis que tu me les diras, quelque plaisir que j'éprouve à t'écouter, tu prendras cependant beaucoup de baisers, tu en donneras beaucoup. Il y a toujours, un grand charme à suspendre ainsi les pa-

roles d'un récit : cette douce interruption dispose bien la langue à le reprendre. Mais quand je songe à Troie, je songe aussi aux vents et à la mer : et l'espérance, bientôt vaincue, cède aux anxiétés de la crainte.

Ce qui m'alarme encore, c'est que les vents interdisent la mer aux vaisseaux ; et vous vous disposez à braver les ondes. Qui voudrait, lorsque le vent s'y oppose, retourner dans sa patrie ? Et vous, malgré les menaces de la mer, vous faites voile loin de la vôtre. Neptune ne vous ouvre pas une route vers la ville qu'il a bâtie. Où allez-vous ? Regagnez chacun vos demeures. Grecs, où allez-vous ? Entendez les vents qui refusent de vous servir : ce n'est pas un hasard soudain, c'est une divinité qui cause ce retard. Que redemande-t-on, une infâme adultère, dans cette guerre terrible ? Tandis qu'il en est temps encore, vaisseaux d'Inachus, que les voiles vous ramènent ! Mais pourquoi les rappeler ? Loin le présage de ma bouche qui les rappelle ! Qu'une brise favorable caresse les flots apaisés !

J'envie le sort des Troyennes, qui pourront assister, en pleurant, aux funérailles des leurs, et voir l'ennemi près d'elles. La nouvelle fiancée placera de ses propres mains le casque sur la tête de son vaillant époux, et lui donnera des armes homicides ; elle lui donnera des armes, et, en les donnant, lui prendra des baisers (soins qui seront bien doux pour tous deux) ; elle accompagnera le guerrier, lui prescrira de revenir, et lui dira :

« Fais en sorte de rapporter ces armes à Jupiter. »

Celui-ci, emportant les recommandations récentes de sa maîtresse, ne combattra qu'avec prudence, et tournera sa vue vers ses foyers. À son retour, elle lui ôtera son bouclier, lui enlèvera son casque, et recevra sur son sein sa poitrine fatiguée. Nous vivons, nous, dans l'incertitude ; nous, l'anxiété, la crainte nous forcent à regarder comme réel tout ce qui est possible.

Toutefois, tant que tu combattras, que tu porteras les armes dans une autre partie du monde, une image en cire, que je possède, me retracera ton visage. C'est à elle que j'adresse les mots tendres, les discours qui te sont destinés ; c'est elle qui reçoit mes embrassements. Crois-moi, cette image est plus que ce qu'elle paraît : prête à la cire la parole, ce sera Protésilas. Je la considère, je la presse contre mon sein, comme mon époux véritable ; et, comme si elle pouvait répondre à mes paroles, je me plains à elle. Je le jure par ton retour et par toi-même, qui es ma divinité, par les doubles flambeaux de l'Amour et de l'Hymen, par cette tête que je voudrais voir blanchir, que je voudrais que tu rapportasses ; j'irai, comme ta compagne, partout où tu m'appelleras, soit qu'il t'arrive ce qu'hélas ! je redoute, soit que tu survives à la guerre. Une dernière et courte prière terminera ma lettre : si tu es jaloux du soin de ma personne, sois-le du soin de la tienne.

ÉPÎTRE XIV
HYPERMNESTRE À LYNCÉE

Hypermnestre envoie cette lettre au seul qui lui reste de tous les frères que naguère elle avait : la foule des autres a péri par le crime de leurs épouses. On me tient enfermée dans une prison, et chargée de chaînes pesantes. La cause de ces tortures, c'est ma vertu. Parce que ma main a craint de plonger un glaive dans une poitrine, je suis coupable ; on me louerait, si j'avais osé ce forfait. Mieux vaut être coupable, que d'avoir, à ce prix, plu à mon père. Je ne puis rougir d'avoir les mains pures d'un meurtre. Que mon père me brûle des feux que je n'ai point voulu profaner, qu'il agite contre mon visage les torches qui servirent aux cérémonies nuptiales ou qu'il m'égorge avec l'inutile glaive qu'il me livra, afin que la mort que n'a point reçue mon époux, moi épouse, je la reçoive ; il n'obtiendra cependant point que ma bouche mourante dise :

« Je me repens. »

Tu ne peux pas, toi, regretter d'avoir été vertueuse. Que Danaüs et d'inhumaines sœurs éprouvent le remords de leur forfait ; c'est la suite, la conséquence inévitable des actions criminelles.

Mon cœur reste épouvanté au souvenir de cette nuit marquée de sang, et un tremblement soudain vient arrêter ma main. Celle que tu croirais capable d'avoir consommé le meurtre de son mari craint de retracer un meurtre qu'elle n'a point commis. Je l'entreprendrai pourtant. Le crépuscule venait de poindre sur la terre : c'étaient les derniers instants de la nuit et les premiers du jour. On nous conduit, petites-filles d'Inachus, sous le toit du puissant Pélage, et le beau-père reçoit dans son palais ses brus

armées. De toutes parts étincellent des flambeaux enrichis d'or ; on jette un sacrilège encens sur les brasiers, qui l'exhalent à regret. La foule crie : « Hyménée ! Hyménée ! » L'hymen fuit ces invocations ; l'épouse même de Jupiter a quitté sa ville. Alors, ivres et chancelants, les époux accourent ensemble à la voix de leurs compagnons ; les fleurs du matin couronnent leurs cheveux parfumés ; on les conduit pleins de joie dans leurs chambres nuptiales, dans ces chambres leurs tombeaux ; et leurs membres foulent bientôt des couches funéraires. Chargés de mets et de vin, ils étaient déjà plongés dans le sommeil ; un calme profond régnait dans la tranquille Argos. Il me semblait entendre autour de moi les voix plaintives des mourants, et je les entendais en effet ; mes appréhensions étaient réelles. Mon sang se retire, et la chaleur abandonne mon esprit et mon corps ; je reste immobile et glacée sur ma couche nuptiale. Comme un léger zéphyr balance les frêles épis, comme un vent frais agite la tête des peupliers, ainsi, et plus encore, je tremblais moi-même. Toi, tu sommeillais ; les vins que je t'avais donnés étaient soporifiques.

Les ordres affreux d'un père ont banni la crainte ; je me lève et je prends mon arme d'une main tremblante. Je ne le cacherai pas : trois fois ma main leva le glaive homicide, trois fois elle retomba avec glaive levé pour le crime. J'approchai de ta gorge (permets-moi de t'avouer la vérité), j'approchai de ta gorge l'arme que m'avait donnée mon père ; mais la crainte et la pitié s'opposèrent à cette cruelle audace, et mon chaste bras se refusa à l'exécution d'un tel ordre. Je déchire ma poitrine, d'où coule le sang ; je m'arrache les cheveux, et je prononce ces mots à voix basse :

« Tu as, Hypermnestre, un père cruel ; fais ce qu'il t'a ordonné : que ton époux accompagne ses frères. Mais je suis femme et vierge encore : mon naturel et mon âge me conseillent la douceur ; une arme sanguinaire ne convient pas à de faibles mains. N'importe ; allons, et tandis qu'il repose, imite le courage

de tes sœurs : il est croyable qu'elles ont toutes égorgé leurs époux. Si cette main pouvait commettre quelque meurtre, c'est celui de sa maîtresse qui devrait l'ensanglanter. Comment ont-ils mérité la mort pour occuper la place de leur oncle, un trône qu'il eût cependant fallu donner à des gendres étrangers ? En supposant que nos époux aient mérité la mort, qu'avons-nous fait nous-mêmes ? Quel crime ai-je déjà commis, pour qu'il ne me soit plus permis d'être vertueuse ? Qu'ai-je à faire d'un glaive ? Pourquoi des armes guerrières dans les mains d'une jeune fille ? la laine et le fuseau conviennent mieux à mes doigts. »

Je parlais ainsi. Pendant ce discours plaintif, des larmes en accompagnent tous les mots, et elles tombent de mes yeux sur ton corps. Tandis que tu cherches mes embrassements, et que tu agites tes bras encore engourdis, l'arme a presque blessé ta main. Déjà je craignais et mon père, et ses serviteurs, et la lumière. Ces paroles que je prononçai chassèrent de tes yeux le sommeil :

« Lève-toi, descendant de Bélus, le seul qui survives de tant de frères : cette nuit, si tu ne te hâtes, sera pour toi éternelle. »

Épouvanté, tu te lèves ; toute la langueur du sommeil se dissipe. Tu aperçois dans ma timide main l'arme du guerrier ; tu m'interroges :

« Tandis que la nuit le permet, fuis, » te dis-je.

Tandis que le permettent les ténèbres de la nuit, tu fuis ; moi, je reste.

C'était le matin. Danaüs compte le nombre de ses gendres ; des victimes que le massacre a faites, tu manques seul pour compléter le crime. Il ne peut supporter l'idée qu'un seul des époux de ses filles ait échappé à la mort ; et il se plaint que si

peu de sang ait coulé. On m'arrache des pieds de mon père ; on m'entraîne par les cheveux, et (tel est le prix qu'a mérité ma tendresse) on me jette en prison.

Le ressentiment de Junon n'est sans doute pas encore apaisé, depuis le jour où une femme devint génisse, et de génisse déesse ; mais c'est être assez vengée, qu'une jeune fille ait mugi, et que, belle naguère, elle ne puisse plus charmer Jupiter. La génisse nouvelle s'arrêta sur les rives du fleuve son père, et vit dans les eaux paternelles des cornes qui n'avaient pas encore chargé son front. Elle s'efforce de parler ; sa bouche pousse un mugissement plaintif ; elle est épouvantée de sa forme, épouvantée de sa voix. Pourquoi cette fureur, malheureuse ? Pourquoi te contempler dans l'onde ? Pourquoi compter les pieds destinés à soutenir tes nouveaux membres ? Toi, l'amante du grand Jupiter ; toi, redoutable à sa sœur, tu soulages avec du gazon et des feuilles ta faim devenue insatiable ; tu bois à une source, tu considères avec stupeur ta figure ; et tu crains qu'elles ne te blessent, ces armes que tu portes. Toi naguère assez riche pour paraître digne même de Jupiter, tu reposes nue sur la terre nue. Tu cours à travers les mers, à travers les terres, et les fleuves tes parents ; la mer, les fleuves, la terre te livrent un passage. Qui te fait fuir ainsi ? Pourquoi, Io, errer sur la vaste étendue des mers ? Tu ne pourras te dérober à ta propre vue. Fille d'Inachus, où cours-tu ? Tu ne fais, en te fuyant, que te suivre ; tu es le guide qui t'accompagne, tu es la compagne qui te guide. Le Nil, qui, par sept embouchures, va se jeter dans la mer, rend à la génisse furieuse le visage qui l'a fait aimer.

Pourquoi rappeler le passé, que m'a raconté la vieillesse caduque ? Ma seule vie peut me fournir des sujets de plaintes. Mon père et mon oncle se font la guerre ; nous sommes chassés de notre patrie, de notre palais ; on nous repousse jusqu'aux limites du monde. L'usurpateur féroce est seul maître du trône et du sceptre ; et nous, troupe indigente, nous errons avec un vieillard indigent. D'un peuple de frères, tu es le moindre reste ;

je pleure et ceux à qui fut donnée la mort, et celles qui la donnèrent : car autant j'ai perdu de frères, autant aussi j'ai perdu de sœurs ; que les uns et les autres acceptent mes larmes. Moi, maintenant, parce que tu vis, on me réserve pour les tortures du supplice : coupable, que me ferait-on, puisque, digne d'éloges, on m'accuse ! La centième de cette foule de parents, moi, infortunée, me faudra-t-il bientôt mourir, ne laissant qu'un frère ?

Mais toi, Lyncée, si tu rends à ta sœur un peu de l'attachement qu'elle te porte, si tu es digne du don que je t'ai fait, viens ou me secourir ou me donner la mort, et place mon corps privé de vie sur un bûcher furtif ; ensevelis ensuite mes os baignés de tes larmes fidèles, et que cette courte inscription soit gravée sur ma tombe :

Exilée, et ce fut là l'indigne prix de sa vertu, Hypermnestre subit elle même la mort dont elle préserva son frère.

Je voudrais en écrire davantage ; mais le poids de ma chaîne a fatigué ma main, et la crainte m'enlève mes forces.

ÉPÎTRE XV
SAPHO À PHAON

Tes yeux, à la vue de cette lettre, écrite par une main dévouée, ont-ils aussitôt reconnu la mienne ; ou bien, si tu n'avais pas lu le nom de Sapho, qui l'a tracée, ne pourrais-tu savoir d'où part un écrit de si peu d'étendue ? Peut-être aussi te demanderas-tu pourquoi j'ai choisi des vers d'une mesure inégale, quand je suis plus propre aux accents de la lyre. Il me faut pleurer sur mon amour ; l'élégie est un chant plaintif ; aucun luth ne convient à mes larmes. Je brûle comme le champ fertile dans lequel le souffle de l’indomptable Eurus entretient l'incendie d'une moisson embrasée. Phaon habite les campagnes lointaines où l'Etna pèse sur Tiphée ; eh bien ! je brûle de feux non moins ardents que ceux de l'Etna. Il ne me vient pas de vers que je puisse marier aux savants accords de ma lyre ; les vers sont l'œuvre d'un esprit libre. Ni les femmes de Pyrrha, ni celles de Méthymne, ni toutes les beautés de Lesbos ne peuvent me plaire : Anactorie est à mes yeux sans charmes, la blanche Cydno sans charmes aussi ; Atthis ne me paraît plus belle comme auparavant ; ainsi de cent autres objets d'un amour criminel. Ingrat, ce qu'ont désiré tant de femmes, tu le possèdes seul.

Ta beauté, ton âge, sont faits pour les plaisirs de l'amour. Ô beauté perfide pour mes yeux ! Prends la lyre et le carquois, et tu deviens aussitôt Apollon ; que des cornes s'élèvent sur ta tête, et tu es Bacchus. Phébus aima Daphné ; Bacchus, la fille de Gnosse ; ni l'une ni l'autre, cependant, ne savaient tirer des sons de la lyre ; mais moi, les Muses m'inspirent les chants les plus suaves ; déjà mon nom est fameux dans le monde entier ; et Alcée, qui, né dans ma patrie, chante comme moi sur la lyre, n'a pas plus de gloire, quoiqu'il prenne un ton plus sublime. Si la nature rigoureuse m'a refusé la beauté, je répare ce tort par mon

génie ; ma taille est petite, mais j'ai un nom qui peut remplir toute la terre : je porte en moi-même ce qui doit en étendre la renommée. Si je ne suis pas blanche, Andromède, fille de Céphée sut plaire à Persée, quoique le ciel ardent de sa patrie eût bruni son visage. Souvent aussi de blanches colombes s'unissent à d'autres dont le plumage diffère du leur, et la noire tourterelle est aimée d'un oiseau vert. Si, à moins de paraître digne de toi par sa beauté, nulle femme ne peut devenir la tienne, nulle ne le deviendra.

Cependant, lorsque tu lisais mes vers, je te semblais belle aussi ; tu jurais qu'il ne convenait qu'à moi de toujours parler. Je chantais ; et, il m'en souvient (les amants se souviennent de tout), tu aimais, pendant mes chants, à me ravir, à me donner des baisers. Tu les vantais aussi ; je te plaisais en tout, mais principalement dans l'œuvre de l'amour. Alors, tu trouvais un charme plus qu'ordinaire dans mes jeux lascifs, dans la rapidité de mes mouvements, dans l'agaçant badinage de mes propos, et, lorsque nous avions tous deux épuisé la volupté, dans la molle langueur d'un corps fatigué.

Les Siciliennes t'offrent maintenant de nouvelles conquêtes. Qu'ai-je à faire à Lesbos, te dis-tu ? je veux rester Sicilien. Renvoyez un infidèle de votre territoire, ô femmes, ô filles de Nisée. Ne vous laissez pas tromper par les doux mensonges de sa bouche. Ce qu'il vous dit, il me l'avait dit auparavant. Et toi, déesse de l'Éryx, qui fréquentes les monts Sicaniens, protège, car je te suis vouée, protège celle qui t'a chantée.

La fortune, qui a commencé à peser sur moi, continue-t-elle à m'accabler, et poursuit-elle, pour ne plus l'interrompre, le cours de ses rigueurs ? Le jour de ma naissance n'était revenu que six fois, lorsque les ossements de ma mère, recueillis avant le temps, furent imbibés de mes larmes. Déjà pauvre, mon frère, cédant aux charmes d'une esclave, brûla pour elle, et ne retira de cet amour que la ruine jointe au déshonneur ; réduit à l'indi-

gence, il parcourt, à l'aide de sa rame agile, les plaines azurées de la mer, et ses richesses perdues dans la honte, il cherche dans la honte à les reconquérir ; moi-même il me hait, parce que mon amitié lui donna de nombreux et sages conseils : voilà ce que ma franchise, voilà ce que de tendres paroles m'ont valu. Et, comme si quelque chose manquait aux maux sans fin qui m'assiègent, une fille, enfant encore, met le comble à mes chagrins. Enfin tu viens t'ajouter toi même à tous mes sujets de plainte. Ce n'est pas un vent propice qui fait voguer ma barque.

Mes cheveux flottent maintenant épars et sans ordre sur mon cou ; la pierre brillante ne presse plus mes doigts : un vêtement grossier me couvre ; il n'y a pas d'or dans mes cheveux ; les parfums de l'Arabie ne sont plus répandus en rosée sur ma chevelure. Pour qui me parerais-je, infortunée que je suis ? À qui m'étudierais-je à plaire ? Il est absent, celui qui, seul, me faisait aimer la parure. Mon cœur est tendre, il est vulnérable aux traits légers de l'amour ; et toujours il est une cause pour que j'aime toujours. Soit que les trois sœurs m'aient, à ma naissance, imposé cette loi, tels sont les jours qu'elles me filent, dans leur rigueur : soit que le sujet de mes vers, et les arts qui m'asservissent, me donnent les mœurs qu'ils peignent, Thalie dispose mon esprit aux tendres impressions.

Faut-il s'étonner qu'un âge où paraît le premier duvet, et que des années où l'homme peut aimer, aient eu un charme qui m'a ravie ? Je craignais, Aurore, que tu ne l'enlevasses au lieu de Céphale, et tu l'aurais fait ; mais ta première conquête te captive. S'il était vu de Phébé, qui voit tout, Phaon serait contraint par elle à un sommeil éternel. Vénus l'aurait emporté dans le ciel sur son char d'ivoire ; mais elle voit qu'il pourrait plaire aussi à Mars, son amant. Ô toi qui n'es pas encore jeune homme et qui n'es plus enfant, âge précieux ! Ô toi ! l'honneur et la gloire incomparable de ton siècle, accours, et repose, bel enfant, sur mon sein : si tu n'aimes pas, de grâce, au moins laisse-toi aimer. J'écris, et mes yeux sont noyés dans d'abondantes lar-

mes : vois combien il y a de taches à cet endroit de ma lettre. Puisque tu étais si décidé à quitter ces lieux, ton départ m'eût été moins cruel, si tu m'avais seulement dit : « fille de Lesbos, adieu. » Tu n'as emporté avec toi ni mes pleurs ni mes baisers ; enfin je n'ai pas même pu craindre ce qui m'a tant affligée. Il ne m'est rien resté de toi, que mon malheur ; et toi, tu n'as pas un gage qui te rappelle une amante. Je ne t'ai pas fait de prières ; hélas ! je ne t'aurais prié que de ne pas m'oublier.

Je le jure par l'Amour, par ce dieu qui jamais ne s'envole bien loin, par les neuf déesses, mes divinités, lorsque je ne sais qui vint me dire : « Ton bonheur s'enfuit, » je ne pus ni pleurer longtemps ni parler. Mes yeux ne purent trouver de larmes, ni ma bouche de paroles ; un froid glacial resserra mon cœur. Quand la douleur fut moins vive, je ne craignis pas de meurtrir ma poitrine, et de pousser des hurlements, en m'arrachant les cheveux, semblable alors à une mère qui voit porter sur le bûcher funèbre le corps inanimé du fils chéri qu'elle a perdu. Mon frère Charaxus se réjouit et triomphe de mon affliction ; il passe et revient sous mes yeux ; et, pour révéler la cause honteuse de ma douleur :

« Qu’a-t-elle à pleurer ? dit-il ; sa fille vit certainement. »

La pudeur et l'amour sont inconciliables : tout le peuple me voyait ; ma poitrine découverte laissait voir mon sein déchiré.

C'est toi, Phaon, qui sans cesse occupes ma pensée ; c'est toi que lui offrent mes songes, mes songes plus beaux qu'un beau jour. Là je te retrouve, malgré la distance qui te sépare de moi ; mais le sommeil n'a pas de joies assez longues : souvent il me semble que tes bras soutiennent ma tête, souvent aussi que la tienne est appuyée sur les miens ; quelquefois je te caresse, et je prononce des paroles qui ont toute l'apparence de la réalité : ma bouche veille pour mes sens. Je crois sentir les baisers de ta langue voluptueuse, ces baisers que tu savais si bien recevoir, si

bien donner. Je n'ose décrire les plaisirs qui suivent ceux-là, mais je les éprouve tous. Il m'est doux et il m'est défendu de n'être pas sans toi.

Mais, lorsque Titan, se montrant à nous, nous fait voir en même temps tous les objets, je me plains que le sommeil fuie si tôt mes paupières. Je cherche et les grottes et les bois, comme si les bois et les grottes pouvaient pour moi quelque chose : ils furent les confidents de mon bonheur. Là, éperdue, semblable à celle que transporte la furie Érichto, et les cheveux flottants sur mon cou, j'erre à l'aventure. Je vois la grotte tapissée du tuf mousseux, qui était pour moi comme le marbre de Mygdonie. Je revois la forêt qui nous offrit souvent un lit de verdure, où la cime touffue des arbres nous couvrait de son ombre ; mais, dans cette forêt, je ne revois pas son maître et le mien : ce lieu n'est plus que de la vile terre ; c'est lui qui en faisait le prix. J'ai reconnu les herbes du gazon que je me souviens d'avoir foulé ; les plantes, que notre poids avait courbées, l'étaient encore. Je m'y suis reposée, et j'ai touché dans ce lieu la place où tu étais ; l'herbe, naguère témoin de mes plaisirs, a été humectée de mes larmes. Il semble même que les rameaux aient, pour pleurer, laissé pendre leur feuillage ; aucun oiseau n'y fait entendre son doux ramage. Seul, celui de Daulis, mère éplorée, qui se vengea cruellement de son époux, a des chants pour Itys l'Ismarien : cet oiseau chante Itys, et Sapho son amour jusqu'à présent dédaigné ; le reste fait silence comme au milieu de la nuit.

Il est une source sacrée, plus limpide que le cristal le plus pur ; on pense qu'une divinité y préside ; l'aquatique alisier étend ses rameaux au-dessus d'elle, et forme à lui seul un bois ; un tendre gazon y tapisse la terre : là, comme je reposais, toute en larmes, mes membres fatigués, une naïade vient se présenter à mes yeux ; elle se présente et dit :

« Puisque tu brûles d'un feu qui n'est point partagé, il te faut aller vers les rives d'Ambracie. Phébus, du haut de son

temple, y voit la mer dans toute son étendue ; les peuples la nomment mer d'Actium et de Leucade : c'est de là que s'est précipité Deucalion, brûlant d'amour pour Pyrrha ; et les eaux soutinrent et respectèrent son corps ; soudain l'amour disparaît, et fuit le cœur, devenu insensible, de celui que reçoivent les ondes ; Deucalion fut délivré du feu qui le dévorait. Telle est la propriété de ces flots : dirige-toi promptement vers le sommet de Leucade, et ne crains pas de te précipiter de ce rocher. »

Dès que j'eus reçu d'elle cet avis, je cessai de l'entendre et de la voir ; je me levai tout effrayée, et mes yeux, gros de larmes, ne purent les contenir. Oui, nymphe, je t'obéirai, et j'irai chercher le rocher que tu m'as indiqué : loin de moi la crainte, dont triomphait un fol amour. Mon sort, quoi qu'il arrive, sera plus doux que maintenant. Air, soutiens-moi : le poids de mon corps est léger. Et toi, tendre Amour, étends sur moi tes ailes pendant ma chute ; que ma mort ne soit pas le crime des eaux de Leucade. Alors je consacrerai, comme un don, à Phébus ma lyre que je tiens de lui ; et au-dessous d'elle sera gravée cette inscription :

Sapho, poète reconnaissante envers toi, Phébus, ta consacré sa lyre : elle convient à mes doigts, elle convient aux tiens.

Mais, pourquoi m'envoyer sur les côtes d'Actium, infortunée que je suis ! lorsque tu peux ramener près de moi tes pas fugitifs ? Tu peux, pour me guérir, plus que les ondes de Leucade ; par ta beauté, par ce bienfait, tu seras pour moi Phébus. Veux-tu, plus cruel que tes rochers et que les ondes, veux-tu, si je meurs, t'enorgueillir de mon trépas ! Que mon cœur, hélas ! n'est-il uni au tien, plutôt que d'être précipité du haut des rochers ? C'est ce cœur, ô Phaon ! que tu avais coutume de vanter, et dont l'esprit te charma tant de fois. Je voudrais maintenant être éloquente : la douleur est un obstacle à l'art, et mes malheurs compriment tout mon génie : mes forces d'autrefois ne

me soutiennent plus dans mes poétiques chants ; la douleur impose silence à mon luth, la douleur rend muette ma lyre.

Femmes de la maritime Lesbos, soit vierges, soit épouses, femmes de Lesbos, dont la lyre éolienne a célébré les noms, femmes de Lesbos, dont l'amour a fait mon déshonneur, cessez de venir en foule à mes chants : Phaon m'a ravi tout ce qui vous charmait naguère... Malheureuse ! j'allais presque l'appeler mon amant ! Faites qu'il revienne ; avec lui reviendra aussi votre poète : c'est lui qui donne, c'est lui qui retire les forces à mon esprit.

Mais pourquoi ces prières ? Son cœur sauvage en peut-il être ému ? N'est-il pas insensible, et les zéphyrs n'emportent-ils pas mes inutiles paroles ? Ainsi qu'ils les emportent, je voudrais qu'ils ramenassent tes voiles : si tu savais aimer, voilà, tardif amant, ce qu'il te fallait faire. Mais si tu reviens, si l'on prépare pour ton vaisseau les offrandes votives, pourquoi, par des délais, déchirer mon cœur ? Quitte le rivage : Vénus, fille de la mer, ouvre la mer aux amants ; les vents favoriseront ta course : seulement, quitte le rivage. Cupidon, assis à la poupe, tiendra lui-même le gouvernail ; lui-même, de sa main délicate, saura donner ou retirer les voiles. Mais si tu te plais à fuir au loin la pélagienne Sapho (et tu ne saurais trouver de justes motifs pour t'éloigner de moi), qu'au moins une lettre cruelle le dise à une infortunée, afin que j'éprouve le fatal effet des ondes de Leucade.

ÉPÎTRE XVI
PÂRIS À HÉLÈNE

Le fils de Priam t'envoie, fille de Léda, un salut qu'il attend de toi, que tu peux seule lui donner. Dois-je parler ? ou bien ma flamme, qui est connue, a-t-elle encore besoin de se déclarer, et mon amour s'est-il déjà manifesté plus que je ne voudrais ? J'aimerais mieux qu'il restât caché, jusqu'à ce qu'il me soit accordé des jours de bonheur, sans mélange de crainte.

Mais je dissimule mal : qui pourrait en effet cacher un feu que trahit toujours sa propre lumière ? Si tu attends toutefois que la parole te confirme la vérité, je brûle : tu vois ma passion dans ce mot qui te la révèle. Pardonne, je t'en conjure, à cet aveu, et ne lis pas ce qui suit d'un air sévère, mais avec celui qui sied à ta beauté.

Il m'est doux d'espérer que, puisque tu as relu ma lettre, tu pourras aussi me recevoir comme elle. Ratifie cet espoir, et que la mère de l'Amour, qui m'a conseillé ce voyage, ne t'ait pas en vain promise à mes vœux. Car, afin que tes torts ne viennent pas d'ignorance, c'est un avertissement divin qui m'amène, et une déesse puissante préside à mon entreprise. Le prix que je sollicite est grand, je le sais, mais il m'est dû : Cythérée t'a promise à ma couche. Parti du rivage de Sigée, sous un tel guide, j'ai, sur la nef de Phéréclès, parcouru, à travers les vastes mers, des routes périlleuses. C'est à elle que je dus une brise complaisante et des vents propices : la mer est son empire, comme elle fut son berceau. Qu'elle persiste, et qu'elle seconde comme ceux de la mer, les mouvements de mon cœur ; qu'elle fasse arriver mes vœux au port où ils tendent.

Cette flamme, je l'ai apportée, je ne l'ai pas trouvée ici ; c'est elle qui m'a fait entreprendre un si long voyage. Car ce n'est ni la furie d'une tempête ni une erreur de route qui nous a fait aborder à ce rivage : la terre de Ténare était celle où se dirigeait ma flotte. Ne crois pas que je fende les mers avec un vaisseau chargé de marchandises (que les dieux me conservent seulement les richesses que je possède !) Je ne viens pas non plus, comme observateur, visiter les villes grecques : celles de ma patrie sont plus opulentes. C'est toi que je viens chercher, toi que la blonde Vénus a promise à ma flamme ; je t'ai désirée avant de te connaître : ton visage, mon imagination me l'a montré avant mes yeux ; la renommée fut la première qui me révéla tes traits.

Atteint par les traits rapides d'un arc éloigné, il n'est cependant pas étonnant que j'aime ; je le dois. Tel fut l'arrêt du destin ; tu tenterais en vain de le changer ; un récit véridique et fidèle te l'apprendra. J'étais encore, par un retard de la délivrance, retenu dans les flancs de ma mère ; déjà ils allaient être allégés du poids qui les chargeait. Il lui sembla, dans les apparitions d'un songe, qu'il sortait de son sein une immense torche enflammée. Elle se lève épouvantée, et raconte l'effrayante vision de la sombre nuit au vieux Priam, qui en transmet aux devins le récit. Les devins déclarent qu'Ilion sera embrasé par le feu de Pâris. Cette flamme fut, comme elle l'est aujourd'hui, celle de mon cœur. Ma beauté et ma force d'âme étaient déjà, bien que je parusse sorti des rangs du peuple, l'indice de ma noblesse cachée.

Il est, dans les vallons boisés de l'Ida, un lieu solitaire, et planté de sapins et d'yeuses, où ne vont paître ni la paisible brebis, ni la chèvre amante des rochers, ni le bœuf paresseux au mufle épais. De là, du haut d'un arbre, j'étendais mes regards sur les remparts de Troie, sur ses demeures superbes et sur la mer. Tout à coup il me sembla que la terre tremblait, foulée par des pas : ce que je vais dire est vrai, quoique à peine vraisemblable. Devant mes yeux s'arrête, porté sur des ailes rapides, le

petit-fils du grand Atlas et de Pléione (il m'a été permis de le voir ; qu'il me soit permis de rapporter ce que j'ai vu) ; dans la main du dieu était sa verge d'or. Trois déesses, Vénus, Pallas et Junon, posèrent à la fois sur le gazon leurs pieds délicats. Je restai interdit, et l'effroi dont je fus glacé hérissa ma chevelure.

« Bannis tes alarmes, me dit alors le messager ailé ; tu es l'arbitre de la beauté ; mets fin au débat des déesses ; dis laquelle efface en beauté les deux autres. »

Pour m'interdire tout refus, il commande au nom de Jupiter, et s'élève soudain jusqu'aux astres par la route éthérée. Mon âme se rassure ; la hardiesse me vient aussitôt, et mes yeux ne craignent pas d'examiner chacune d'elles. Toutes étaient dignes de la victoire, et je craignais, comme juge, que toutes elles ne pussent la remporter. Déjà cependant l'une d'elles me plaisait davantage ; c'était, sache-le, la déesse qui inspire l'amour. Bientôt, tant elles brûlent de triompher, elles se hâtent d'influencer mon jugement par l'offre de dons magnifiques. L'épouse de Jupiter me promet un trône ; sa fille la valeur ; je doute moi-même si je veux être puissant ou courageux. Vénus me dit alors avec un doux sourire :

« Que ces présents, Pâris, ne te séduisent pas ; l'anxiété, la crainte les accompagnent. Je te donnerai, moi, qui tu pourras aimer ; la fille de la belle Léda, plus belle encore que sa mère, je la livre à tes baisers. »

Elle dit ; j'applaudis également au don qu'elle me fait, et à sa beauté ; et elle remonte d'un pied victorieux vers le ciel.

Cependant mes destinées étant, je pense, devenues prospères, je suis, à des signes certains, reconnu pour un royal enfant. Ma famille, joyeuse de revoir un fils après un long espace de temps, met, ainsi que Troie, ce jour au nombre de ses jours de fête. Comme je te désire aujourd'hui, ainsi m'ont désiré des jeu-

nes filles ; tu peux posséder seule celui que tant d'autres ont aimé. Ce ne furent pas seulement des filles de rois et de chefs, qui me recherchèrent ; je fus aussi pour les nymphes un objet d'amour et de soucis. Dans quelle ville aurais-je à admirer un plus beau visage que celui d'Énone ? Après toi, Priam n'aurait pas eu de belle-fille plus digne de lui. Mais je n'ai que du dédain pour toutes ces beautés, depuis que je nourris l'espoir de t'avoir pour épouse, fille de Tyndare. C'est toi que voyaient mes yeux pendant la veille, mon imagination pendant la nuit, lorsque les paupières cèdent au sommeil paisible qui les vient clore. Que feras-tu présente, puisque, encore inconnue à mes yeux, tu me plaisais déjà ? Je brûlais, bien que le feu fût loin de moi.

Je n'ai pu garder plus longtemps l'espoir d'un bien qui m'est dû, sans faire franchir à mes vœux la route azurée des ondes. Les pins des campagnes de Troie tombent sous la hache phrygienne ; et avec eux tous les arbres utiles sur le mobile élément. Les cimes du Gargare sont dépouillées de leurs vastes forêts, et le sommet de l'Ida me fournit des poutres sans nombre. On fait fléchir les chênes destinés à la construction des vaisseaux rapides, et la carène courbée est garnie de ses flancs. On place ensuite les antennes et les voiles, qui pendent le long des mâts ; la poupe arrondie est ornée de dieux peints ; sur le vaisseau qui me porte, se fait voir, avec le petit Cupidon qui l'accompagne, l'image de la déesse, caution de l'hymen qu'elle m'a promis. Quand on eut mis la dernière main à la confection de la flotte, elle reçut aussitôt l'ordre de sillonner les ondes égéennes. Mon père, ma mère, opposent leurs prières à mes vœux, et leur voix me retient près de la route que je voulais m'ouvrir. Ma sœur Cassandre accourt, les cheveux épars, au moment où déjà nos vaisseaux allaient mettre à la voile :

« Où vas-tu ? s'écrie-t-elle ; tu rapporteras un incendie avec toi : tu ignores quel vaste embrasement tu vas chercher à travers ces flots. »

Elle prophétisa vrai : j'ai trouvé les feux qu'elle m'a prédits ; un amour effréné brûle en mon tendre cœur.

Je m'éloigne du port, et, à la faveur des vents qui me poussent, j'aborde sur tes rivages, nymphe de l'Œbalie. Ton époux me reçoit comme son hôte : ainsi l'avait encore arrêté la volonté suprême des dieux. Il me fait voir lui-même ce que Lacédémone entière offre de beau à voir et de rare ; mais je n'aspirais qu'à contempler tes charmes tant vantés, et mes yeux ne trouvaient plus rien qui les pût captiver. Je t'aperçus, je restai ravi ; et, dans mon admiration, je sentis naître au fond de mes entrailles le feu d'une passion nouvelle ; elle avait, autant que je m'en souviens, des traits semblables aux tiens, la déesse de Cythère, lorsqu'elle vint se soumettre à mon jugement. Si tu te fusses aussi présentée dans cette lutte, je ne sais si Vénus eût obtenu la palme. Aussi la renommée t'a-t-elle célébrée au loin ; aussi tes charmes ne sont-ils ignorés dans aucune région. Nulle part dans la Phrygie, et depuis les contrées qui voient se lever le soleil, il n'est de femme qui doive à ses attraits un nom égal au tien. M'en croiras-tu ? Oui, ta gloire est au-dessous de la réalité ; la renommée est presque calomnieuse sur ta beauté. Je trouve ici plus qu'elle n'avait promis, et ta gloire est vaincue par son objet même.

Aussi fut-elle légitime la flamme de Thésée, qui connaissait tous tes charmes, tu parus à ce héros une conquête digne de lui, lorsque, selon la coutume de ta nation, tu t'exerças nue au jeu de la brillante palestre, et que, femme, tu te mêlas aux hommes nus comme toi. Il t'enleva, et je l'en applaudis ; je m'étonne qu'il t'ait jamais rendue : un larcin aussi précieux, il devait le garder toujours. On eût retranché cette tête de mon cou sanglant, avant de t'enlever à ma couche. Que mes mains consentent jamais à te quitter ! Que je souffre qu'on t'arrache de mon sein, moi vivant ! S'il eût fallu te rendre, j'eusse du moins auparavant conquis sur toi quelque droit ; Vénus ne m'eût pas vu rester entièrement

oisif ; je t'eusse ravi ou ta virginité ou ce que l'on pouvait te ravir sans y porter atteinte.

Livre-toi seulement, et tu apprendras quelle est la constance de Pâris. La flamme seule du bûcher verra finir ma flamme. Je t'ai préférée aux royaumes que m'a promis naguère la sœur et l'épouse puissante de Jupiter ; afin de pouvoir enlacer mes bras à ton cou, j'ai dédaigné le don de la valeur que me faisait Pallas. Je n'en ai point de regret, et je ne croirai jamais avoir fait un choix insensé. Mon âme, ferme dans ses vœux, y persiste encore. Seulement ne permets pas que mon espérance soit vaine, je t'en conjure, ô digne objet de tant de soins et de poursuites. L'hymen que je désire ne fera pas dégénérer ta noble famille, et tu ne rougiras pas, crois-moi, en devenant mon épouse. Tu trouveras dans ma race, si tu la veux connaître, une Pléiade et Jupiter, sans parler de mes ancêtres intermédiaires. Mon père tient le sceptre de l'Asie, région fortunée que nulle autre n'égale, et dont on peut à peine parcourir l'étendue immense. Tu verras d'innombrables cités et des palais dorés, et des temples qui te paraîtront dignes de leurs dieux. Tu verras Ilion et ses remparts que flanquent des superbes tours, et qu'éleva la lyre harmonieuse de Phébus. Te parlerai-je de la foule et du nombre des habitants qu'on y voit ? À peine cette terre peut-elle porter le peuple qui l'habite. Les femmes troyennes accourront à ta rencontre en troupes épaisses : notre palais ne pourra contenir les filles de la Phrygie. Oh ! que de fois tu diras : « Combien notre Achaïe est pauvre ! » Une seule maison, une seule, possèdera les richesses d'une ville.

Ce n'est pas que j'aie le droit de mépriser votre Sparte : la terre où tu es née est heureuse à mes yeux. Mais Sparte est parcimonieuse ; tu es digne, toi, d'être richement vêtue : cette terre ne convient pas à une telle beauté. Il faut faire servir à tes charmes et les plus magnifiques parures renouvelées sans fin, et ce que le luxe peut inventer de raffinements. Quand tu vois l'opulence qu'étalent les hommes de notre nation, quelle crois-tu que

doive être celle des femmes dardaniennes ? Seulement, montre-toi facile à mes vœux : fille des campagnes de Thérapné, ne dédaigne pas un époux phrygien. Il était phrygien et issu de notre sang, celui qui, maintenant mêlé aux dieux, leur verse le nectar dont ils s'abreuvent. Il était Phrygien, l'époux de l'Aurore ; elle l'enleva cependant, la déesse qui marque à la nuit le terme de sa carrière. Il était Phrygien aussi cet Anchise, auprès duquel la mère des légers amours aimait à se reposer sur le sommet de l'Ida.

Je ne pense pas non plus que Ménélas, si tu compares nos traits et notre âge, puisse, à ton jugement, m'être préféré. Je ne te donnerai certes pas un beau-père qui fasse fuir le brillant flambeau du soleil, qui en contraigne les coursiers effrayés à se détourner d'un festin ; Priam n'a pas un père ensanglanté du meurtre de son beau-père, et qui ait marqué d'un crime les ondes de Myrtos. Notre aïeul ne poursuit pas des fruits dans celles du Styx, et ne cherche pas de l'eau dans le sein même des eaux. Qu'importe cependant si leur descendant te possède, si dans cette famille Jupiter est forcé de porter le nom de beau-père ?

Ô crime ! Cet indigne époux te presse des nuits entières dans ses bras, et jouit de tes faveurs. Moi, hélas ! je ne puis t'apercevoir que quand la table vient d'être enfin dressée ; et encore combien ce moment m'apporte-t-il d'angoisses ! Puissent mes ennemis assister à des repas tels que ceux que je subis souvent, lorsque le vin est servi ! Je maudis cette hospitalité, lorsque, sous mes yeux, il passe autour de ton cou ses bras grossiers. La jalousie me déchire, faut-il tout dire enfin, lorsque, couvrant ton corps, il le réchauffe sous son vêtement. Quand vous vous donniez, en ma présence, de tendres baisers, je prenais ma coupe, et la plaçais devant mes yeux. Je les baisse, lorsqu'il te tient étroitement serrée ; et les aliments s'accumulent lentement dans ma bouche qui les refuse. Souvent j'ai poussé des soupirs, et j'ai remarqué qu'à ces soupirs tu ne retenais pas un rire folâtre. Souvent j'ai voulu éteindre dans le vin mon ar-

deur ; mais elle ne faisait que s'accroître, et mon ivresse était du feu dans du feu. Pour n'être pas témoin de maintes caresses, je détourne et baisse la tête ; mais tu rappelles aussitôt mes regards. Que faire ? je l'ignore ; ce spectacle est pour moi un tourment ; mais un tourment plus grand encore serait d'être banni de ta présence. Autant que me le permettent mes forces, je tâche de cacher cette frénésie, mais il est cependant visible, cet amour que je veux dissimuler.

Non, je ne t'en impose point : tu connais ma blessure, tu la connais, et plût au ciel qu'elle ne fût connue que de toi ! Ah ! que de fois, près de verser des larmes, j'ai détourné la vue, de peur qu'il ne me demandât la cause de mes pleurs ! Ah ! que de fois, après avoir vidé ma coupe, j'ai raconté les amours de jeunes cœurs, en tournant, à chaque mot, mon visage vers le tien ! C'était moi que je désignais sous un nom supposé ; j'étais, si tu l'ignores, j'étais moi-même l'amant véritable. Bien plus, afin de pouvoir employer des termes plus passionnés, j'ai plus d'une fois simulé l'ivresse. La tunique flottante laissa, il m'en souvient, ton sein à découvert, et livra à mes yeux un accès vers ce sein nu, ce sein plus blanc que la neige éclatante, que le lait, et que Jupiter lorsqu'il embrassa ta mère. Tandis que je m'extasie à cette vue, l'anse arrondie de la coupe que je tenais par hasard s'échappe de mes doigts. Si tu donnais à ta fille un baiser, soudain je le prenais avec bonheur sur la bouche de la pure Hermione. Tantôt mollement couché, je chantais les antiques amours ; tantôt j'empruntais au geste son mystérieux langage. J'ai osé dernièrement adresser de douces paroles à tes premières compagnes, Clymène et Ethra. Elles ne me parlèrent que de leurs craintes, et me laissèrent au milieu de mes pressantes prières.

Oh ! que les dieux, t'offrant pour prix d'une lutte solennelle, ne t'ont-ils promise à la couche du vainqueur ! Comme Hippomène emporta pour prix de la course la fille de Schœné, comme Hippodamie passa dans les bras d'un Phrygien, comme

le fougueux Alcide brisa les cornes d'Achéloüs, quand il aspira, ô Déjanire, à tes faveurs, mon audace eût, aux mêmes conditions, produit des hauts faits, et tu saurais être pour moi le gage d'une victoire difficile. Il ne me reste plus maintenant, belle Hélène, qu'à te supplier, qu'à embrasser tes genoux, si tu y consens. Ô toi ! l'honneur, ô toi ! aujourd'hui la gloire des deux jumeaux ! Ô toi ! digne d'avoir Jupiter pour époux, si tu n'étais la fille de Jupiter ! Ou le port de Sigée me reverra avec toi mon épouse ou, exilé sur la terre de Ténare, j'y serai enseveli. Le trait n'a pas légèrement effleuré ma poitrine ; la blessure a pénétré jusqu'à mes os. C'était, je me le rappelle, une flèche céleste qui devait me percer ; cette prédiction de ma sœur s'est vérifiée. Garde-toi, Hélène, de mépriser un amour qu'autorisent les destins ; et puissent, à ce prix, les dieux exaucer tes vœux !

Beaucoup de choses me viennent à la pensée ; mais pour que notre bouche en ait plus à dire, reçois-moi dans ta couche pendant le silence de la nuit. La pudeur et la crainte t'empêchent-elles de profaner l'amour conjugal, et de violer les chastes droits d'une union légitime ? Ah ! dans ta simplicité que j'ai presque appelée grossière, penses-tu, Hélène, que ta beauté puisse ne pas faillir ? Il te faut cesser ou d'être belle ou d'être sévère. Une grande lutte est engagée entre la sagesse et la beauté. Ces larcins charment Jupiter ; ils charment la blonde Vénus. Ces larcins ne t'ont-ils pas d'ailleurs donné pour père le maître des dieux ? Si le sang de tes ancêtres a quelque vertu, fille de Jupiter et de Léda, tu peux à peine demeurer chaste. Sois-le cependant alors que ma Troie te possédera ; ne sois, je t'en supplie, coupable que pour moi seul. Commettons maintenant une faute que le mariage expiera, si toutefois Vénus ne m'a pas fait une vaine promesse.

Mais ton époux t'y engage par sa conduite, sinon par ses discours, et il s'absente pour n'être pas un obstacle au furtif amour de son hôte. Il ne pouvait mieux choisir son temps pour

visiter le royaume de Crète. Ô merveilleuse pénétration de cet homme ! Il partit, et dit en s'éloignant :

« Prends soin à ma place, ô mon épouse ! de l'hôte phrygien, que je te confie. »

Tu négliges, je l'atteste, les recommandations de ton mari absent. Tu n'as aucun soin de ton hôte. Crois-tu donc, fille de Tyndare, que cet homme imprudent soit capable d'apprécier le mérite de ta beauté ? Tu t'abuses, il le méconnaît ; et il n'abandonnerait pas à un étranger, s'il y attachait un grand prix, le trésor qu'il possède. Que si ma voix, que si mon ardeur ne te peuvent déterminer, l'occasion qu'il nous offre nous oblige à en profiter. Nous serons insensés, nous le serons plus que lui, si nous laissons s'échapper une occasion si sûre. C'est presque de ses mains qu'il te présente un amant ; profite de la simplicité d'un époux qui m'a confié à toi.

Tu reposes seule dans un lit solitaire, pendant la longueur des nuits ; seul aussi je repose dans ma couche solitaire. Que des joies communes nous unissent l'un à l'autre : cette nuit-là sera plus belle que le jour à son midi. Alors je jurerai par les divinités qu'il te plaira, et je me lierai par le serment solennel que tu m'auras dicté. Alors, si ma confiance n'est pas trompeuse, j'obtiendrai que tu viennes dans mon royaume. Si la pudeur et la crainte te retiennent, ce n'est pas toi qui paraîtras m'avoir suivi ; je serai coupable sans toi de cet attentat : car j'imiterai le fils d'Égée et tes frères ; tu ne peux te rendre à un exemple qui te touche de plus près. Tu fus enlevée par Thésée ; les deux filles de Leucippe le furent par eux ; je serai le quatrième exemple que l'on citera. La flotte troyenne est prête ; elle est garnie d'armes et d'hommes ; la rame et le vent vont bientôt en accélérer la course. Tu traverseras, comme une reine puissante, les cités dardaniennes, et les peuples croiront voir une divinité nouvelle. Partout où se porteront tes pas, la flamme exhalera le cinnamome, et la victime fera retentir, en tombant, la terre ensan-

glantée. Mon père et mes frères, mes sœurs et ma mère, toutes les femmes d'Ilion, et Troie tout entière, t'offriront des présents. Je te découvre, hélas ! à peine une faible partie de l'avenir : tu recueilleras plus d'hommages que ne t'en prédit ma lettre.

Ne crains pas, une fois ravie, que de terribles guerres nous poursuivent, et que la vaste Grèce arme contre nous ses forces. De tant de femmes qui se sont vues enlever, laquelle réclama-t-on les armes à la main ? Crois-moi, ce projet t'inspire de vaines alarmes. Les Thraces, sous la conduite de Murée, enlevèrent la fille d'Érechtée ; et les rivages bistoniens restèrent à l'abri de la guerre. Jason de Pagase emmena sur son vaisseau, invention nouvelle, la jeune fille du Phase ; et le sol thessalien ne fut pas en butte aux attaques de Colchos. Thésée, qui t'enleva, avait enlevé aussi la fille de Minos ; Minos cependant n'appela pas les Crétois aux armes. La terreur, dans ces circonstances, est d'ordinaire plus grande que le péril ; et ce qu'on se plaît à craindre, on rougit de l'avoir craint.

Toutefois, suppose, si tu le veux, qu'une guerre formidable s'élève ; j'ai quelque force, et mes traits sont mortels. L'opulence de l'Asie ne le cède pas à celle de vos contrées ; elle est riche en hommes, riche en coursiers. Ménélas, ce fils d'Atrée, n'aura pas plus de valeur que Pâris, et ne peut lui être préféré sous les armes. Presque enfant, j'ai enlevé leurs troupeaux à des ennemis que j'avais immolés, et je dois à ces hauts faits le nom que je porte. Presque enfant, j'ai, dans divers combats, vaincu de jeunes hommes, au nombre desquels étaient Ilionée et Déiphobe. Et ne pense pas que je ne sois redoutable que de près : ma flèche atteint le but qui lui est assigné. Peux-tu lui accorder des débuts et des exploits pareils ? Peux-tu attribuer au fils d'Atrée un art égal au mien ? Et quand tu lui donnerais tort, lui donneras-tu Hector pour frère, Hector qui seul tient lieu d'une armée ? Tu ne sais ni ce que je vaux ni ce que peut ma force ; tu ignores à quel époux tu dois être unie.

Ainsi, ou tu ne seras pas réclamée par un tumultueux armement, ou l'armée des Grecs devra céder à la nôtre. Je n'hésiterais pas cependant à porter le poids de la guerre pour une épouse aussi précieuse ; de grandes récompenses sont l'aiguillon des luttes. Et toi, si le monde entier se dispute ta conquête, tu acquerras dans la postérité un nom immortel. Seulement, espère et ne crains pas ; et, quittant ce séjour avec la faveur des dieux, exige en pleine assurance l'accomplissement des mes promesses.

ÉPÎTRE XVII
HÉLÈNE À PÂRIS

Maintenant que ta lettre a souillé mes yeux, je croirais n'avoir qu'un faible mérite en n'y répondant pas. Étranger ici, tu as osé, au mépris des droits de l'hospitalité, tenter la foi d'une épouse légitime ! C'est donc pour cela que tu as traversé des mers orageuses, et que la terre de Ténare t'a reçu dans son port ? Notre palais, quoique tu vinsses d'un lointain pays, n'a pas tenu ses portes fermées devant toi ; était-ce pour que l'outrage fût la récompense d'un si grand bienfait ? En y entrant ainsi, étais-tu un hôte ou un ennemi ? Je ne doute pas que ces reproches, tout justes qu'ils soient, ne te paraissent de ridicules discours. Qu'ils soient ainsi jugés, j'y consens, pourvu que je n'oublie pas la pudeur, et que ma vie soit une suite de jours sans tache. Si mon visage hypocrite ne prend pas un air triste, si, dans un maintien immobile, je ne fais pas voir un front dur et farouche, je n'en ai pas moins une réputation pure ; jusqu'ici j'ai vécu sans crime, et nul adultère ne tire vanité de moi.

J'en admire d'autant plus ta confiance en ton entreprise, et le motif qui a pu te donner l'espoir de partager ma couche. Quoi ! parce que le héros, petit-fils de Neptune, a porté sur moi des mains coupables, parce que j'ai été enlevée une fois, je parais digne de l'être deux !

Ce crime devenait le mien, si je me fusse laissé séduire. Quand je fus enlevée, qu'ai-je fait, sinon de ne le vouloir point ? Cependant, il n’a pas retiré de son attentat le fruit qu'il désirait ; excepté la peur, je suis revenue sans avoir rien éprouvé. Sa bouche téméraire m'a seulement dérobé quelques baisers, que je lui disputai ; il n'a de moi rien de plus. L'audace que tu montres ne se fût pas contentée de ces larcins. Grâce aux dieux, il ne t'a pas

ressemblé. Il m'a restituée intacte, et sa continence atténue sa faute ; ce jeune héros s'est évidemment repenti de son action. Thésée s'est repenti pour avoir dans Pâris un successeur ! Pour que mon nom ne cessât d'être dans toutes les bouches ! Cependant je n'en ai pas de courroux (comment en effet s'irriter contre quelqu'un qui vous aime ?), pourvu que l'amour dont tu te vantes soit sincère, car j'en doute encore ; non que la confiance me manque ou que mes traits ne me soient pas bien connus, mais parce que la crédulité porte d'ordinaire malheur aux jeunes filles, et que vos paroles passent pour mensongères.

Mais, dira-t-on, d'autres femmes succombent, et il est rare d'en voir de chastes. Et qui empêche que mon nom ne soit cité à côté de ces rares modèles ? Car la faiblesse de ma mère, dont l'exemple t'a paru propre à me pouvoir entraîner n'est que le résultat d'une erreur : ma mère se vit déçue par une image trompeuse : l'adultère s'était caché sous un plumage. Je ne pourrai, moi, si je succombe, alléguer mon ignorance ; il n'y aura pas de méprise pour colorer l'odieux de mon crime. L'erreur de ma mère est excusable, et l'auteur de sa faute la rachète. Où est le Jupiter qui fasse dire que j'aie été heureuse dans la mienne ?

Tu vantes ton origine, et tes aïeux, et ton nom royal ; ma famille a une illustration assez noble. Sans parler de Jupiter, le bisaïeul de mon beau-père, ni de toute la race de Tyndare et de Pélops, fils de Tantale, Léda, trompée par un cygne, me donna Jupiter pour père, lorsque, trop crédule, elle réchauffa dans son sein cet oiseau imposteur. Va, maintenant, rappelle à toute ta Phrygie l'origine de ta race, et Priam avec Laomédon son père. Je les révère, mais celui que tu es si glorieux d'avoir pour cinquième aïeul est le premier de mon sang. Bien que je croie à la puissance du sceptre de Troie, ta patrie, je ne regarde pas comme inférieur celui que je possède. S'il lui cède en richesses et en population, assurément le tien est barbare.

Ta lettre, riche en promesses, contient l'offre de si magnifiques présents qu'ils pourraient ébranler même des déesses ; mais, si je voulais franchir enfin les limites de la pudeur, tu ne pourrais, pour me rendre coupable, m'offrir de plus sûr attrait que toi-même. Ou je conserverai éternellement sans tache ma réputation ou je te préférerai à tes dons. Si je ne les méprise pas, c'est que des présents, dont tout le prix vient de celui qui les fait, sont toujours bien reçus. Ce qui me touche bien davantage, c'est que tu m'aimes, c'est que je suis la cause de tes peines, c'est que ton espérance a traversé de si vastes mers.

Les marques que tu donnes maintenant de ton amour audacieux, quand la table est dressée, ne m'échappent point, bien que je m'étudie à dissimuler. Tantôt tu me lances de passionnés et lascifs regards, dont les miens supportent à peine les importunités ; tantôt tu soupires ; tantôt tu prends la coupe qui est près de moi, et tu bois à l'endroit même où j'ai bu. Ah ! combien de fois ai-je remarqué les signes que me faisaient tes doigts, combien de fois ceux de ton sourcil qui avait, pour ainsi dire, son langage ! Souvent aussi j'ai craint que mon époux ne les vît, et j'ai rougi de ces intelligences trop peu cachées. Souvent, avec un léger mouvement de mes lèvres ou d'une bouche immobile j'ai dit : « Il n'a honte de rien !» et je ne me trompais pas. J'ai lu aussi sur le contour de la table, au-dessous de mon nom, j'ai lu, tracé avec du vin, le mot J'AIME. Cependant j'ai, d'un œil incrédule, refusé d'y croire. Hélas ! déjà j'ai appris qu'on pouvait parler de cette sorte.

Voilà, si j'avais dû succomber, les séductions qui me toucheraient : c'est à ces pièges que mon cœur pouvait se laisser prendre. Tu as aussi, je l'avoue, des traits d'une rare beauté, et une jeune fille peut bien vouloir de tes baisers. Qu'une autre devienne heureuse, sans être criminelle, plutôt qu'un amour étranger triomphe de ma pudeur. Apprends, à mon exemple, à pouvoir te priver de la beauté : il y a de la vertu à s'abstenir d'un bien qui nous plaît. Combien penses-tu qu'il y ait de jeunes gens

qui désirent ce que tu désires, sans cesser d'être sages ? Pâris est-il le seul qui ait des yeux ? Tu ne sais pas mieux voir ; mais ta témérité te fait oser davantage : ton cœur n'est pas plus tendre, mais ta bouche est moins timide. Je voudrais que tu fusses venu sur tes vaisseaux rapides, alors que mille prétendants aspiraient à ma main vierge encore. Si je t'avais vu, je t'eusse, entre mille, aimé le premier : mon époux lui-même pardonnera le choix que j'eusse fait. Tu es venu trop tard chercher des plaisirs qu'on a goûtés, qu'on t'a soustraits : ton espérance fut tardive : ce que tu demandes, un autre l'a obtenu. Bien que j'eusse souhaité de devenir, à Troie, ton épouse, ne crois pas cependant que Ménélas me possède contre mon gré. Cesse, je t'en supplie, d'ébranler par tes discours un faible cœur, et ne nuis pas à celle que tu dis aimer. Laisse-moi garder l'état où m'a placé la fortune, et ne remporte pas mon honneur en humiliant trophée.

Mais Vénus t'a promis cette conquête, lorsque, dans les profondes vallées de l'Ida, trois déesses se présentèrent nues à toi. L'une t'offrait la royauté ; l'autre la gloire du guerrier ; la troisième te dit : « La fille de Tyndare sera ton épouse. » J'ai peine à croire que des créatures célestes aient soumis leur beauté à ton arbitrage. Cela fût-il vrai, l'autre partie est certainement inventée, qui m'assigne et me donne comme le prix de ton jugement. Ce que je suis ne m'inspire pas assez de présomption pour me croire, sur la foi d'une déesse, le don le plus précieux. Il me suffit que ma beauté obtienne les suffrages des humains ; les louanges de Vénus me désignent à l'envie. Mais je n'infirme rien ; j'applaudis même à ces éloges : car pourquoi ma bouche nierait-elle ce qu'elle désire ? N'aie point de courroux, si je t'ai cru avec trop de peine : d'ordinaire, pour les grandes choses la foi vient lentement.

Ma première joie est donc d'avoir plu à Vénus ; la dernière de t'avoir paru la plus belle des récompenses, et de voir que tu n'as pas préféré, au bien que l'on te disait d'Hélène, les honneurs que t'offraient et Pallas et Junon. Ainsi, je suis pour toi la

valeur ? Je suis pour toi un noble royaume ? Mon cœur serait de fer, s'il n'en aimait pas un tel que le tien. Non, crois-moi, il n'est pas de fer, mais je refuse d'aimer celui que je pense à peine pouvoir être à moi. Pourquoi fendre avec le soc de la charrue le sable humide du rivage ? Pourquoi voudrais-je poursuivre l'espoir d'un bien que le sol même me dénie ? Je suis novice aux larcins de Vénus, et, les dieux m'en soient témoins, je ne me suis jouée d'un époux fidèle par aucun artifice. Maintenant même que je confie ces mots à des feuilles discrètes, cette lettre remplit un office nouveau pour moi. Heureux ceux à qui l'habitude vient en aide ! Pour moi, ignorante des choses, je soupçonne difficile la route du crime.

La crainte même est un mal : je suis déjà toute confuse, et je m'imagine que tous les yeux sont attachés sur les miens. Et je n'ai pas tort de le croire ; je suis en butte aux malins propos du peuple, et Éthra m'en a rapporté certaines paroles. Mais tout dissimule, à moins que tu ne préfères renoncer à moi. Que dis-je ? pourquoi y renoncerais-tu ? tu peux dissimuler. Que ton jeu soit caché ; l'absence de Ménélas me donne une liberté plus grande, mais non pas entière.

Il s'est vu forcé de partir loin d'ici ; la cause de ce subit voyage est grave et légitime. J'en ai du moins ainsi jugé. Comme il balançait à s'éloigner :

« Fais en sorte, lui dis-je, de revenir promptement. »

Charmé du présage, il me donne un baiser :

« Je confie à tes soins, me dit-il, et mon royaume, et mon palais, et l'hôte troyen. »

Je contins à peine mon rire ; et tandis que je m'efforçais de l'étouffer, je ne pus lui répondre que ces mots :

« Il en sera ainsi. »

Il a fait voile vers la Crète, secondé par les vents ; ne pense pas pour cela que tout te soit permis. Mon époux est loin de nous ; mais, absent, il veille encore sur moi ; ne sais-tu pas que les rois ont le bras long ? Ma renommée aussi m'est à charge ; car plus ta bouche persiste à me donner des louanges, plus il est fondé à craindre. La gloire dont je jouis maintenant, et qui fait ma joie, fait aussi mon malheur ; mieux eût valu que ma réputation eût provoqué des bruits injurieux. Ne sois pas surpris, parce qu'il s'est éloigné, qu'il m'ait ici laissée avec toi ; il m'a confiée à ma propre vertu, à l'honneur de ma vie. Il craignait, à cause de ma figure ; il s'est fié à cette vie ; et ma vertu le rassure en même temps que ma beauté t'alarme.

Tu m'engages à ne pas perdre une occasion qui s'offre d'elle-même, et à profiter de la complaisance d'un époux trop simple. Je le désire et je le crains : ma volonté est encore trop indécise, et mon cœur flotte au milieu du doute. Mon époux est loin de moi, et tu reposes sans épouse ; nous sommes réciproquement captivés, moi par tes charmes, toi par les miens. Les nuits sont longues, et déjà nos paroles nous ont unis. Tu es séduisant, hélas ! et nous habitons la même demeure. Que je périsse si tout ne m'invite pas à devenir coupable ! Je ne sais pourtant quelle crainte me retient encore.

Celle que tu as difficilement persuadée, que ne peux-tu facilement la contraindre ! C'est par la violence qu'il faudrait m'arracher mes scrupules. L'outrage est quelquefois utile à ceux qui l'ont essuyé ; aussi voudrais-je devenir forcément heureuse. Tandis qu'il est nouveau, combattons plutôt un amour qui commence ; un peu d'eau répandue sur une flamme récente suffit pour l'éteindre. L'amour n'est pas stable chez ceux qui ne sont que des hôtes ; il est errant comme eux, et lorsque vous comptez le plus sur sa constance, il n'est déjà plus. Témoin Hypsipyle, témoin la fille de Minos, toutes deux le jouet d'hy-

mens qui ne furent pas accomplis. Toi-même, après avoir longtemps aimé Énone, on dit, infidèle, que tu l'abandonnas. Tu ne le nies pas non plus, et je me suis, si tu l'ignores, enquise avec le plus grand soin de tout ce qui te regarde. Tu voudrais demeurer constant dans ton amour, que tu ne le pourrais même pas : déjà les Phrygiens déploient tes voiles. Tandis que tu t'entretiens avec moi, tandis que s'avance la nuit désirée, déjà souffle le vent qui te doit porter dans ta patrie. Tu abandonneras au milieu de leur cours des joies toutes nouvelles : avec les vents s'envolera notre amour.

Te suivrai-je comme tu me le conseilles ? Verrai-je Troie si vantée, et serai-je la bru du grand Laomédon ? Je ne méprise pas assez les louanges de la volage renommée, pour la laisser remplir ces contrées du bruit de ma honte. Que diront de moi et Sparte et toute l'Achaïe, et les nations de l'Asie, et ta Troie elle-même ? Que pensera de moi Priam ? Qu'en penseront et son épouse et tous tes frères, et les femmes dardaniennes ? Toi-même, comment pourras-tu espérer que je te sois fidèle, et ne pas trouver dans ton propre exemple des sujets d'inquiétude ? Tout étranger qui entrera dans le port d'Ilion sera pour toi le sujet d'une crainte soupçonneuse. Que de fois, dans ton courroux, me diras-tu : « Adultère ! » oubliant que mon crime est le tien ! Tu seras devenu à la fois et le censeur et l'auteur de ma faute. Ah ! puisse auparavant m'engloutir la terre !

Mais je jouirai de l'opulence troyenne et de soins qui feront mon bonheur ; je recevrai de plus riches présents qu'il ne m'en est promis ; on me donnera sans doute aussi et de la pourpre et de précieux tissus ; je me verrai riche d'énormes monceaux d'or ? Pardonne à mon aveu : tes présents n'ont pas encore assez de prix ; je ne sais quel charme me retient à cette terre. Quel bras, si l'on m'outrage, me pourra défendre sur les bords phrygiens ? Où trouver mes frères ? Où l'appui d'un père ? Jason promit tout à Médée, et la trompa ; en fut-elle moins rejetée de la demeure d'Éson ? Déshonorée, il n'y avait plus d'asile pour

elle auprès d'Æétès ; il n'y en avait plus auprès d'Ipséa, sa mère, de Chalciope, sa sœur. Je ne crains rien de semblable ; Médée aussi était sans crainte : un augure flatte souvent une espérance qui sera déçue. Les vaisseaux, maintenant battus par la tempête, on les a tous vus sortir du port sur une mer sans orage.

Ce qui m'effraie encore, c'est cette torche sanglante que ta mère crut mettre au monde avant le jour de l'enfantement. Je redoute aussi les avertissements des devins, qui annoncèrent, dit-on, que Troie périrait embrasée par la flamme des Grecs. Et comme Cythérée te favorise, parce qu'elle doit à ton arbitrage et son triomphe et un double trophée, je crains alors les deux autres déesses auxquelles ton jugement, si tu ne te glorifies pas en vain, fit perdre leur cause. Je ne doute pas non plus que, si je te suis, l'on ne prenne les armes. Hélas ! notre amour n'aura que des glaives autour de lui. Hippodamie d'Atrace n'a-t-elle pas forcé les guerriers d'Hémonie à déclarer aux centaures une guerre cruelle ? Et tu penses que Ménélas, et mes deux frères, et Tyndare soient lents à exercer une si juste vengeance ?

Tu me parles avec complaisance de tes preuves de courage ; mais ton visage contredit tes discours : ton corps fut formé pour Vénus plutôt que pour Mars. Qu'ils fassent la guerre, ceux qui ont la force en partage ; ton devoir, Pâris, est de toujours aimer. Dis à Hector, que tu me vantes, de combattre à ta place ; cherche dans d'autres combats des succès dignes de toi.

Je choisirais ce parti, si j'étais sage et un peu plus hardie ; c'est celui que choisira toute fille sensée. Et même, dépouillant toute honte, je le prendrai peut-être moi-même, et, vaincue avec le temps, je porterai tes chaînes. Tu demandes que nous puissions nous voir et nous parler en secret ; je sais ce que tu désires, et ce que tu appelles un entretien. Mais tu as trop de hâte, et ta moisson ne fait encore que de poindre. Puisse ce retard être favorable au vœu que tu formes !

Je m'arrête ; ma main déjà fatiguée termine ici cette épître, muette confidente des secrets de mon âme. Le reste, je pourrai te l'apprendre par Clymène et Éthra mes compagnes, qui sont toutes deux ma société et mon conseil.

ÉPÎTRE XVIII
LÉANDRE À HÉRO

Ton amant d'Abydos t'envoie le salut qu'il aimerait mieux te porter, fille de Sestos, si le courroux des mers s'apaisait. Si les dieux protègent et secondent mon amour, tes yeux regretteront d'avoir à lire cet écrit ; mais les dieux ne me sont pas favorables. Pourquoi, en effet, retardent-ils l'accomplissement de mes vœux, et ne permettent-ils point que je prenne à travers les îlots ma course accoutumée ? Le ciel, tu le vois, est plus noir que la poix ; et la mer, bouleversée par les vents, est à peine praticable pour les vaisseaux rapides. Un seul nautonier, homme audacieux, a quitté le port ; c'est lui qui te remet ma lettre. Je me serais aussi embarqué, si, au moment où il tranchait les liens de la proue, tout Abydos n'eût été en observation. Je ne pouvais, comme auparavant, échapper aux auteurs de mes jours ; l'amour que je voulais tenir caché ne fût pas resté secret. Aussitôt, écrivant ces lignes :

« Pars, heureuse lettre, m'écriai-je, elle te tiendra bientôt sa belle main ; peut-être aussi te touchera-t-elle du bout de ses lèvres, lorsque sa dent, aussi blanche que la neige, en voudra rompre les liens. »

Tels sont les mots que je prononce d'un faible son de voix ; le reste, ma main le confia à ces feuilles. Ah ! combien je préférerais, qu'au lieu d'écrire, elle pût nager, et qu'elle aidât, comme auparavant, à me porter sur les ondes ! Elle est sans doute plutôt faite pour battre les flots paisibles ; elle est cependant aussi l'interprète fidèle de mes sentiments.

Voilà sept nuits, espace plus long pour moi qu'une année, que bouillonnent et mugissent les eaux de la mer agitée. Si,

pendant toutes ces nuits, j'ai vu le sommeil calmer mes sens, que les ondes furieuses le soient longtemps encore. Assis sur un rocher, je regarde tristement le rivage où tu es ; et, mon corps ne pouvant s'y transporter, je m'y élance en esprit ; mes yeux, fixés vers ce point, aperçoivent ou croient apercevoir les fanaux qui veillent sur le sommet de la tour. Trois fois je déposai mon vêtement sur la plage aride ; trois fois je tentai de faire, nu, ce périlleux trajet ; la mer opposa son courroux à ma téméraire jeunesse, et lança contre mon visage, pendant que je nageais, des flots qui l'inondèrent.

Mais toi, le plus redoutable des vents impétueux, pourquoi as-tu ainsi résolu de me combattre ? C'est contre moi, si tu ne le sais pas, et non contre les mers, que s'exerce ta fureur. Que ferais-tu si l'amour ne t'était pas connu ? Malgré ta froidure, tu ne peux pas nier, cruel, qu'une Athénienne t'ait jadis embrasé de ses feux ? Si, au moment d'enlever celle qui fait ton bonheur, on eût voulu fermer devant toi la barrière des airs, comment l'eusses-tu souffert ? Épargne-moi, je t'en conjure ; modère et ralentis l'impétuosité de ton souffle ; qu'à ce prix le petit-fils d'Hippotas ne te commande rien qui t'attriste ! Vaine demande ! Mes prières n'obtiennent même de lui que des murmures, et les eaux, toujours battues, ne sont nulle part apaisées. Oh ! que Dédale ne peut-il me donner maintenant ses ailes audacieuses, quoique le rivage d'Icare soit près de ces lieux ! Je braverai tous les périls, pourvu seulement que je puisse élever dans les airs ce corps qui fut souvent balancé, suspendu sur les flots. Mais, tandis que les vents, que la mer, que tout s'oppose à mes désirs, mon esprit se retrace les premiers temps de nos furtives amours.

Lorsque commençait la nuit (ce souvenir m'est bien doux), ton amant quittait le foyer paternel. Bientôt, déposant mes vêtements, et toute crainte avec eux, j'agitais lentement mes bras dans l'humide élément. La lune semblait prêter à ma marche sa

tremblante clarté, et se faire la compagne officieuse de mes voyages. Levant mes yeux vers elle :

« Favorise-moi, lui disais-je, déesse aux blanches lueurs, et rappelle-toi les rochers de Latmos. Tu n'as pas, grâce à Endymion, un cœur insensible. Tourne, je t'en conjure, tes regards vers un amant discret. Déesse, tu descendis du ciel pour visiter un mortel ; si le langage de la vérité m'est permis, celle que je poursuis est elle-même une déesse. Sans parler de ses vertus, dignes d'une âme céleste, tant de grâces n'appartiennent véritablement qu'aux déesses. Nulle, hormis Vénus et toi, ne la surpasse en beauté ; n'en crois pas mes discours, et contemple-la toi-même. Autant les purs rayons dont brille ton disque argenté font céder à tes feux tous les astres ensemble, autant par sa beauté elle efface les plus belles. Si tu en doutes, tu n'as, déesse du Cynthe, que d'aveugles clartés. »

Après ces paroles ou d'autres qui en différaient peu, je me glissais, pendant la nuit, sur les eaux qui s'ouvraient devant moi. L'onde rayonnait de l'image réfléchie de la lune, et l'éclat de la nuit silencieuse la faisait ressembler au jour. Nul autre son, nul autre bruit ne frappait mes oreilles, que celui de l'eau séparée par mon corps. Les seuls alcyons, fidèles au souvenir de Céyx tant aimé, me semblaient murmurer je ne sais quelle douce plainte. Déjà la fatigue a gagné mes bras et mes épaules ; un vigoureux effort m'élève à la surface de l'eau. Dès que j'eus aperçu de loin le fanal :

« Là où brillent ces feux sont aussi les miens, m'écriai-je, et ce rivage possède la lumière de ma vie. »

Soudain mes bras fatigués recouvrent leurs forces, et l'onde me paraît plus molle qu'auparavant. Je ne sens point les glaces du froid abîme, grâce à l'amour qui embrase mon ardente poitrine. Plus j'avance, plus le rivage est proche, moins est grand l'espace qui m'en sépare encore, et plus je me hâte de le fran-

chir. Mais, quand je puis enfin être aperçu de toi, ta présence ajoute aussitôt à mon courage et me fait trouver de l'énergie. Alors aussi je m'efforce en nageant de plaire à ma maîtresse, et, je montre à tes yeux la vigueur de mes bras. Ta nourrice peut à peine t'empêcher de descendre vers la mer ; car je l'ai vue, tu ne m'en imposais pas. Elle ne peut faire cependant, quoiqu'elle retienne tes pas, que le premier flot ne vienne mouiller ton pied. Tu me reçois dans tes bras ; nous échangeons de voluptueux baisers, baisers, j'en atteste les dieux, dignes qu'on aille les chercher par delà les mers. Tu couvres mes épaules du manteau que tu as détaché des tiennes, et tu sèches ma chevelure que l'eau de la mer a trempée.

Le reste est un mystère que connaissent avec nous la nuit, la tour, et le flambeau qui me guide dans ma route à travers les ondes. Il n'est pas plus possible de compter les joies de cette nuit, que les algues de la mer Hellespontique. Plus était borné le temps accordé à nos secrets ébats, plus nous avons pris soin qu'il ne fût pas perdu. Déjà l'épouse de Tithon allait chasser la nuit devant elle ; déjà s'était levé Lucifer, avant-coureur de l'Aurore. Nous précipitons à l'envi et nous entassons des baisers hâtifs, et nous nous plaignons de la courte durée des nuits. Après ces délais, au triste avertissement de ta nourrice, je quitte la tour, me dirigeant vers le froid rivage. Je m'éloigne en pleurant, et je regagne la mer de la vierge, les regards attachés sur ma maîtresse, aussi longtemps qu'ils peuvent l'apercevoir.

La vérité mérite quelque confiance : si, lorsque je vais vers toi, je suis un nageur, il me semble, quand je reviens, que je suis un naufragé. Si tu m'en crois encore, la route, à mon départ, me paraît facile ; elle oppose à mon retour comme une montagne d'eau stagnante. C'est à regret, qui pourra le croire ? que je revois ma patrie. Oui, c'est à regret que je vis maintenant dans ma ville. Hélas ! pourquoi, puisque nos cœurs nous unissent, les ondes nous séparent-elles ? nous n'avons tous deux qu'une âme, pourquoi n'avons-nous pas qu'une patrie ? Ou que ta Sestos

m'adopte ou toi mon Abydos. Ton pays me plaît autant qu'à toi le mien. Pourquoi suis-je en proie à l'agitation, toutes les fois que la mer est agitée ? Pourquoi le vent, cet obstacle si léger, peut-il en devenir un pour moi ?

Déjà les dauphins, à la forme arrondie, n'ignorent plus nos amours, et je crois n'être pas inconnu aux hôtes de la mer. Déjà le sentier que je me creuse dans les ondes accoutumées offre une trace aussi battue que l'ornière foulée par des roues sans nombre. Je me plaignais autrefois de n'avoir pas d'autre chemin à suivre ; et je me plains aujourd'hui que les vents m'enlèvent jusqu'à cette ressource. Le choc furieux des flots blanchit la mer de la fille d'Athamas, et les vaisseaux sont à peine en sûreté dans le port où ils séjournent. Cette mer quand elle prit son nom de la vierge qui y fut engloutie, offrait sans doute un pareil spectacle. La catastrophe d'Hellé a valu à ces ondes une triste célébrité : c'est assez ; qu'elles m'épargnent ; elles doivent déjà leur nom à un crime.

Je porte envie à Phryxus qui se vit, à l'abri des dangers, porté sur une mer périlleuse par le bélier à la toison d'or. Je ne réclame point cependant le secours d'un animal ou d'un vaisseau, pourvu qu'on m'accorde des eaux que je puisse sillonner. Tout art m'est superflu ; qu'on me laisse seulement la faculté de nager, je serai passager, navire et pilote à la fois. Je ne me guide pas sur Hélicé ou sur l'Arcture, constellation qui sert aux Tyriens ; mon amour se soucie peu des astres que peuvent voir tous les yeux. Qu'un autre considère Andromède et sa couronne resplendissante, et l'Ourse de Parrhasie, qui brille dans un pôle glacé. Les beautés qu'aimèrent Persée, Jupiter, Bacchus, je ne les veux point pour guides dans ma route incertaine. Il est un autre flambeau, bien plus sûr pour moi, que ces astres ; mon amour, en se guidant à sa clarté, ne saurait rester dans les ténèbres. Je puis, en y fixant mes yeux, aller à Colchos, aux extrémités du royaume de Pont, et jusqu'aux lieux où parvint le vaisseau thessalien ; je pourrais même surpasser à la nage le jeune

Palémon, et celui dont une plante merveilleuse fit soudain un dieu.

Souvent, à force de se mouvoir, mes bras viennent à languir ; fatigués, ils se traînent à peine dans l'immensité des eaux. Si je leur dis : « Le prix de votre peine est beau ; bientôt je vous livrerai, pour appui, le cou de ma maîtresse ! » ils retrouvent aussitôt des forces, et tendent vers la récompense qui leur est promise, comme un prompt coursier de l'Élide qui a franchi la barrière. Fidèle à l'amour qui brûle en moi, c'est toi que je poursuis, jeune fille digne du ciel ; oui, digne du ciel : mais reste encore sur la terre ou dis quel chemin peut me conduire jusqu'au séjour des dieux.

Tu es près d'ici, et un malheureux amant jouit rarement de ta présence ; le trouble des flots se communique à son âme. À quoi me sert de n'être pas séparé de toi par une mer étendue ? Un si court trajet en est-il moins un obstacle pour moi ? Je ne sais si je n'aimerais pas mieux, relégué loin du monde entier, savoir à une immense distance et ma maîtresse et mon espoir avec elle. Plus tu es proche maintenant, plus est proche aussi la flamme qui me brûle ; je n'ai pas toujours la réalité, l'espérance me reste toujours. Je touche presque de la main ce que j'aime, tant j'en suis voisin ! mais c'est ce mot presque qui fait souvent couler mes larmes. N'est-ce pas vouloir saisir des fruits qui vous échappent sans cesse, et poursuivre de ses lèvres l'espoir d'une onde fugitive ? Je ne te posséderai donc jamais, que les eaux n'y consentent ; et toute tempête viendra me ravir mon bonheur ? Rien n'étant moins constant que le vent et les flots, mon espoir devra donc toujours dépendre et des flots et des vents ? Cependant l'orage dure encore. Que sera-ce, lorsque les Pléiades et le Bouvier et la Chèvre d'Olénus, conjurés contre moi, auront bouleversé les mers ? Ou je ne sais pas de quoi est capable un amour téméraire ou il me précipitera en aveugle dans les ondes.

Et ne crois pas que je m'engage ainsi pour un temps encore éloigné ; je ne tarderai pas à te donner un gage de ma promesse. Que la mer garde son courroux quelques nuits encore, et je tenterai d'en traverser les eaux menaçantes. Alors, ou je vivrai après le succès de mon heureuse audace ou la mort terminera les inquiétudes de mon amour. Puissé-je du moins être poussé près des lieux où tu vis ! Puissent mes membres naufragés aborder à ce port ! Car tu pleureras, tu daigneras toucher mon corps, et dire : « C'est moi qui ai causé sa mort. » Ce présage de mon trépas t'attriste sans doute, et cet endroit de ma lettre à blessé ton cœur.

Je finis, épargne-toi la plainte ; mais, pour que la mer mette un terme à son courroux, unis, de grâce, unis tes vœux aux miens. Il me suffit d'un peu de calme, pour me transporter près de toi ; lorsque j'aurai touché ton rivage, que la tempête continue. Là est le port qu'il faut à mon navire ; nulle anse ne convient mieux à ma poupe. Que Borée m'y emprisonne, il me sera doux d'y séjourner. Alors je deviendrai nageur paresseux, alors je deviendrai prudent. Je n'adresserai aucune plainte aux flots qui y restent sourds ; je n'accuserai pas la mer d'être impraticable pour qui la veut traverser à la nage. Que les vents et l'amour avec eux me retiennent dans tes bras, et que j'y trouve un double obstacle à mon départ.

Quand le permettra la tempête, je ferai usage des rames de mon corps ; seulement, tiens le fanal toujours en vue. Qu'à ma place, jusque-là, cette lettre passe avec toi la nuit : ce que je désire, c'est de n'être pas un moment sans la suivre.

ÉPÎTRE XIX
HÉRO À LÉANDRE

Le salut que tu m'as envoyé en paroles, que je puisse, Léandre, le recevoir en réalité ; viens. Tout retard me paraît bien long, qui diffère mon bonheur. Pardonne à mon aveu, j'aime avec violence. Un même feu nous embrase ; mes forces toutefois n'égalent bas les tiennes : les hommes sont doués, je le vois, d'une plus grande fermeté d'âme. Les jeunes filles ont l'esprit aussi faible que le corps. Je succomberai, si tu prolonges mon attente quelque temps encore. Pour vous, vous trouvez, soit dans la chasse, soit dans la culture de terres fertiles, des passe-temps agréables et variés.

Ce sont ou les affaires publiques qui vous retiennent, ou les prix disputés par de souples lutteurs ; ou bien vous dressez un coursier docile au frein. Tantôt vous prenez l'oiseau au lacet, et le poisson à l'hameçon ; et vous noyez les heures du soir dans un vin généreux.

Privée de ces distractions, le feu qui me consume fût-il moins vif, il ne me reste plus qu'à aimer. Je fais ce qui me reste, et j'ai pour toi, ô mon unique volupté, plus d'amour même que tu ne pourrais m'en rendre. Ou je m'entretiens de toi tout bas avec ma chère nourrice, et m'étonne du motif qui diffère ton départ ; ou, promenant mes regards sur la mer, je gourmande, presque dans les mêmes termes que toi, les flots qu'agite un vent odieux. Ou bien, quand l'onde courroucée a un peu ralenti sa fureur, je me plains que, pouvant venir, tu ne le veux cependant point. Et pendant que je profère ces plaintes, les yeux de ton amante se mouillent de larmes, qu'essuie le doigt tremblant de ma vieille confidente. Souvent je regarde si tes pas sont marqués sur le rivage, comme si le sable conservait les traces qui s'y

imprimèrent. Pour m'enquérir de toi ou pour t'écrire, je demande s'il est venu quelqu'un d'Abydos ou si quelqu'un s'y rend. Te dirai-je combien de baisers je donne aux vêtements que tu quittes, quand tu te prépares à traverser les ondes de Hellespont ?

Dès que la lumière a disparu, et que le retour désiré de la nuit a montré dans leur éclat les astres qui succèdent au jour, je me hâte de placer au sommet de la tour le vigilant fanal, dont la clarté doit guider ta route accoutumée. Déroulant alors la trame du fuseau mobile, nous charmons, par ces occupations de femme, les ennuis de l'attente. Veux-tu savoir le sujet de mes entretiens pendant un temps aussi long ? Je n'ai à la bouche que le nom de Léandre.

« Penses-tu donc, nourrice, que mon bonheur ait déjà quitté la maison, ou bien y veille-t-on encore, et craint-il ses parents ? Penses-tu qu'il dépouille déjà ses vêtements, que les dons onctueux de Pallas aient déjà coulé sur ses membres ? »

Celle-ci fait presque un signe affirmatif ; non qu'elle se soucie de mes baisers ; mais c'est que le sommeil surprend et fait hocher sa tête vieillie. Après quelques instants de silence :

« Il s'avance certainement déjà, lui dis-je, et ses bras s'agitent lentement dans les ondes qu'ils divisent. »

Puis, quand j'ai fait quelques points sur ma toile que j'ai reprise, je demande si tu peux être au milieu de ton voyage. Tantôt je regarde au loin ; tantôt, d'une voix timide, je prie les dieux de t'accorder un vent qui rende ton trajet facile. Quelquefois je prête aux voix lointaines une oreille avide ; et le moindre bruit de pas qui approchent, je crois que c'est celui des tiens.

Après avoir passé dans ces illusions la plus grande partie de la nuit, le sommeil vient furtivement fermer mes paupières

fatiguées. C'est peut-être à regret, cruel, mais c'est cependant avec moi que tu dors, et tu viens à mes côtés sans y vouloir venir. Il me semble en effet te voir nager près de moi, et sentir tes bras humides s'appuyer sur mes épaules. Puis, je te donne, comme d'habitude, des vêtements pour sécher tes membres, et je réchauffe ta poitrine sur mon sein qui la presse. Je passe bien d'autres plaisirs que doit taire une bouche modeste, qu'on se plaît à goûter et qu'on rougit de redire. Hélas ! cette félicité est aussi courte que trompeuse, car tu disparais toujours en même temps que le sommeil.

Oh ! amants pleins de désirs, unissons-nous par des liens plus solides, et que le charme de la fidélité ne manque pas à nos joies. Pourquoi ai-je passé dans le veuvage tant de froides nuits ? Pourquoi, tardif nageur, es-tu si souvent loin de moi ? La mer, j'en conviens, ne veut pas en ce moment qu'on la passe à la nage ; mais, la nuit dernière, le vent était plus doux. Pourquoi n'en as-tu pas profité ? Pourquoi craindre ce qui ne devait pas arriver ? Pourquoi as-tu laissé se dérober le chemin si sûr que t'offraient les flots mobiles ? Dût la fortune te rendre bientôt une occasion semblable, celle-là était la meilleure, parce qu'elle était la première. Mais l'aspect orageux de la mer avait subitement changé. Souvent, quand tu te hâtes, tu viens en moins de temps. Surpris ici par l'orage, tu n'aurais, je pense, aucun sujet de plainte ; dans mes bras, nulle tempête ne pourrait t'atteindre. Alors certainement j'entendrais, sans en être émue, les vents mugir, et je n'appellerais jamais de mes vœux le calme des eaux.

Qu'est-il donc arrivé, pour que tu sois plus en garde contre les ondes, et pour que tu redoutes maintenant cette mer qu'autrefois tu bravais ? Car je me souviens du temps où tu venais, quand elle était furieuse et menaçante, autant ou presque autant qu'elle l'est aujourd'hui. Je te criais alors :

« Oui, sois téméraire, sans que ton courage coûte des larmes à une malheureuse amante. »

D'où te vient cette crainte nouvelle ? Qu'est devenue ton audace ? Où est ce nageur intrépide qui affrontait les flots ? Mais non, sois plutôt ce que tu es que ce que tu fus alors, et traverse sans danger une mer paisible. Seulement, reste le même ; que je sois aimée ainsi que tu me l'écris, et que cette flamme ne devienne pas une froide cendre. Je crains moins les vents qui retardent mon bonheur, que de voir ton amour, semblable au vent, changer comme lui, que de savoir mon empire détruit, tes dangers estimés plus grands que le prix que tu en reçois, et ton amante regardée comme une récompense indigne de tes fatigues.

J'appréhende quelquefois que ma patrie ne me fasse tort, et d'être, comme une fille de la Thrace, jugée indigne d'un époux d'Abydos. Cependant, je puis tout supporter plus patiemment que l'idée qu'une rivale te captive et te retient, que d'autres bras que les miens entourent ton cou, et qu'un nouvel amour a mis fin au nôtre. Ah ! plutôt la mort que cette indigne blessure ; et que mes destinées s'accomplissent avant ton forfait. Ce n'est pas, si je parle ainsi, que tu m'aies, par quelque indice, fait pressentir cette cause de chagrin ni que des bruits récents aient éveillé mon inquiétude. Mais je crains tout : qui donc sut, dans l'amour, goûter la sécurité ? Le lieu où tu vis rend l'absence plus dangereuse aux amants. Heureuses les femmes que leur présence oblige à connaître les crimes réels, et empêche d'en redouter de chimériques ! Pour moi, un vain outrage peut m'émouvoir, autant que me tromper un véritable : l'une ou l'autre erreur me fait une aussi cruelle blessure. Oh ! puisses-tu venir ! Ou bien que ce soit le vent, ou ton père, mais point une femme, qui cause ce retard ! Si j'apprends que c'en est une, crois moi, je mourrai de douleur. Tu n'as qu'à être coupable, si tu veux mon trépas.

Mais non, tu ne le seras pas, et de vaines terreurs m'agitent. C'est la tempête envieuse qui s'oppose à ce que tu viennes.

Malheureuse ! avec quel bruit les vagues battent le rivage ! Quels nuages épais cachent et dérobent le ciel ! Peut-être est-ce la tendre mère d'Hellé qui vient verser sur sa fille engloutie le torrent de ses pleurs ; ou bien, une marâtre, changée en déesse des ondes, soulève-t-elle cette mer qui porte le nom de sa belle-fille, odieux pour elle ? Ces flots, je le vois, ne favorisent plus les jeunes filles. Ils ont englouti Hellé ; ils font aujourd'hui mon tourment. Cependant, au souvenir de tes feux, Neptune, tu ne devrais permettre aux vents de contrarier aucun amour, si l'on ne cite pas à tort parmi tes conquêtes, et Amymone, et Tyro, si vantée pour ses charmes, et la brillante Alcyone, et Circé, et la fille d'Alymone, et Méduse, avant que des serpents se mêlassent à sa chevelure, et la blonde Laodicée, et Céléno, admise au ciel, et d'autres dont je me souviens d'avoir lu les noms. Elles furent, ô Neptune ! et en plus grand nombre encore, chantées par les poètes, pour avoir pressé leur tendre sein contre ton sein. Pourquoi donc, après avoir éprouvé tant de fois le pouvoir de l'amour, nous fermer par des tempêtes la route accoutumée ?

Épargne-nous, dieu terrible, et livre tes combats sur une vaste mer. Le liquide espace qui sépare ces deux terres est étroit. Il convient à ta grandeur d'attaquer de grands vaisseaux ou de sévir contre des flottes entières. Il est honteux pour le dieu des mers d'effrayer un jeune amant qui nage ; ces eaux sont moins célèbres que celles du moindre étang. Il est à la vérité d'une noble et illustre origine ; mais il ne descend pas d'Ulysse, qui te fut suspect.

Conserve, dans ta clémence, deux existences à la fois : c'est lui qui nage ; mais mon espoir est, avec le corps de Léandre, suspendu sur les ondes.

Il a pétillé le flambeau qui éclaire ce que j'écris ; il a pétillé ; et ce signe est d'un favorable augure. Voilà que ma nourrice verse un vin pur sur une flamme propice :

« Demain, dit-elle, nous serons un de plus. »

Et elle a bu. Fais que nous soyons un de plus, en glissant sur les ondes enfin soumises, ô toi ! qui remplis mon cœur tout entier ! Rentre au camp, déserteur des drapeaux de l'Amour avec qui tu sers. Pourquoi mon corps occupe-t-il le milieu de ma couche ? Tu n'as rien à redouter ; Vénus elle-même favorisera ton audace ; et, fille de la mer, elle t'en aplanira les routes. J'ai voulu souvent m'élancer moi-même au sein des ondes ; mais ce détroit est plus sûr pour les hommes. Car, lorsqu'il porta Phryxus et la sœur de Phryxus, pourquoi la femme a-t-elle donné seule son nom à la vaste étendue de ces eaux ?

Peut-être crains-tu de voir le temps te manquer pour le retour, ou de ne pouvoir supporter le poids d'une double fatigue. Eh bien ! partis des deux rivages, réunissons-nous au milieu de cette mer ; donnons-nous, au-dessus des ondes, de mutuels baisers, et retournons ensuite chacun vers notre ville. Ce sera peu, mais plus que rien. Que ne puis-je oublier, ou la pudeur qui condamne au secret notre amour, ou un amour qui craint d'être connu ! Maintenant deux sentiments incompatibles, la passion et la décence, se combattent en moi. Je ne sais lequel suivre ; l'un est convenable, et l'autre plein d'attraits. Dès que Jason de Pagase fut entré à Colchos, il reçut sur son vaisseau rapide la fille du Phase, et l'enleva ; dès que l'adultère du mont Ida eut abordé à Lacédémone, il s'enfuit aussitôt avec sa proie ; et toi, l'objet que tu aimes, tu le quittes aussi souvent que tu le viens chercher ; et quand il n'y a sur la mer que des dangers pour les navires, toi, tu la traverses à la nage.

Cependant, ô jeune vainqueur des flots orageux ! brave les mers sans cesser de les craindre. Les ondes engloutissent les vaisseaux que l'art a construits ; penses-tu donc que tes bras soient plus puissants que des rames ? Ce que tu désires, Léandre, les matelots même le redoutent ; ils craignent de nager ; c'est, quand le vaisseau est brisé, la ressource qui reste. Malheu-

reuse ! je voudrais ne pas persuader quand j'exhorte. Que ton courage, je t'en prie, dédaigne mes conseils. Arrive toutefois au terme de ta course, et passe autour de mes épaules tes bras fatigués à battre les ondes. Mais je sens, chaque fois que je regarde la plaine azurée, je ne sais quel froid pénétrer mon cœur épouvanté.

Je ne suis pas moins troublée par le songe de la nuit d'hier, quoique j'en aie conjuré l'effet par mes sacrifices. Car, aux approches de l'aurore, lorsque déjà ma lampe était mourante, à l'heure où apparaissent d'ordinaire les songes véritables, le fuseau tomba de mes doigts languissants de sommeil, et j'appuyai ma tête sur mon coussin. Alors, il me sembla voir réellement, sur les ondes soulevées par le vent, un dauphin qui nageait. Lorsque le flot fut jeté sur le sable du rivage, l'onde et la vie l'abandonnèrent, hélas ! en même temps. Quel que soit ce présage, je crains ; et toi, ne ris pas de mes songes ; ne te confie qu'à une mer calme. Si tu n'épargnes point tes jours, épargne au moins ceux d'une jeune fille qui t'est chère, et qui ne vivra jamais que si tu vis. Cependant les ondes apaisées donnent l'espoir d'une trêve prochaine ; alors ouvre à ta poitrine une route facile et sûre. En attendant, et puisque tu ne peux encore traverser la mer, qu'une lettre vienne calmer les angoisses de l'attente.

ÉPÎTRE XX
ACONCE À CYDIPPE

Bannis la crainte : ici, tu n'as point de serment nouveau à faire à un amant ; c'est assez de t'être une fois promise à moi. Lis tout ; puisse ainsi ton corps être délivré de sa langueur ! Je souffre moi-même de ta moindre souffrance. Pourquoi la honte que tu éprouves avant cette lecture ? Car je soupçonne que, comme dans le temple de Diane, ton front pudique a rougi. C'est un hymen, c'est la foi jurée, ce n'est pas un crime que je réclame : c'est en époux légitime et non point en adultère que j'aime. Tu dois te rappeler les paroles qu'un fruit détaché d'un arbre, et lancé par moi, porta jusque dans tes chastes mains ; tu y trouveras que tu as promis ce que je désire, si tu n'as pas oublié cette promesse avec les mots que tu as lus. Je l'ai craint, en voyant le courroux de la déesse tomber sur toi : c'était à toi, jeune fille, plutôt qu'à la déesse qu'il convenait de s'en souvenir. Je ressens maintenant la même crainte, mais elle a pris plus de force et d'empire, et ma flamme s'est accrue par les délais. Cet amour qui ne fut jamais médiocre, le temps et l'espoir que tu m'avais permis n'ont fait que l'augmenter. Tu m'avais donné l'espérance. Mon ardent amour a cru à tes serments. Tu ne peux nier ce fait qui a pour témoin une déesse. Présente et attentive à ce serment, elle remarqua tes paroles, et sembla, par un signe de tête, approuver ce que tu disais.

Tu diras que je t'ai abusée par un artifice ; j'y consens, pourvu que cette fraude soit attribuée à l'amour. Quel était le but de ma ruse, sinon de m'unir à toi seule ? Ce dont tu te plains doit être mon excuse à tes yeux. Ni la nature ni l'expérience ne m'ont donné tant d'artifice ; c'est toi, jeune fille, c'est toi, crois-le, qui m'inspiras cette finesse. C'est par une adroite combinaison de mots, si toutefois il y a de l'art dans ce que j'ai fait, que

l'ingénieux amour t'a liée à moi. J'ai écrit sous sa dictée les paroles de nos fiançailles, et l'amour, habile jurisconsulte, m'a rendu fourbe. Donne à cet acte le nom de fraude et appelle-moi trompeur ; si cependant c'est tromper que de vouloir obtenir ce qu'on aime. Voilà que j'écris de nouveau, que j'envoie de suppliantes paroles ; c'est encore de la fraude, et tu as sujet de te plaindre. Si je déplais parce que j'aime, je l'avoue, je ne cesserai de déplaire ; je te poursuivrai de mon amour, quelque précaution que tu prennes ; je te poursuivrai sans fin.

D'autres ont enlevé, le glaive à la main, les jeunes filles qui leur plaisaient ; et une lettre écrite avec prudence sera pour moi un crime ? Fassent les dieux que je puisse multiplier les nœuds qui t'enchaînent, afin que ta foi ne soit libre d'aucun côté ! Mille ruses me restent encore : je suis au pied de la colline ; mon ardeur essaiera de tous les moyens. Qu'il soit douteux pour toi que tu puisses être séduite ! Tu le seras certainement ; le succès dépend des dieux, mais tu ne seras pas moins séduite. Pour avoir échappé à un piège, tu ne les éviteras pas tous : l'amour t'en a tendu plus que tu ne crois.

Si l'artifice ne réussit pas, j'aurai recours aux armes ; tu te verras enlevée, emportée sur ce sein avide de tes charmes. Je suis loin de blâmer la conduite de Pâris ni celle de quiconque fut homme pour devenir époux. Et moi aussi... ; mais je me tais. Que la mort soit le châtiment de cette audace ! Il sera moindre à mes yeux que le regret de ne t'avoir point possédée. Sois moins belle, on te convoitera modérément ; c'est ta beauté qui m’oblige à être audacieux. C'est toi qui m'y contrains ; ce sont tes yeux, devant lesquels pâlit le feu des étoiles, et qui allumèrent ma flamme ; ce sont et ta blonde chevelure, et l'ivoire de ton cou, et ces mains dont je voudrais que le mien fût entouré, et ton chaste maintien, et ces traits pudiques sans embarras, et ces pieds tels que Thétis en a sans doute à peine de semblables. Si je pouvais louer le reste, je serais trop heureux ; je ne doute pas que l’ouvrage ne soit partout un chef-d’œuvre. Il n'est pas surpre-

nant que tant de charmes m'aient porté à vouloir un gage de ta bouche.

Enfin, pourvu que tu sois forcée d'avouer que tu as été prise, je veux bien que la jeune fille l'ait été dans mes pièges. J'en supporterai l'odieux : qu'on me donne le prix dû à ma résignation ! Pourquoi un tel attentat resterait-il sans récompense ? Télamon obtint Hésione ; Achille, Briséis. Chacune d'elles ne suivit-elle pas le vainqueur comme un époux ? Accuse-moi sans mesure, sois irritée contre moi, j'y consens, pourvu que je puisse jouir de toi, même irritée. Moi, qui l'aurai excitée, j'apaiserai ta colère : que, pour la calmer, quelques instants seulement me soient accordés ! Qu'il me soit permis de paraître en larmes devant tes yeux, qu'il me soit permis de joindre à ces pleurs d'humbles paroles, et, à l'exemple des esclaves qui redoutent le fouet cruel, de tendre vers tes genoux des mains suppliantes ! Tu ignores tes droits : cite-moi ; pourquoi m'accuser absent ? De ton droit de maîtresse, ordonne-moi de comparaître. Libre en ta volonté, arrache alors ma chevelure ; que mon visage devienne livide sous tes doigts ; je souffrirai tout : seulement peut-être craindrai-je que ta main ne se blesse sur mon corps.

Mais ne me retiens ni avec des liens ni avec des chaînes ; l'amour qui m'unit à toi sera une garde sûre. Quand ta colère se sera pleinement assouvie, et autant qu'elle l'aura voulu, tu te diras : « Que d'amour et de résignation ! » Tu te diras, après m'avoir vu tout supporter : « Celui qui sert aussi bien doit servir sous ma loi. » Maintenant, infortuné ! je suis, quoique absent, déclaré coupable, et je perds, parce que nul ne la défend, la meilleure des causes.

Le serment qu'Amour m'ordonna d'écrire est un outrage de ma main ; tu n'as sujet de te plaindre que de moi seul. Délie n'a pas mérité d'être trompée avec moi : si tu ne veux pas acquitter ta promesse à mon égard, acquitte-la envers la déesse. Elle était là, elle t'a vue, quand tu as rougi de ta méprise, et son oreille a

gardé le souvenir de tes paroles. Puisse mon présage ne pas se réaliser ! Il n'est rien de plus violent que sa colère, lorsque, loin de toi ce malheur ! elle voit sa divinité outragée. Témoin le sanglier de Calydon ; car il se trouva, nous le savons, une mère qui fut plus que lui cruelle envers son fils ; témoin Actéon, regardé jadis comme une bête féroce par ceux-là même avec qui il avait auparavant donné la mort à des bêtes féroces ; témoin cette mère superbe, dont le corps, transformé en rocher, s'élève aujourd'hui, triste spectacle ! du sein de la terre de Mygdonie.

Hélas ! Cydippe, je crains de te dire la vérité, et de paraître ne te donner que dans mon intérêt un conseil trompeur. Il faut pourtant la dire : c'est là, crois-moi, la cause de la maladie qui te frappe souvent, au moment même de contracter ton hymen. La déesse veille sur toi ; elle s'oppose à ce que tu sois parjure, et veut sauver ta vie et ta foi en même temps. Ainsi, quand tu tentes de devenir perfide, elle prévient ce crime autant de fois que tu le veux commettre. Garde-toi d'attirer contre toi les flèches meurtrières de la redoutable vierge ; elle peut, si tu t'y prêtes, s'adoucir encore. Garde-toi, je t'en conjure, de laisser flétrir par la fièvre tes membres délicats ; préserves-en cette beauté dont je dois jouir ; préserves-en ces traits formés pour embraser mon cœur, et le tendre incarnat qui relève la blancheur de ton teint. Si un ennemi me dispute ta possession, qu'il devienne ce que j'ai coutume d'être, dès que je te sais souffrante. Ton hymen et tes maux me font endurer d'égales tortures, et je ne pourrais dire ce que je désirerais le moins.

Je souffre cependant d'être pour toi une cause de douleur ; et je pense que tu dois tes maux à mon artifice. Oh ! que le parjure de ma maîtresse retombe sur ma tête ; que mon supplice mette la sienne en sûreté ! Pour ne pas ignorer ce que tu fais, je passe et repasse souvent, plein d'une inquiétude que je dissimule, devant le seuil de ta porte. Je m'attache furtivement aux pas d'une suivante ou d'un serviteur, et je leur demande quel bien a fait le somme ou quel bien la nourriture ! Que je suis

malheureux de ne pouvoir ni exécuter les ordres des médecins, ni caresser tes mains, ni m'asseoir sur ta couche ! Oui, combien je suis malheureux qu'un autre peut-être, et celui-là même que je voudrais le moins y voir, soit près de toi en mon absence ! C'est lui qui caresse tes mains, qui s'assied à ton chevet, lui que détestent les dieux et moi à l'égal des dieux. Tandis que son doigt interroge les battements de ta veine, souvent, sous ce prétexte, il tient tes bras blancs, presse ton sein, et te donne peut-être des baisers, récompense bien au-dessus du service qu'il te rend.

Qui t'a permis de couper avant moi une moisson qui m'appartient ? Qui t'a frayé un chemin à la haie d'autrui ? Ce sein est à moi ; tu ravis, à ta honte, des baisers qui me sont dus. Éloigne tes mains d'un corps qui me fut promis. Misérable, éloignes-en tes mains ; celle que tu touches est ma fiancée ; si tu persévères dans cette profanation, tu seras un adultère. Choisis un cœur libre, qu'un autre ne puisse revendiquer. Si tu ne le sais point, ce bien a un maître. Ne me crois-tu pas ? Que la formule du pacte soit récitée ; et, pour que tu ne dises pas qu'elle est fausse, fais-la-lui lire à elle-même. Renonce, c'est moi, c'est moi qui te le dis, à une couche étrangère. Que fais-tu ici ? Pars ; ce lit n'est pas libre ; car, si tu as reçu d'une autre bouche une parole, une promesse, ton droit n'est pas pour cela égal au mien. Elle me fut promise par elle-même ; elle te l'a été par son père, le premier après elle ; mais certainement elle est plus que son père pour elle-même. Son père a fait une promesse, et elle un serment à celui qui l'aime ; l'un a pris les hommes en témoignage, l'autre une déesse. Celui-ci craint d'être appelé imposteur ; celle-ci parjure. Ignores-tu maintenant de quel côté est la crainte la plus sérieuse ? Enfin, pour pouvoir comparer les dangers qu'ils courent tous deux, considère ce qui arrive : elle est malade, et lui bien portant. Nous aussi, nous entrons en lutte, diversement animés ; nous n'avons ni une même espérance ni une crainte semblable. Ta poursuite est sans périls ; un refus m'est plus affreux que la mort ; et ce que tu aimeras peut-être, moi, je l'aime

déjà. Si tu avais souci de la justice et de l’honneur, tu aurais dû toi-même céder à mes feux.

Si le cruel persiste à soutenir une cause inique, que sert, Cydippe, la lettre que je t'écris ? C'est lui qui te retient sur un lit de douleur, et te rend suspecte à Diane ; défends-lui, si tu es sage, les abords de ta couche ; il expose ainsi ces jours à de si cruels périls ! Puisse celui qui te les suscite y succomber à ta place ! Si tu repousses et n'aimes pas celui que condamne la déesse, tu seras aussitôt sauvée, et je le serai avec toi. Mets, jeune fille, un terme à tes alarmes ; tu jouiras d'une santé durable ; songe seulement à honorer la divinité témoin de ta promesse. Ce n'est pas un bœuf immolé qui réjouit les immortels, mais la foi qu'on acquitte, lors même qu'elle n'a pas de témoin. Quelques femmes souffrent, pour guérir, et le fer et le feu ; d'autres trouvent dans un suc amer un triste soulagement. Il n'est pas besoin de ces remèdes : évite seulement le parjure, et sauve-nous tous deux en même temps que ta foi jurée. L'ignorance te fera pardonner ta faute passée ; on dira que tu avais oublié l’engagement que tu avais lu. Tu as reçu des avertissements, tantôt de ma voix, tantôt de cet accident, qui se renouvelle autant de fois que tu cherches à fausser ton serment. Mais quand tu échapperais à ce danger, ne demanderas-tu pas à la déesse, le jour de l'enfantement, le secours de ses mains propices ? Elle entendra ta voix ; se rappelant alors ce qu'elle sait déjà, elle voudra connaître le père de ton enfant. Tu promettras un vœu ; elle sait que tes promesses sont vaines. Tu jureras ; elle sait que tu peux tromper les dieux.

Il ne s'agit pas de moi ; un soin plus important m'occupe : mon cœur est inquiet pour ta vie. Pourquoi tes parents, auxquels tu laisses ignorer ta faute, ont-ils, dans leur effroi, pleuré naguère sur l'incertitude de ta conservation ? Et pourquoi l'ignoreraient-ils ? Tu peux tout raconter à ta mère ; tu n'as rien fait, Cydippe, dont tu doives rougir. Fais-lui un récit détaillé ; dis comment je te vis pour la première fois, durant un sacrifice à

la déesse chasseresse ; comment soudain, à ta vue, mes yeux, si par hasard tu l'as remarqué, restèrent fixés sur toi ; comment, pendant cette avide contemplation (signe certain d'une passion violente), mon manteau se détacha de mes épaules, et tomba ; comment, un instant après, une pomme en roulant alla, je ne sais comment, porter à tes pieds des mots savamment perfides ; comment, après les avoir lus en la sainte présence de Diane, ta foi fut liée sous la garantie d'une déesse. Et, pour qu'elle n'ignore pas la formule de cet engagement, répète aujourd'hui les paroles que tu lus jadis.

« Épouse, je t'en conjure, dira-t-elle, l'amant qu'unit à toi une divinité favorable ; celui que ton serment a fait mon gendre, le doit être ; quel qu'il soit il me plaira, puisqu'il a plu à Diane. »

Telle sera ta mère, si toutefois elle est mère.

Que si elle demande encore qui je suis, quel est mon rang, sache-le, elle trouvera que la déesse a servi vos intérêts. Il est une île, le séjour autrefois des Nymphes de Corycie ; la mer Égée l'entoure ; elle se nomme Céos. C'est ma patrie ; et, s'il te faut un nom illustre, on ne me reproche pas d'être issu de méprisables aïeux. J'ai des richesses, ma vie est sans tache, et ce qui vaut mieux encore, mon amour m'enchaîne à toi. Tu rechercherais un époux tel que moi, n'eusses-tu rien juré ; enchaînée par un serment, tu devrais ta main même à qui en serait moins digne que moi.

Voilà ce que la chasseresse Phœbé m'a, en songe, ordonné de t'écrire ; ce que, pendant la veille, m'a aussi ordonné de t'écrire l'Amour. Déjà les flèches de l'un m'ont blessé ; prends garde que les traits de l'aube ne te blessent à ton tour ; nos destinées sont unies : prends pitié de toi et de moi. Pourquoi hésites-tu à nous prêter un secours qui nous sera commun à tous deux ? Si tu y consens, on verra, lorsque le signal sonore sera donné, lorsque le sang des victimes rougira Délos, on verra

paraître l'image en or de cette pomme fortunée, et deux vers expliqueront le motif de cette offrande :

Aconce atteste, par l'emblème de cette pomme, que ce qui y fut écrit fut exécuté.

Je crains qu'une trop longue lettre ne cause quelque fatigue à ton corps affaibli, et je la termine par la formule accoutumée : Porte-toi bien.

ÉPÎTRE XXI
CYDIPPE À ACONCE

J'ai lu des yeux ta lettre, dans la crainte que ma langue ne jurât, à son insu, par quelque divinité ; car tu aurais une seconde foi, profité de la surprise, si, comme tu l'avoues, tu ne me croyais pas assez engagée par une première promesse. Je ne devais pas te lire, mais, si j'avais été inflexible envers toi, peut-être le courroux de la cruelle déesse se fût-il accru. Malgré tout ce que je fais, malgré le culte pieux que je voue à Diane, c'est toi cependant qu'elle favorise par-dessus tout ; et, comme tu désires d'être cru, elle te venge avec la persévérance du ressentiment. À peine accorda-t-elle une telle protection à son cher Hippolyte.

Mais il convenait mieux à une vierge de veiller sur les jours d'une vierge ; et je crains bien qu'elle ne veuille les abréger. En effet, une langueur, dont les causes ne sont pas apparentes, oppose à tous les remèdes et à tous les secours une résistance opiniâtre. Quelle penses-tu que doive être la faiblesse d'une femme qui, pour tracer cette pénible réponse, peut à peine soutenir sur son coude ses membres décolorés ? À cela se joint la crainte qu'une autre que ma nourrice, confidente de mes secrets, ne s'aperçoive de cet échange d'entretiens. Elle reste assise au dehors, et, pour que je puisse t'écrire en sûreté, à ceux qui demandent ce que je fais chez moi : « Elle dort » répond-elle. Bientôt, lorsque le sommeil, excellent prétexte d'une longue solitude, commence, à force de délais, à devenir un motif invraisemblable, lorsque enfin elle voit arriver ceux qu'il serait trop dur de ne pas admettre, elle tousse pour me donner le signal dont nous sommes convenus. Je m'arrête, laissant à la hâte les mots inachevés, et je cache dans mon sein tremblant la lettre interrompue.

Je reprends ensuite cette tâche fatigante pour mes doigts. Tu vois ainsi quels soins il me faut prendre. Je veux mourir si tu en es digne, pour parler vrai ; mais je suis meilleure que je ne devrais, et que tu ne le mérites.

C'est donc pour toi que j'ai porté tant de fois, que je porte encore, incertaine de ma guérison, la peine de tes stratagèmes ? Voilà donc ma récompense, après les éloges que tu donnes à ma beauté superbe ? T'avoir plu fait donc mon malheur ? Si, comme je l'eusse préféré, je t'avais paru laide, mon corps, objet de ton mépris, n'aurait aujourd'hui besoin d'aucune assistance : je gémis maintenant, pour avoir été louée ; maintenant votre rivalité fait mon tourment, et je suis victime des avantages même que je possède. Tandis que tu refuses de céder, et qu'il ne se croit pas le second, que tu t'opposes à ses vœux, et qu'il fait obstacle aux tiens, je suis, moi, ballottée comme un vaisseau que lance en pleine mer le souffle impétueux de Borée, et que ramènent le reflux et l'onde. Lorsque arrive ensuite le jour désiré par des parents chéris, mon corps devient la proie d'une fièvre ardente ; et, au moment de contracter ce cruel hymen, l'inflexible Proserpine vient heurter à ma porte. Je rougis alors, et je crains, malgré mon innocence, de paraître avoir mérité le courroux des dieux. L'un prétend que mon malheur est l'effet du hasard ; un autre que cet époux ne saurait plaire aux immortels ; car ne crois pas que la rumeur publique t'épargne : quelques-uns attribuent ce qui se passe à tes maléfices. Si la cause en est cachée, mes maux sont visibles : vous vous livrez, sans espoir de paix, de terribles combats, et c'est moi qui en souffre.

Dis maintenant, cherche encore à m'abuser par tes ruses : que fera ta haine, si ton amour est si cruel ? Si tu blesses ce que tu aimes, tu feras sagement d'aimer ton ennemi : pour me sauver, consens, je t'en supplie, à me perdre. Ou tu n'as déjà plus aucun souci de la jeune fille que tu espérais, puisque ta cruauté la laisse périr d'un mal affreux qu'elle n'a pas mérité ou, si tu

implores en vain pour moi l'implacable déesse, pourquoi me vanter ton crédit ? Tu n'en as aucun. Choisis entre deux impostures. Si tu ne veux pas apaiser Diane, tu n'as pas d'amour pour moi ; si tu ne le peux pas, elle n'en a point pour toi. J'aurais préféré ou que Délos qui s'élève du sein des ondes égéennes ne me fût jamais connue ou qu'elle ne me le fût point à cette époque. Alors, on ne lança que difficilement à la mer le vaisseau qui me portait, et un sinistre augure marqua l'heure de mon départ. De quel pied me suis-je avancée ! De quel pied ai-je franchi le bord ! De quel pied ai-je touché le parquet peint du rapide vaisseau ! Deux fois cependant un vent contraire repoussa les voiles... Ah ! je mens, insensée ! ce vent était favorable ; oui, il était favorable, puisqu'il me ramenait sur mes pas, et prévenait le danger d'un fatal voyage. Que n'a-t-il persévéré à souffler contre les voiles ! Mais c'est folie d'accuser l'inconstance des vents.

Attirée par la réputation de cette île, j'avais hâte de visiter Délos ; et ma poupe paresseuse me semblait ne pas avancer. Combien de fois n'ai-je pas reproché aux rames leur lenteur ! Combien de fois ne me suis-je pas plaint qu'on donnât aux vents peu de voiles ! Déjà cependant j'avais franchi Mycone, Ténos, Andros, et la blanche Délos était devant mes yeux. Du plus loin que je la vis :

« Pourquoi me fuir, lui dis-je, île révérée ? Es-tu donc, comme jadis, errante sur une vaste mer ? »

J'avais touché la terre au moment où, vers le déclin du jour, le soleil allait dételer ses coursiers vermeils. Le lendemain, à l'heure où il a coutume de les rappeler à l'orient, on tresse ma chevelure, par ordre de ma mère. Elle-même met à mes doigts des pierreries, et de l'or dans mes cheveux ; elle-même couvre d'un vêtement mes épaules. À peine sorties, nous saluons les divinités qui ont choisi cette île pour séjour, et nous leur offrons l'encens et le vin. Tandis que ma mère fait rougir les autels du sang des victimes, et en jette sur le brasier fumant les entrailles

solennelles, ma nourrice empressée me conduit dans d'autres temples, et nous errons, sans but arrêté, dans les lieux consacrés. Tantôt je me promène sous les portiques, tantôt j'admire les présents des rois et les statues qui s'élèvent en tous lieux ; là, j'admire un autel construit d'innombrables cornes ; ici, l'arbre qui servit d'appui à la déesse, quand elle devint mère, et partout (car je ne me rappelle ni ne veux rapporter tout ce que j'y ai vu) les merveilles que renferme Délos.

Pendant cet examen, j'étais peut-être, Aconce, l'objet du tien, et ma simplicité te parut se prêter à tes embûches. Je montai les degrés du temple élevé de Diane ; est-il un asile qui doit être plus sûr ? À mes pieds vient rouler une pomme avec ces vers... Hélas ! J'allais te faire encore le même serment. Ma nourrice la prend, et, dans sa surprise : « Lisez tout » dit-elle. J'ai lu, grand poète, tes insidieuses paroles. Au nom d'hymen, prononcé par ma bouche, confuse et honteuse, je sentis la rougeur couvrir mon visage, et je tins mes yeux comme fixement attachés sur mon sein, ces yeux qui avaient prêté leur ministère à tes projets. Cruel, pourquoi te réjouir ? Quelle gloire as-tu acquise ? Quel mérite y a-t-il à un homme de tromper une jeune fille ? Je ne m'étais pas présentée à toi armée de la hache et du bouclier, telle que Penthésilée dans les champs d'Ilion ; aucun baudrier d'amazone, orné de ciselures et d'or, ne fut, comme celui d'Hippolyte, le butin de ta victoire. Faut-il que tu triomphes ainsi, parce que tes paroles ont été pour moi un leurre, parce qu'une jeune fille sans expérience s'est laissé prendre à tes ruses ? Une pomme fut un piège pour Cydippe, un piège pour la fille de Schœné : tu seras donc désormais un autre Hippomène ?

Mais, si tu étais sous la puissance de cet enfant que tu dis avoir je ne sais quel flambeau, il eût mieux valu n'agir que selon les lois du bien, et ne pas détruire par la fraude tes espérances ; il fallait m'obtenir par des prières et non par surprise. Pourquoi, lorsque tu désirais ma main, ne pensais-tu pas devoir déclarer ce qui pouvait me faire désirer la tienne ? Pourquoi voulais-tu

plutôt me contraindre que me persuader, si je pouvais me rendre à une proposition d'hymen ? Que te sert maintenant que j'aie juré par la formule d'un serment, et que ma langue ait pris à témoin une déesse qui m'entendait ? C'est l'âme qui jure, et je n'ai rien juré de concert avec elle. Elle seule peut donner de la force à un serment. C'est la réflexion, c'est un sentiment raisonné qui jure ; on n'est véritablement lié que par sa volonté libre. Si j'ai voulu te promettre ma main, exige l'exécution de cette promesse d'hymen et les droits qui te sont dus : mais, si je n'ai rien donné, hormis une parole sans la participation du cœur, tu invoques en vain des mots sans valeur. Je n'ai pas fait de serment ; j'ai lu les paroles d'un serment. Ce n'est pas de cette manière que tu devais devenir l'époux de mon choix. Trompe ainsi d'autres femmes ; qu'une lettre succède à la pomme. Si ce moyen te réussit, ravis les immenses trésors du riche ; fais que les rois te promettent par serment le don de leurs royaumes ; et deviens le possesseur de tout ce qui te plaît dans l'univers. Tu es, crois-moi, beaucoup plus puissant que Diane elle-même, si ce que tu écris possède un si merveilleux pouvoir.

Cependant, après t'avoir ainsi parlé, après avoir fermement refusé d'être à toi, après avoir bien plaidé contre la promesse que j'ai faite, je redoute, je l'avoue, le ressentiment de la cruelle fille de Latone, et je la soupçonne de causer le mal que j'éprouve. Pourquoi, en effet, chaque fois que se prépare la solennité du mariage, les membres de la fiancée tombent-ils de langueur ? Trois fois déjà l'Hyménée, qui venait aux autels élevés pour lui, a fui loin d'eux, et s'est éloigné du seuil de la chambre nuptiale. À peine les flambeaux, autant de fois arrosés d'huile, se sont ranimés sous sa main paresseuse ; à peine il en a agité la lumière, que je la vois s'éteindre. Souvent ses cheveux ornés d'une couronne distillent les parfums, et il traîne un manteau tout éclatant de pourpre : mais, lorsqu'il a touché le seuil, il voit des larmes, l'appréhension de la mort, et tout un appareil étranger à son culte ; lui-même alors il jette au loin les couronnes détachées de son front, et essuie avec colère les onctueux

parfums qui faisaient briller sa chevelure. Il est honteux de la joie qu'il apportait au milieu d'une foule attristée, et la rougeur de son manteau passe sur son visage. Mes membres sont, hélas ! embrasés des feux de la fièvre, et les tissus qui me couvrent m'écrasent de leur poids ; je vois se pencher sur moi mes parents éplorés, et la torche de la mort luit ici au lieu de celle de l'Hyménée. Épargne une malade, déesse fière des couleurs de ton carquois ; et prête-moi dès à présent la salutaire assistance de ton frère. Il est honteux pour toi qu'il dissipe les causes du trépas, et que tu sois au contraire l'artisan de ma mort. Quand tu voulais, à l'ombre d'un bois, te baigner dans une fontaine, ai-je porté sur ta chaste nudité des regards indiscrets ? Ai-je, parmi ceux de tant de dieux, négligé tes autels ? Ma mère a-t-elle méprisé la tienne ? Je ne suis coupable que d'avoir lu un parjure, et su comprendre une inscription fatale. Toi aussi, si ton amour n'est pas un mensonge, brûle pour moi de l'encens : qu'elles me servent, les mains qui m'ont nui. Pourquoi rends-tu impossible ton union avec la jeune fille, irritée de se voir ta fiancée sans être encore à toi ? Tu as, si je vis, tout à espérer ; pourquoi l'impitoyable déesse nous arrache-t-elle, à moi la vie, à toi l'espérance de me posséder !

Non, ne crois pas que celui qu'on me destine pour époux réchauffe, en les couvrant de ses mains, mes membres malades : il s'assied, il est vrai, près de moi, autant qu'on le lui permet ; mais il n'oublie pas que mon lit est celui d'une vierge. Déjà même il semble agité de je ne sais quelle vague inquiétude : ses larmes coulent souvent pour une cause inconnue ; il est moins hardi dans ses caresses, reçoit de rares baisers, et m'appelle son épouse d'une voix timide. Ses soupçons ne m'étonnent point, puisque je me trahis ouvertement : je me hâte, dès qu'il vient, de me tourner du côté droit ; je garde le silence, et mes paupières baissées simulent le sommeil ; s'il cherche à me toucher, je repousse sa main. Il gémit ; de secrets soupirs s'échappent de sa poitrine ; et, quoique innocent, il me croit offensée. Malheur à moi, si tu te réjouis de cet aveu, et s'il fait ta joie ; malheur à moi

de t'avoir ouvert mon cœur ! Si je pouvais parler, si j'étais plus juste, tu serais digne de ma colère, toi qui me tendais des pièges.

Tu m'écris pour qu'il te soit permis de voir ce corps affaibli : tu es loin de moi, et de cette distance encore, tu me nuis. Je m'étonnais que tu portasses le nom d'Aconce ; c'est que tu as des traits qui font de loin des blessures. Hélas ! je ne suis pas encore guérie de celle que tu m'as faite, le jour où ta lettre est venue me frapper comme un trait mortel. Et pourquoi viendrais-tu ici ? Sans doute pour voir un corps languissant, double trophée de ton mauvais génie. La maigreur a affaibli ce corps vide de sang, et ma couleur me rappelle celle de la pomme fatale. À la pâleur de mon front ne se mêle plus l'incarnat ; tel est l'aspect du marbre nouvellement taillé ; telle aussi, dans les festins, la couleur de l'argent, que fait pâlir le froid contact d'une eau glaciale. Si tu me voyais maintenant, tu prétendrais ne m'avoir pas vue jadis :

« Elle ne mérite pas, dirais-tu, la ruse imaginée pour la posséder. »

Tu me relèverais alors du serment qui me lie à toi, et tu désirerais que la déesse pût l'oublier. Peut-être encore m'en ferais-tu prêter un contraire au premier, et m'enverrais-tu d'autres vers à lire.

Puisses-tu cependant me voir, comme tu le demandais toi-même, et connaître l'état où languit le corps de ta fiancée ! Quoique ton cœur, Aconce, soit plus dur que le fer, ta bouche elle-même, au lieu de la mienne, implorerait ma délivrance. Pour que tu le saches aussi, on demande au dieu qui dicte à Delphes ses oracles quel remède peut me rendre la santé. Lui aussi, à en croire aujourd'hui des bruits vagues et légers, m'accuse d'avoir violé je ne sais quel engagement, dont il fut témoin. Voilà ce que disent de concert et le dieu, poète aussi, et les vers que j'ai lus ; il n'est aucun vers qui trahisse tes vœux. D'où te

vient une telle faveur ?... Peut-être as-tu trouvé quelque nouvelle lettre dont la lecture a séduit les dieux de l'Olympe. Puisque les dieux sont pour toi, je me soumets moi-même à leur pouvoir, et, vaincue, je souscris volontiers à tes désirs. J'ai même, les regards attachés à la terre, et pleine de confusion, avoué à ma mère le pacte de ma langue abusée. Le reste dépend de tes soins. J'ai plus fait que ne doit une jeune fille, puisque ce papier n'a pas craint de s'entretenir avec toi. Assez déjà ma plume a fatigué mes doigts affaiblis ; et ma main malade me refuse plus longtemps son ministère. Après t'avoir témoigné le désir de m'unir à toi, que me reste-t-il à ajouter à cette lettre ? Adieu.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :

http://www.ebooksgratuits.com/

—

Février 2005

—

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER
À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.